ASSOCIATION FRANÇAISE D'ÉTUDES AMÉRICAINES

58e congrès de l'Association Française des Études Américaines
58th conference of the French Association of American Studies

Communautés / Communities

Appel à communications / Call for papers

Les propositions de communication sont à envoyer aux organisateurices d'atelier avant le 15 janvier 2027. Les organisateurices d'atelier transmettront les ateliers constitués au comité scientifique du congrès avant le 31 janvier 2027.

Comité scientifique : Lawrence Aje (Université de La Réunion), Jeanne Boiteux (UMPV), Karim Daanoune (UMPV), Caroline Durand-Rous (Nîmes Université), Fiona McMahon (UMPV), Hervé Mayer (UMPV)

Table des matières

Faire communauté(s) dans et en dehors de la salle de cours : réflexions et échanges sur nos pratiques pédagogiques 5

Building Community/ies Within and Outside the Classroom: Pedagogical Reflections and Shared Experiences 8

Communauté(s) dominante(s) : penser le pouvoir et le privilège comme objets d'étude....10

Dominant Community/ies: Conceptualizing Power and Privilege as Subjects of Study....13

Faire classe à l'écran : Communautés, appartenances et conflits de classe (cinéma et télévision) 14

Class-Making on Screen: Communities, Identities, and Class Conflict in Film and Television 16

Genre et Savoir à la marge et au cœur de la communauté....18

Gender and Knowledge Inside/Outside of the Community....21

Les communautés en traduction : enjeux et défis d'écritures et de lectures plurielles....23

Communities in Translation: How Communities are Challenged by Plurality in Reading and Writing 24

Faire communauté par l'archive : pratiques, espaces, ressources 25

Archives as Community-Building Spaces: Practices, Actors, and Resources....28

Former des communautés politiques, former des acteur·ices : participation et action collective aux États-Unis....29

Making Political Communities, Making Political Actors: Participation and Collective Action in the United States 33

Des communautés de papier. Réseaux, sociabilités et débats dans les périodiques militants..36

Printing Communities: Networks, Connections and Debates in Activist Periodicals 38

Ce que les communautés poétiques ont en partage (1902-1966) 40

Poetic Communities, Poetic Commonalities (1902-1966)....45

Communautés autochtones d'Amérique du Nord : de la détermination coloniale à l'autodéfinition....48

Indigenous Communities in North America: From Settler-imposed Categories to Self-definition 52

Tisser l'invisible : Communautés spectrales des mondes postcoloniaux....54

Weaving the Invisible: Spectral Communities in Postcolonial Literature and Arts 57

Communautés : goûts et pratiques musicales....59

Communities: Of Musical Tastes et Practices 61

This Land Is Whose Land? Tech, pouvoir et territoire aux États-Unis 62

This Land Is Whose Land? Tech, Power, and Territory in the United States 64

Qui peut être un héros ? Communautés, violence et héroïsme dans la culture américaine 66
Who Gets to Be a Hero? Communities, Violence and the Making of Heroes and Anti-heroes in American Culture 68
(Dé)faire communauté : représentations et imaginaires de la foule 70
(Re)Making Community: Representing and Imagining the Crowd 73
Communautés de création audiovisuelle 75
Filmmaking Communities 77
Médias d'information et communauté(s) : cohésion, fragmentation, résilience 78
News Media and Community/ies: Cohesion, Fragmentation, Resilience 80
Au seuil de la communauté : frontières et porosité 82
Crossing the Threshold: The Porous Boundaries of Communities 85
Communautés marginalisées : autodétermination et autonomisation politique, culturelle et matérielle 87
Marginalized Communities: Self-Determination and Political, Cultural, and Material Autonomy 90
La communauté scientifique face aux défis environnementaux 92
Facing Environmental Challenges as a Scientific Community 95
« To Be Developed in the United States » : Communautés émergentes, communautés utopiques dans la musique américaine 96
"To Be Developed in the United States:" Emergent and Utopian Communities in American Music 99
Refonder les communautés hydriques : ce que peut la littérature. 101
Refounding Hydric Communities: What Literature Can Do. 103
(Un)Common Ground. Communautés, environnements et paysages aux États-Unis. 104
(Un)Common Ground. Communities, Environments and Landscapes in the United States. 107
(Re)faire communauté : stratégies autochtones 110
(Re)Building Community: Indigenous Strategies 113
Communautés littéraires érotiques : désir, écriture et formes du collectif 116
Erotic Literary Communities: Desire, Writing and Collective Forms 116
Atelier méthodologique : approches discursives des communautés 117
Methodological Workshop: Discursive Approaches to Communities 120
Communautés en séries : formes, représentations et pratiques du collectif à la télévision 121
Communities in/of/on TV: Forms, Representations, and Collective Practices 124
Communautés de puissance : les États-Unis, le monde et les frontières de l'alignement 126
Communities of Power: The United States, the World, and the Boundaries of Alignment 128

Vers les extrêmes : polarisation et communauté politique 129
Veering to the Extremes: Polarization and Political Community 132
Les nouvelles congrégations : communautés d'enchantement dans la culture américaine contemporaine 134
The New Congregations: Communities of Enchantment in Contemporary American Culture 136
L'essai vidéo comme communauté de pratique et nouvel horizon méthodologique des études audiovisuelles. 137
The Video Essay as Community of Practice and New Methodological Horizon for Audiovisual Studies. 139
La communauté du renseignement : intégration ou fragmentation ? 140
The Intelligence Community: Integration or Fragmentation? 142
Fictions étatsuniennes de l'imaginaire et communautés : des conventions *Star Trek* au futurisme indigène 144
Communities and US Fictions of the Imagination: From *Star Trek* Conventions to Indigenous Futurism 145
« Real Communities » : actualité des études de périodiques américanistes 146
Real Communities: Periodical Studies Today 149
Faire communauté ? La neurodiversité à l'épreuve du collectif dans la littérature et les arts nord-américains 150
Toward Community-Building? Neurodiversity and the Trials of the Collective in the Literature and Arts of North America 154
Sociabilités lyriques : penser la communauté avec et contre le lyrique 156
Lyric Sociability: Thinking Communities Through and Against the Lyric 159
« It Takes a Village » : Construire des communautés en tant que parents. 161
"It Takes a Village": Building Communities as Parents 162
Créer des communautés : la justice sociale faite main 163
Crafting Communities: Handmade Social Justice 165
Index des organisateurs d'atelier 167

Faire communauté(s) dans et en dehors de la salle de cours : réflexions et échanges sur nos pratiques pédagogiques

Atelier de l'axe « Valorisation » du groupe de travail « Formation »

Hugo Bouvard (Université Paris Cité), Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Sorbonne Nouvelle), Anissa Khamkham (Université Sorbonne Nouvelle), Said Ouaked (Université de Limoges) et Morgane Voyer (Université Toulouse Jean-Jaurès)

Que signifie faire communauté(s) pour nous, enseignant·es en études étasuniennes ? Quels « communs » essayons-nous de construire ou de préserver ? Qui fait partie de ce que nous considérons être nos communautés pédagogiques (collègues, étudiant·es, autres groupes) ? Quels sont les contours de cette communauté ? Du point de vue de l'enseignement, nous considérons-nous appartenir à une communauté d'américanistes ou nous sentons-nous davantage en affinité avec les collègues spécialistes de notre discipline au sein de l'anglistique (littérature, études visuelles, civilisation & sciences sociales, traduction, linguistique), mais qui n'enseignent pas sur/avec les États-Unis ? Ces questions sont loin d'être nouvelles, mais un certain nombre de bouleversements récents nous amènent à nous les poser avec une acuité particulière dans le cadre de ce tout premier atelier proposé par le Groupe de Travail « Formation » de notre association.

Le tournant autoritaire sous le deuxième mandat de la présidence Trump a exacerbé les clivages politiques et les attaques contre les minorités aux États-Unis. Ce contexte a un impact dans nos salles de classe, car enseignant·es et étudiant·es peuvent appartenir à ces minorités ciblées. Plus largement, traiter en cours de l'actualité étasunienne avec sa violence étatique débridée pose la question de notre responsabilité en tant que passeurs et passeuses de savoir dans l'exposition de nos étudiant·es à des contenus potentiellement traumatiques ou qui font écho à des inquiétudes quant à leur propre situation.

Par ailleurs, l'avènement de l'intelligence artificielle (IA) générative, d'abord dans le contexte singulier de la pandémie du COVID-19 (McLaren, 2022), et depuis de façon plus généralisée, a entraîné de profondes remises en question de nos pratiques d'enseignement, en lien avec les fractures et inégalités que cette technologie engendre. En effet, tandis que les apprenant·es semblent être moins acteurs et actrices de leur apprentissage et perdent en compétence en se reposant sur l'IA pour la réalisation de leurs tâches (Stockwell 2026), les enjeux pratiques, éthiques, sociaux et écologiques soulevés ne sont pas appréhendés de la même manière dans les différentes institutions et disciplines, entraînant ainsi des inégalités diverses (Van Dijk, 2020; Park, 2022; Creely & Carabott, 2025). De plus, dans un monde où se produisent sans cesse des interruptions sonores et visuelles, l'effort cognitif notable que doivent fournir les apprenant·es et les enseignant·es en classe est mis à rude épreuve (Cicurel, 2005). Enfin, quid de la créativité dans nos pratiques (Chen 2020) et de l'exploitation des potentialités du numérique (Hamon, 2022) ? Dans ce climat d'adaptation collective, il serait utile de recréer un lien de confiance, une

forme de solidarité et un nouveau contrat social au sein de la communauté académique, entre les enseignant·es et les apprenant·es.

À cet égard, de plus en plus de collègues organisent des temps d'échanges pour se pencher sur ces nouveaux défis. C'est notamment le cas de certaines disciplines des études anglophones, telles que la traduction ou l'anglais de spécialité, comme en témoignent l'organisation de journées d'études (Maison de la Recherche de la Sorbonne Nouvelle en 2025) ou la parution de publications récentes, entre autres dans la revue scientifique du GERAS, consacrées à l'IA et à l'adaptation pédagogique. En littérature et en civilisation/sciences sociales, il existe en revanche encore trop peu de réflexion mutualisée sur le sujet. Nos pratiques d'enseignement et de recherche doivent en effet sans cesse être renouvelées pour s'adapter aux avancées technologiques (Burgos-Videla et al. 2025) comme aux évolutions des formations des enseignant·es (Gudoniene et al. 2025).

Nous proposons plusieurs axes de réflexion pour des communications ancrées dans les pratiques pédagogiques de leur auteur·ice :

- Comment tenir l'exigence de vérité vis-à-vis de nos étudiant·es sur le risque de fascisation aux États-Unis sans prêter le flanc à la caricature et sans se montrer exagérément alarmistes ?
- Comment aborder, en cours de civilisation ou de littérature des États-Unis, les contenus sensibles en cours : insultes racistes ou homophobes par exemple ; termes historiques offensants ; violences ? Les disclaimers sont-ils toujours utiles et efficaces et si oui, comment les introduire ? Même si ces questionnements ne sont pas nouveaux, la situation présente renouvelle leur actualité.
- Comment les appels à « décoloniser » les curriculums et programmes d'enseignement (Martinerie, 2024 ; Parker, 2025) permettent-ils de repenser les contours de nos communautés pédagogiques et de les rendre plus inclusives ?
- Quelles sont les spécificités de l'enseignement de la civilisation états-unienne en filière LEA (par rapport aux enseignements en filière LLCER) ? (objectifs, format, contenu, méthodologie, matériaux pédagogiques) (Renaudot, Boullet, 2025)

Les pistes de réflexion suivantes ne sont pas propres aux études américanistes. Cependant, nombre d'entre nous n'ont pas d'autres espaces que le Congrès de l'AFEA pour discuter de pédagogie plus largement, c'est pourquoi nous proposons d'élargir les questionnements de cet atelier :

- Quelles nouvelles pratiques d'enseignement sont à exploiter en civilisation/sciences sociales, en littérature, en traduction, en linguistique et en études visuelles ? Tout partage d'expérimentation pédagogique est bienvenu.
- Comment faire du lien avec les apprenant·es en particulier en contexte classique et a fortiori dans celui de fermetures administratives et de forte mobilisation sociale et étudiante ? Comment parvenir à faire vivre une communauté d'apprentissage, lorsque la coprésence physique est difficile ou impossible ? Quels supports (manuels, brochures, espace ENT, plateformes de discussion type Discord) peuvent jouer un rôle fédérateur pour générer ou maintenir un sentiment d'appartenance commune pour les participant·es ?

- Comment pallier le manque de formation des enseignant·es aux évolutions technologiques ? Comment accompagner les apprenant·es et les enseignant·es dans la maîtrise des outils numériques ?
- Comment évaluer les apprenant·es, notamment dans un contexte d'hégémonie numérique qui détourne nos méthodes d'enseignement habituelles ? Comment adapter nos méthodes d'évaluations orales et écrites dans un tel cadre ?

Les propositions de communications, accompagnées d'une courte biographie, sont acceptées en anglais et en français. Les interventions dureront dix (10) minutes. Nous encourageons les participant·es à s'appuyer sur des cas concrets, à l'aide par exemple de diapositives ou de la distribution de syllabus, de plans de séance ou de tout autre document pédagogique pertinent.

Les propositions de communication sont à envoyer à Morgane Voyer (morgane.voyer@univ-tlse2.fr) avant le 15 janvier 2027 qui les relaiera aux autres organisateurs et organisatrices de cet atelier.

Bibliographie indicative

Burgos-Videla, Carmen, Marcela **Parada-Ulloa**, et José **Martínez-Díaz**. 2025. "Critical Thinking in the Classroom: The Historical Method and Historical Discourse as Tools for Teaching Social Studies". *Frontiers in Sociology* 10: 1526437. https://doi.org/10.3389/fsoc.2025.1526437.

Chen, Xieling, Haoran **Xie**, Di Zou, et Gwo-Jen **Hwang**. 2020. "Application and Theory Gaps During the Rise of Artificial Intelligence in Education". *Computers and Education: Artificial Intelligence* 1: 100002. https://doi.org/10.1016/j.caeai.2020.100002.

Cicurel, Francine. 2002. « La classe de langue un lieu ordinaire, une interaction complexe ». *Acquisition et interaction en langue étrangère* 16. http://journals.openedition.org/aile/801 ; DOI : https://doi.org/10.4000/aile.801.

Creely, Edwin, et Kelly **Carabott**. 2025. "Teaching and Learning with AI: An Integrated AI-Oriented Pedagogical Model". *The Australian Educational Researcher* 52: 4633–54. https://doi.org/10.1007/s13384-025-00913-6.

Gamage, Sithara H. P. W., Jennifer R. **Ayres**, et Margaret B. **Behrend**. 2022. "A Systematic Review on Trends in Using Moodle for Teaching and Learning". *International Journal of STEM Education* 9: 9. https://doi.org/10.1186/s40594-021-00323-x.

Gudoniene, Daina, et al. 2025. "Hybrid Teaching and Learning in Higher Education: A Systematic Literature Review". *Sustainability* 17 (2): 756. https://doi.org/10.3390/su17020756.

Hamon, Yannick. 2022. « L'enseignement de la traduction dans les filières LLCER : Quelles pratiques, quels apprenants ? ». *À tradire*, 1. https://atradire.pergolapublications.fr/index.php?id=109.

Levick, Tiffane, et Susan **Pickford**. 2021. « Introduction ». Dans *Enseigner la traduction dans les contextes francophones*, édité par Tiffane Levick et Susan Pickford. Arras : Artois Presses Université. https://doi.org/10.4000/books.apu.26185.

MARTINERIE, Camille. 2024 « Pour un rééquilibrage Nord-Sud en études civilisationnelles : réflexion au prisme de la réception du postcolonialisme en France ». *Flamme. Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Ethique*, 2,

MCLAREN, Bruce M., Victoria E. **RICHEY**, Huy **NGUYEN**, et Xinyu **HOU**. 2022. "How Instructional Context Can Impact Learning with Educational Technology: Lessons from a Study with a Digital Learning Game". *Computers & Education* 178: 104366. https://doi.org/10.1016/ j.compedu.2021.104366.

PARK, Eric. 2022. "Digital Equity: Conceptual and Measurement Issues". *Educational Researcher* 51 (6): 382–94. https://doi.org/10.3102/0013189X221103125.

PARKER, Jerry L. 2025 « Décoloniser le curriculum dans les cours de français avec du contenu louisianais : stratégies de résistance ». *Enjeux et société*, 12(1), 199–223. https://doi.org /10.7202/ 1118895ar.

RENAUDOT, Myriam et Vanessa **BOULLET**. 2025. « Valeur ajoutée de la civilisation en LEA : regards croisés ». *Revue internationale des Langues Etrangères Appliquées*, 4. https://anlea.org/revues_rilea/myriam-renaudot-et-vanessa-boullet-valeur-ajoutee-de-la-civilisation-en-lea-regards-croises/.

STOCKWELL, Glenn. 2026. "Confidence Is Not Competence: Self-Report and the Measurement of AI Literacy". *Research Methods in Applied Linguistics* 5 (3): 100364.

VAN DIJK, Jan A. G. M. 2020. *The Digital Divide*. Cambridge: Polity Press.

VAN MANEN, Max. 1992. *The Tact of Teaching: The Meaning of Pedagogical Thoughtfulness*. Routledge.

Building Community/ies Within and Outside the Classroom: Pedagogical Reflections and Shared Experiences

Panel organized by the « Valorization » branch of the « Training » project group

Hugo Bouvard (Université Paris Cité), Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Sorbonne Nouvelle), Anissa Khamkham (Université Sorbonne Nouvelle), Said Ouaked (Université de Limoges) and Morgane Voyer (Université Toulouse Jean-Jaurès)

What does building a community—or communities—mean to us as teachers of U.S. studies? What "commons" are we trying to build or preserve? Who is part of what we consider to be our educational communities (our colleagues, our students, other groups)? What are the boundaries of these communities? From a teaching perspective, do we consider ourselves part of a community of Americanists, or do we feel a stronger affinity with colleagues who specialize in a discipline within Anglophone studies (literature, visual studies, "civilization" & social sciences, translation, linguistics) but who do not teach about or with the United States? These questions

are by no means new, but recent upheavals have led us to ask them with particular urgency in the context of this very first Pedagogy workshop organized by our association.

The shift toward authoritarianism during Trump's second term has exacerbated political divisions and attacks on minorities in the United States. This context has an impact in our classrooms, as teachers and students may belong to these targeted minorities. More broadly, addressing current events in the United States—including unchecked state violence—in the classroom raises questions about our responsibility as educators regarding our students' exposure to content that may be traumatic or that may resonate with their own personal concerns.

Furthermore, the advent of generative artificial intelligence (AI)—first in the specific context of the COVID-19 pandemic (McLaren, 2022), and more broadly in recent years—has led to a profound reevaluation of our teaching practices, particularly in light of the divides and inequalities that this technology creates. Indeed, while learners are becoming less active participants in their own learning and are losing skills by relying on AI to complete their tasks (Stockwell 2026), the practical, ethical, social, and environmental issues raised are not addressed in the same way across different institutions and disciplines, thereby leading to various inequalities (Van Dijk, 2020; Park, 2022; Creely & Carabott, 2025). Furthermore, in a world where auditory and visual interruptions occur constantly, the significant cognitive effort required of learners and teachers in the classroom is put to the test (Cicurel, 2005). Finally, what about creativity in our practices (Chen, 2020) and harnessing the potential of digital technology (Hamon, 2022)? In this climate of collective adaptation, it would be helpful to rebuild a bond of trust, a sense of solidarity, and a new social contract within the academic community between teachers and learners.

In this regard, more and more colleagues are organizing discussion sessions to address these new challenges. This is particularly true in certain disciplines within anglophone studies, such as translation and specialized English, as evidenced by the organization of a symposium (at the Maison de la Recherche de la Sorbonne Nouvelle in 2025) and the publication of recent works—including those in the GERAS academic journal—dedicated to AI and pedagogical adaptation. In literature and the social sciences, however, there is still too little shared reflection on the subject. Our teaching and research practices must indeed be constantly renewed to adapt to technological advances (Burgos-Videla et al. 2025) as well as to changes in teacher training (Gudoniene et al. 2025).

We propose several areas for reflection for papers grounded in the authors' teaching practices:

- How can we uphold the standard of truthfulness towards our students regarding the fascist tendencies in the United States without falling into caricature or coming across as unduly alarmist?
- How can we address sensitive content in U.S. history or literature courses, such as racist or homophobic slurs, historically offensive terms, or depictions of violence? Are disclaimers always useful and effective, and if so, how should they be introduced? Even though these questions are not new, the current situation makes them particularly relevant.
- How do calls to "decolonize" curricula and educational programs (Martinerie, 2024; Parker, 2025) enable us to rethink the structure of our educational communities and make them more inclusive?

- What are the specific characteristics of teaching U.S. civilization in the LEA track (compared to instruction in the LLCER track)? (objectives, format, content, methodology, instructional materials) (Renaudot, Boullet, 2025)

The following points for reflection are not specific to American Studies. However, many of us have no other forum than the AFEA Conference to discuss pedagogy more broadly, which is why we propose to broaden the scope of this workshop:

- What new teaching practices can be explored in the social sciences, literature, translation, linguistics, and visual studies? We would like you to share your pedagogical experiments.
- How can we connect with students in a traditional classroom setting, but even more so amid administrative closures and intense social and student mobilization? How can we foster a vibrant learning community when being in the same room is difficult or impossible? What resources (textbooks, brochures, digital learning platforms, discussion platforms like Discord) can serve as unifying elements to create or maintain a sense of shared belonging among participants?
- How can we address the lack of teacher training regarding technological advancements? How can we support learners and teachers in mastering digital tools?
- How should we assess learners, particularly in a context of digital dominance that disrupts our usual teaching methods? How can we adapt our oral and written assessment methods within such a framework?

Paper proposals, accompanied by a short biography, are accepted in English and French. Presentations will last ten (10) minutes. We encourage participants to draw on concrete examples, using, for example, slides or handouts such as syllabi, session outlines, or any other relevant educational materials.

Paper proposals should be sent to Morgane Voyer (morgane.voyer@univ-tlse2.fr) by January 15, 2027, who will forward them to the other organizers of this workshop.

Communauté(s) dominante(s) : penser le pouvoir et le privilège comme objets d'étude

Ana Artiaga (Université Paris 8) et Marine Dassé (Université de Perpignan)

Le terme de « communauté » semble spontanément associé à des groupes minoritaires ou marginalisés (communauté noire, communauté LGBTQ+, communauté juive, etc.), alors qu'on parle bien plus rarement, voire jamais, de « communauté blanche » ou de « communauté cisgenre » par exemple. Ainsi, certaines populations sont pensées comme des communautés circonscrites, tandis que d'autres apparaissent comme une norme se voulant neutre ou universelle. Par exemple, avant de devenir un objet d'étude à part entière, la « blanchité » a longtemps été considérée comme une norme implicite, comme l'absence d'identité raciale

(McKintosh, 1989 ; Dyer, 1997). De même, la masculinité (Simone de Beauvoir écrit dans Le Deuxième Sexe, en 1949 : « Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre ») ou l'hétérosexualité (Rich, 1980 ; Warner, 1991) ont souvent fonctionné comme des catégories non-nommées, précisément parce qu'elles occupaient une position dominante.

Cet atelier propose de renverser la focale habituellement adoptée dans les « études communautaires » (Bell et Newby, 1971) aux États-Unis. Au lieu d'examiner les groupes dits « minorisés », il s'agira cette fois d'analyser les communautés qui occupent des positions de pouvoir, de privilège ou de centralité dans la société américaine, comme les communautés blanches, masculines, hétérosexuelles et / ou bourgeoises en tant qu'objets historiques, sociaux et culturels.

Nous nous intéresserons aux différents mécanismes (discursifs, culturels, institutionnels…) qui sous-tendent la production de ces groupes dominants et perpétuent leur position hégémonique, tout en interrogeant leurs subdivisions internes (de classe, de religion, de génération, d'ethnicité…). Comprendre les communautés majoritaires permet de mettre en lumière les mécanismes de production et de reproduction des hiérarchies sociales.

On pourra également s'intéresser aux moments où des communautés majoritaires aux États-Unis se pensent et se présentent comme minoritaires, voire persécutées. On peut par exemple penser à la « *Silent Majority* » évoquée par Nixon en 1969, aux discours sur la « reverse discrimination », à la circulation de théories comme celle du « Grand Remplacement » ou encore, plus récemment au concept *d'aggrieved entitlement* (Kimmel, 2013), qui désigne l'hostilité et le comportement défensif observés chez les membres d'un groupe majoritaire qui ont le sentiment que leur position privilégiée est remise en cause. Plus récemment, les masculinistes se présentent comme une minorité oppressée dans une société qui se voudrait « gynocentrée »— certains entretenant même un lien avec la suprématie blanche (Boursier et Corbin, 2026). Ces discours de minorisation de la majorité constituent un renversement rhétorique dont l'analyse permet de comprendre comment les communautés au pouvoir perdurent, sous couvert de vulnérabilité. Enfin, il s'agira de comprendre comment la constitution et le maintien des communautés dominantes peuvent « intersectionnaliser les haines » (Bard, 2025 ; Boursier, Pronovost et Lacroix, 2025).

Sans prétendre à l'exhaustivité, les propositions pourront suivre les axes de réflexion suivants :

- La géographie de la domination (Harvey, 2018) ou la géographie du pouvoir de classe (Harvey, 1998) et le rôle du classisme dans l'avènement de nouvelles normes sociales.
- La sociologie des élites et la reproduction de l'entre-soi (Pinçon et Pinçon-Charlot, 2007), notamment à travers les réseaux des communautés privilégiées : *gated communities*, clubs privés, réseaux alumni d'universités d'élite…
- Le rôle de la blanchité dans la construction d'une communauté majoritaire, ainsi que la construction historique et politique de la blanchité comme identité invisible ou « par défaut ».
- L'hétéronormativité et les « masculinités hégémoniques » (Connell 2005, 1995).
- L'hégémonie culturelle (Gramsci, 1978).
- Les rhétoriques de la minorisation inversée : discours de la majorité silencieuse, victimisation identitaire, discrimination « à l'envers ».

- L'intersectionnalité (Crenshaw, 1989) et les *subaltern studies* : quelles ressources théoriques ces champs offrent-ils pour penser, en miroir, les positions dominantes ?

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Ana Artiaga (ana.artiaga@univ-paris8.fr) et Marine Dassé (marine.dasse@univ-perp.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

BARD, Christine (dir.). *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*. Paris : PUF, 2025.

BELL, Colin, and Howard Newby. *Community Studies: An Introduction to the Sociology of the Local Community*. London: Allen & Unwin, 1971.

BOURSIER, Tristan, et Oceane Corbin. « Le masculinisme, un tremplin vers des idéologies réactionnaires. » *The Conversation*, 7 avril 2026.

BOURSIN, Tristan, Véronique **PRONOVOST**, et Ophélie **LACROIX**. « Intersectionalising Hatred: How Multiple Antagonisms Reinforce Reactionary Coalitions. » *Journal of Gender Studies* (2026): 1–20. https://doi.org/10.1080/09589236.2026.2637524

CONNELL, R. W. (1995). *Masculinities*. Polity Press (2nd edition published in 2005).

CONNELL, R. W., & Messerschmidt, J. W. (2005). "Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept." *Gender & Society*, 19(6), 829–859

CRENSHAW, Kimberlé. « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics. » *University of Chicago Legal Forum*, vol. 1989, article 8 (1989): 139–167.

DE BEAUVOIR, Simone. *Le Deuxième Sexe*. Tome I. Paris : Gallimard, 1949.

DYER, Richard. *White: Essays on Race and Culture*. London and New York: Routledge, 1997.

GRAMSCI, Antonio. *Cahiers de prison*. Paris : Gallimard, 1978.

HARVEY, David. *Géographie de la domination : capitalisme et production de l'espace*. Préface de Cécile Gintrac. Traduit de l'anglais par Nicolas Vieillescazes. Paris : Éditions Amsterdam, 2018.

HARVEY, David. « The Geography of class power », *The Socialist Register 1998: Communist Manifesto Now*, Vol. 34, 1998.

KIMMEL, Michael. *Angry White Men: American Masculinity at the End of an Era*. New York: Nation Books, 2013.

MCINTOSH, Peggy. « White Privilege: Unpacking the Invisible Knapsack. » *Peace and Freedom Magazine* (July/August 1989): 10–12.

PINÇON, Michel **PINÇON-CHARLOT** Monique, *Les Ghettos du gotha, Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Seuil, Paris, 2007.

RICH, Adrienne. « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence. » *Signs: Journal of Women in Culture and Society* 5 (1980): 631–660.

WARNER, Michael. « Introduction: Fear of a Queer Planet. » *Social Text* 29 (1991): 3–17.

Dominant Community/ies: Conceptualizing Power and Privilege as Subjects of Study

Ana Artiaga (Université Paris 8) et Marine Dassé (Université de Perpignan)

The term “community” seems to be spontaneously associated with minority or marginalized groups (the Black community, the LGBTQ+ community, the Jewish community, etc.), whereas one rarely—if ever—speaks of a “white community” or a “cisgender community,” for instance. Thus, certain populations are conceptualized as delimited communities, while others appear as a norm that purports to be neutral or universal. For example, before becoming a subject of study in its own right, “whiteness” was long regarded as an implicit norm—as the absence of racial identity (McIntosh, 1989; Dyer, 1997). Similarly, masculinity (as Simone de Beauvoir wrote in The Second Sex in 1949: “He is the Subject, he is the Absolute—she is the Other”) and heterosexuality (Rich, 1980; Warner, 1991) have often functioned as unnamed categories, precisely because they occupied a dominant position.

This workshop proposes reversing the focus typically adopted in US “community studies” (Bell and Newby, 1971). Instead of examining “minority” groups, the aim here is to analyze communities occupying positions of power, privilege, or centrality in American society—such as White, male, heterosexual, and/or bourgeois communities—as historical, social, and cultural objects. We will examine the various mechanisms (discursive, cultural, institutional, etc.) that underpin the formation of these dominant groups and perpetuate their hegemonic position, while also interrogating their internal subdivisions (based on class, religion, generation, ethnicity, etc.). Understanding majority communities sheds light on the mechanisms by which social hierarchies are created and reproduced.

Attention may also be paid to instances where majority communities in the United States perceive and portray themselves as minorities—or even as persecuted. Examples include the “Silent Majority” invoked by Nixon in 1969, rhetoric surrounding “reverse discrimination,” the spread of theories such as the “Great Replacement,” and, more recently, the concept of “aggrieved entitlement” (Kimmel, 2013), which describes the hostility and defensiveness displayed by members of a majority group who feel their privileged position is being challenged. More recently, masculinists have portrayed themselves as an oppressed minority within a supposedly “gynocentric” society—with some even maintaining links to White supremacy (Boursier and Corbin, 2026). These narratives, which cast the majority as a minority, represent a rhetorical reversal; analyzing them reveals how communities in power perpetuate their status under the guise of vulnerability. Finally, the aim is to understand how the formation and maintenance of dominant communities can “intersectionalize hatreds” (Bard, 2025; Boursier, Pronovost, and Lacroix, 2025).

Proposals may address various lines of inquiry, including but not limited to:

- The geography of domination (Harvey, 2018) or the geography of class power (Harvey, 1998) and the role of classism in the emergence of new social norms.
- The sociology of elites and the reproduction of social closure among the privileged (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2007), particularly through the networks of privileged communities: gated communities, private clubs, elite universities, alumni networks, etc.
- The role of "Whiteness" in the construction of a majority community, as well as the historical and political construction of whiteness as an invisible or "default" identity.
- Heteronormativity and "hegemonic masculinities" (Connell 2005, 1995).
- Cultural hegemony (Gramsci, 1978).
- The rhetoric of "reverse minoritization": discourses of the silent majority, victimhood, and "reverse discrimination."
- Intersectionality (Crenshaw, 1989) and Subaltern Studies: what theoretical resources do these fields offer for conceptualizing dominant positions in relation to—or as a mirror image of—subaltern ones?

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Ana Artiaga (ana.artiaga@univ-paris8.fr) and Marine Dassé (marine.dasse@univ-perp.fr) before January 15th, 2027.

Faire classe à l'écran : Communautés, appartenances et conflits de classe (cinéma et télévision)

Julie Assouly (Université Bourgogne Europe) et Claire Dutriaux (Sorbonne Université)

Dans un article récent, Matteo Rossi avance l'hypothèse selon laquelle le mythe d'une société sans classe, hérité des principes de la Révolution américaine, serait une construction idéologique élaborée par les premiers économistes politiques américains en réponse à la politisation des ouvriers du Nord industriel (Rossi, 2025). Cette représentation d'une société sans classe reposait notamment sur la promesse d'une mobilité sociale qui distinguerait le Nouveau Monde des sociétés européennes strictement hiérarchisées.

Les marqueurs de classe sont visibles à l'écran dès les balbutiements du cinéma. Si *La Sortie de l'usine Lumière à Lyon* (1895) constitue l'une des images fondatrices du cinématographe, la sortie d'usine devient presque immédiatement un motif récurrent dans les actualités filmées américaines (Ross, 1998). Mais l'appartenance de classe dépasse le monde du travail : selon E. P. Thompson, la classe ne se constitue pas uniquement à partir de critères économiques, mais bien à travers l'expérience et les rapports sociaux, au fil de pratiques, d'espaces et de rapports aux autres groupes (Thompson, 1963).

Cet atelier propose d'interroger la manière dont les personnages de cinéma et de télévision « font classe », c'est-à-dire comment ils se constituent en communautés d'intérêts, de pratiques ou

d'expériences. Comment les images rendent-elles perceptibles la richesse, la pauvreté, la distinction, l'exploitation, le conflit, la solidarité ou le déclassement ? Comment mettent-elles en scène la possibilité de dépasser les frontières sociales, des récits de réussite (*rags-to-riches*) aux récits de chute sociale ? Comment, enfin, les différentes classes se construisent-elles les unes par rapport aux autres ?

Ces constructions évoluent avec l'histoire des États-Unis. La Grande Dépression confronte le *forgotten man* et le *common man* aux figures du capitaliste, de l'héritière ou du millionnaire [*Our Daily Bread* (Vidor, 1934), *My Man Godfrey* (La Cava, 1936), *The Philadelphia Story* (Cukor, 1940)]. L'après-guerre impose progressivement la middle class comme norme sociale, sans faire disparaître les frontières de classe, qu'elles s'expriment dans le travail [*The Apartment* (Wilder, 1960)] ou dans les relations de voisinage [*No Down Payment* (Ritt, 1957)], les problématiques raciales et l'accès à la propriété [*A Raisin in the Sun* (Petrie, 1961)], ou dans les espaces résidentiels et domestiques, comme chez Douglas Sirk, par exemple.

À partir de la fin des années 1970, la lutte syndicale [*Blue Collar* (Schrader, 1978), *Norma Rae* (Ritt, 1979)] coexiste avec une visibilité croissante de la richesse et des nouvelles élites économiques et intellectuelles [*The Great Gatsby* (Clayton, 1974), *The Way We Were* (Pollack, 1973), *Manhattan* (Allen, 1979)]. Dans les années 1980 et 1990, l'argent, la finance, la consommation et les styles de vie deviennent des marqueurs particulièrement visibles d'appartenance et de mobilité sociales [*Dallas* (CBS, 1978-1991), *Dynasty* (ABC, 1981-1989), *Wall Street* (Stone, 1987), *Pretty Woman* (Marshall, 1990)]. À la télévision, cette fascination pour les classes fortunées alterne avec un attachement pour les familles populaires [*Roseanne* (ABC, 1988-1997) ; *Malcolm in the Middle*, Fox, 2000-2006)] et les classes moyennes des sitcoms familiales [*Family Ties* (NBC, 1982-1989) ; *The Cosby Show* (NBC, 1984-1992)]. De *The Wire* (HBO, 2002-2008) et *Shameless* (Showtime, 2011-2021) à *Succession* (HBO, 2018-2023) et *The Gilded Age* (HBO, 2022-), la télévision, comme le cinéma, continuent ainsi de construire, confronter et redéfinir les différentes classes de la société américaine.

Les propositions pourront notamment porter sur les thèmes suivants : les représentations des classes ouvrières, moyennes et supérieures ; la richesse, la pauvreté et la distinction à l'écran ; le travail, les syndicats et les conflits sociaux ; la mobilité et le déclassement ; la classe et les genres cinématographiques ou télévisuels ; interactions entre classe et ethnicité, entre classe, genre et sexualité ; les espaces et les territoires de classe ; le corps, les accents, les vêtements et les objets comme marqueurs sociaux ; la famille, la domesticité et la transmission de la classe ; la désindustrialisation et la précarité ; les transformations des représentations de classe entre cinéma et télévision ; le phénomène du *wealth porn*.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Julie Assouly (Julie.Assouly@u-bourgogne.fr) and Claire Dutriaux (Claire.dutriaux.sorbonne@gmail.com) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

ANG, Ien. *Watching Dallas: Soap Opera and the Melodramatic Imagination*. (Trans. Della Couling), London: Methuen, 1985.

Bodnar, John. *Blue-Collar Hollywood: Liberalism, Democracy, and Working People in American Film*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2003.

Bourdieu, Pierre. *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1979.

Butsch, Richard. "Class and Gender in Four Decades of Television Situation Comedy: Plus ça change. . . ." *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 9, no. 4, 1992, pp. 387–399.

Coon, David R. *Look Closer: Suburban Narratives and American Values in Film and Television*. New Brunswick, NJ: Rutgers University Press, 2014.

Geraghty, Christine. *Women and Soap Opera: A Study of Prime Time Soaps*. Cambridge: Polity Press, 1991.

Kuusela, Hanna. *Streaming Privilege: How Television Teaches Us to Accept Inequality*. Manchester: Manchester University Press, 2026.

Leistyna, Pepi. *Class Dismissed: How TV Frames the Working Class*. Boulder, CO: Paradigm Publishers, 2009.

Nystrom, Derek. *Hard Hats, Rednecks, and Macho Men: Class in 1970s American Cinema*. New York: Oxford University Press, 2009.

Roche, David. "A Working-class Hero is Something to Be… Except in a Sitcom: Interrogating the Ideological Structures in the US-American Sitcom Married… with Children (Fox, 1986–1997)." *TV/Series*, Hors séries 2, 2022.

Ross, Steven J. *Working-Class Hollywood: Silent Film and the Shaping of Class in America*. Princeton, NJ: Princeton University Press, 1998.

Rossi, Matteo M. "The Myth of the Classless Society: Henry Carey and the Anti-Labor Origins of U.S. Political Economy (1820s–1830s)." *International Labor and Working-Class History*, vol. 107, 2025, pp. 91–109.

Seiter, Ellen. "Men, Sex and Money in Recent Family Melodramas." *Journal of the University Film and Video Association*, vol. 35, no. 1, 1983, pp. 17–27.

Spangler, Lynn C. "Class on Television: Stuck in the Middle." *The Journal of Popular Culture*, vol. 47, no. 3, 2014, pp. 470–488.

Thompson, E. P. *The Making of the English Working Class*. London: Victor Gollancz, 1963.

Traube, Elizabeth G. *Dreaming Identities: Class, Gender, and Generation in 1980s Hollywood Movies*. Boulder, CO: Westview Press, 1992.

Class-Making on Screen: Communities, Identities, and Class Conflict in Film and Television

Julie Assouly (Université Bourgogne Europe) and Claire Dutriaux (Sorbonne Université).

In a recent article, Matteo Rossi argues that the myth of a classless society, rooted in the ideals of the American Revolution, was an ideological construct developed by early American political economists in response to the growing political mobilization of industrial workers in the North (Rossi, 2025). This vision of a classless society rested in part on the promise of social mobility, which supposedly set the New World apart from the rigid class hierarchies of European societies.

Class distinctions have been visible on screen since the earliest days of cinema. While *Workers Leaving the Lumière Factory* in Lyon (1895) is one of the founding images of motion pictures, workers leaving factories almost immediately became a recurring subject in American newsreels (Ross, 1998). But class identity extends beyond the workplace. As E. P. Thompson argued, class is not defined by economic conditions alone: it also takes shape through lived experience and social relationships, through shared practices and spaces, and through interactions with other social groups (Thompson, 1963).

This panel explores how film and television characters "make class"—that is, how they come together as communities shaped by shared interests, practices, and experiences. How do moving images make wealth, poverty, social distinction, exploitation, conflict, solidarity, or downward mobility visible? How do they portray the possibility of crossing class boundaries, from rags-to-riches stories to narratives of social decline? And how are different social classes defined and shaped in relation to one another?

These representations have evolved alongside American history. During the Great Depression, the forgotten man and the common man were set against figures of the capitalist, the heiress, and the millionaire [*Our Daily Bread* (Vidor, 1934), *My Man Godfrey* (La Cava, 1936), *The Philadelphia Story* (Cukor, 1940)]. In the postwar decades, the middle class gradually emerged as the dominant social ideal, without erasing class boundaries. These remained visible in the workplace [*The Apartment* (Wilder, 1960)], in suburban neighborhoods [*No Down Payment* (Ritt, 1957)], in questions of race and homeownership [*A Raisin in the Sun* (Petrie, 1961)], and in domestic and residential spaces, as illustrated by the films of Douglas Sirk.

From the 1970s onward, portrayals of union struggles [*Blue Collar* (Schrader, 1978), *Norma Rae* (Ritt, 1979)] coexisted with an increasingly visible focus on wealth and the economic and intellectual elites [*The Great Gatsby* (Clayton, 1974), *The Way We Were* (Pollack, 1973), *Manhattan* (Allen, 1979)]. During the 1980s and 1990s, money, finance, consumer culture, and lifestyles became especially prominent markers of class identity and social mobility [*Dallas* (CBS, 1978–1991), *Dynasty* (ABC, 1981–1989), *Wall Street* (Stone, 1987), *Pretty Woman* (Marshall, 1990)]. On television, this fascination with the wealthy alternated with portrayals of working-class families [*Roseanne* (ABC, 1988–1997), *Malcolm in the Middle* (Fox, 2000–2006)] and middle-class households in family sitcoms [*Family Ties* (NBC, 1982–1989), *The Cosby Show* (NBC, 1984–1992)]. *From The Wire* (HBO, 2002–2008) and *Shameless* (Showtime, 2011–2021) to *Succession* (HBO, 2018–2023) and *The Gilded Age* (HBO, 2022–present), television, like cinema, continues to construct, confront, and redefine the social classes that make up American society.

Possible topics include, but are not limited to:

- Representations of the working, middle, and upper classes

- Wealth, poverty, and social distinction on screen
- Work, labor unions, and class conflict
- Upward and downward mobility
- Class and film or television genres
- The intersections of class, race, ethnicity, gender, and sexuality
- Class and the spaces and places people inhabit
- Bodies, accents, clothing, and objects as markers of class
- Family, domestic life, and the transmission of class identity
- Deindustrialization and economic insecurity
- Changing representations of class across film and television
- The phenomenon of wealth porn

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Julie Assouly (Julie.Assouly@u-bourgogne.fr) and Claire Dutriaux (Claire.dutriaux.sorbonne@gmail.com) before January 15th, 2027.

Genre et Savoir à la marge et au cœur de la communauté

Claire Auperin, Blandine Colas (Université Gustave Eiffel) and Marie Menard (Université de Picardie)

Cet atelier propose d'examiner la relation entre genre, communauté et savoir. Nous nous intéressons à la façon dont les personnes minorisées ont formé des communautés autour de la poursuite, la production et la circulation de savoirs ; et comment ces communautés ont interagi avec les institutions qui ont historiquement produit et légitimé un certain savoir par rapport à d'autres.

D'espaces plus ou moins formels, autonomes et militants, ces savoirs ont circulé au sein d'institutions (universités, mais aussi bibliothèques, centres d'archives, laboratoires, lieux de recherche scientifique) qui constituaient historiquement pourtant des espaces hostiles à ces savoirs et à celles et ceux qui les détenaient. Depuis, en France comme en Amérique du Nord, on assiste au développement de programmes de recherche et d'enseignement portant spécifiquement sur les questions d'inégalité de genre, depuis des approches historiques, sociologiques, géographiques, littéraires, ou encore via les études visuelles. L'institutionnalisation de ces approches auparavant alternatives de la connaissance a soulevé de nombreuses questions qui constituent aujourd'hui une lame de fond au sein de la recherche mobilisant le genre comme catégorie d'analyse, ainsi qu'une approche critique des rapports de genre. En effet, peut-on, et dans quelle mesure, s'émanciper des carcans normatifs proposés par les espaces universitaires et institutions ? Qui est considéré·e légitime ou non à produire des savoirs, et à déterminer ce qui constitue un savoir légitime ? Comment articuler le genre à d'autres rapports sociaux dans le contexte de la production des savoirs ? Dans quelle mesure la circulation de ces savoirs dans l'espace transatlantique les a-t-elle affectés ? Le milieu

académique peut-il et a-t-il déjà véritablement pu être un espace d'émancipation ? Comment éviter la cooptation des savoirs communautaires ? L'historicité de ces questions au sein de divers espaces est en elle-même un élément d'intérêt qu'il s'agira de mettre en lumière à travers l'étude de débats ou stratégies concrètes émanant des deux côtés de la « »frontière » institutionnelle.

Cet atelier propose de réfléchir à toutes ces questions, en invitant ses participant·es à penser l'articulation et les reconfigurations entre genre et savoir dans les sciences humaines. Nous souhaitons créer un dialogue interdisciplinaire et diachronique, qui puisse donc rassembler autant des historien·nes de la jeune Amérique que des contemporanéistes, sociologues, des littéraires, des géographes, des politistes etc.

En particulier, cet atelier comportera trois axes thématiques, au sein desquels les propositions pourront par exemple s'inscrire :

- **AXE 1 - Dépasser les contraintes : la lutte des communautés genrées pour le savoir**

Historiquement, les communautés minorisées ont vu leurs accès restreints à des institutions de connaissances (universités, laboratoires, bibliothèques, centres d'archives). Parfois, en réponse à ces exclusions variées, elles ont mis en place des façons alternatives d'atteindre ces connaissances et de les partager (clubs, *study circles*, associations, réseaux informels, journaux, presse), pour ainsi former des « *gendered communities of knowledge* ». Cet axe invite des communications portant sur les expériences et les trajectoires des personnes minorisé·es en raison de leur identité de genre et/ou orientation sexuelle, et qui peuvent être reconnu·es et/ou qui peuvent revendiquer le statut de sachant·es. Elles pourront porter sur des trajectoires individuelles ou collectives, des organisations scientifiques, professionnelles, des syndicats, des associations, etc., avec une attention particulière aux approches intersectionnelles qui mettent en avant des projets qui se sont développés en marge des institutions légitimes.

- **AXE 2 - De l'intérieur à l'extérieur, le processus d'institutionnalisation : un risque ou une opportunité ?**

Cet axe invite des propositions abordant la porosité entre les espaces communautaires et institutionnels, ainsi que les conflits potentiels (historiques, politiques, scientifiques) que cette perméabilité peut engendrer. Quels espaces permettent un effacement des frontières entre le savoir communautaire et le savoir institutionnel ? Comment passe-t-on d'un « savoir communautaire » à un savoir institutionnalisé ? Quelle friction existe dans l'interstice ?

Néanmoins, l'institutionnalisation du savoir peut également conduire à la formation de nouvelles communautés et des espaces de sociabilités riches : associations de chercheur·euses marginalisé·es, émergence de réseaux tels que « *Women Also Know History* », newsletters, etc. Autant de canaux qui sont créés par l'institutionnalisation du savoir, à la lisière des institutions mêmes.

- **AXE 3 - D'où parles-tu chercheur·euse ? Genre, savoirs situés et études états-uniennes**

Cet axe de l'atelier invite les contributions qui interrogent la position même depuis laquelle nous parlons. Quelles sont les limites de l'épistémologie androcentrique ? Comment et pourquoi

situer sa recherche ? Comment appréhender le contexte particulier états-unien depuis une perspective française ? Comment le genre de l'enquêteur·ice détermine-t-il son approche et/ou son rapport à l'objet qu'il ou elle enquête ? Comment cette identité se configure-t-elle ? Le genre légitime-t-il ou au contraire, délégitime-t-il certains objets, certaines enquêtes ou méthodologies ?

Cet atelier sollicite donc des propositions portant sur toutes les périodes historiques et s'adresse aux chercheur·euses en histoire, sociologie, études culturelles, études littéraires et sciences politiques. Les propositions de communication (entre 250 et 500 mots), en français ou en anglais, accompagnées d'une brève note biographique des auteur·ices, doivent être envoyées aux adresses suivantes : Claire Auperin (auperin.claire@gmail.com), Blandine Colas (blandine.colas@univ-eiffel.fr) et Marie Menard (marie.menard@u-picardie.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

Beins, Agatha. *Liberation in Print: Feminist Periodicals and Social Movement Identity*. Athens: University of Georgia Press, 2017.

Cabanel, Anna. *Femmes de sciences : le mouvement des « university women » dans l'entre-deux-guerres*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2025.

Delahaye, Claire. « Le postféminisme et la dépolitisation néolibérale de l'identité : d'un féminisme collectif à la célébration de l'individualisme ? : Débats et perspectives », *Revue française d'études américaines*. 2022/3 N° 172, 2022. p.78-92.

Des Jardins, Julie. *Women and the historical enterprise in America: gender, race, and the politics of memory, 1880-1945*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2003.

Guillaumin, Colette. « Femmes et théories de la société. Remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimés », *Sociologie et Sociétés*, 13/2, 1981.

Haraway, Donna. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies* 14/3, 1988.

Harding, Sandra. *Whose Science? Whose Knowledge?: Thinking from Women's Lives*. Ithaca: Cornell University Press, 1991.

Henderson, Emily F. and James **Burdford**. « Thoughtful gatherings: gendering conferences as spaces of learning, knowledge production and community », *Gender and Education* 32(1), 2020, p. 1-10.

Hill Collins, Patricia. *Black Feminist Thought*. New York: Routledge, 2009.

Levine, Susan. *Degrees of Equality: The American Association of University Women and the Challenge of Twentieth-Century Feminism*. Philadelphia: Temple University Press, 1995.

Marche, Guillaume. « La Théorie queer et la dynamique identitaire du mouvement gai et lesbien : perspectives sociologiques sur un aspect des *cultural studies* », dans André Kaenel, Catherine

Lejeune et Marie-Jeanne Rossignol (dir.), *Cultural studies. Études culturelles*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 2003, p. 35-53.

Marche, Guillaume. « Flawed Science : mobilisations conservatrices, sexualité et discours scientifique », *Revue française d'études américaines*. n° 133, 3e trimestre 2012, p. 67-81.

McDowell, Linda. *Gender, Identity and Place: Understanding Feminist Geographies*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 2007.

Pereira, Maria do Mar. *Power, Knowledge and Feminist Scholarship: An Ethnography of Academia*. London: Routledge, 2017.

Quanquin, Hélène. « Pour une longue histoire des universités étatsuniennes : lieux contestés et de contestation », *Savoir/Agir*. 67(2), 2025, p. 27-34.

Rossiter, Margaret W. « The Matthew Matilda Effect in Science », *Social Studies of Science* 23/2, 1993, p. 325-341.

Smith, Bonnie, *The Gender of History: Men, Women, and Historical Practice*. Cambridge: Harvard University Press, 1998.

Williams, Erica L. « Black Girl Abroad: An Autoethnography of Travel and The Need to Cite Black Women in Anthropology », *Feminist Anthropology*. 2(1), 2021, p. 143-154.

Zelinsky, Wilbur. « The Strange Case of the Missing Female Geographer∗ ». *The Professional Geographer*. 25/2, 1973, p. 101-05.

Gender and Knowledge Inside/Outside of the Community

Claire Auperin, Blandine Colas (Université Gustave Eiffel) and Marie Menard (Université de Picardie)

This panel explores the relationship between gender, community and knowledge, with particular attention to the ways in which marginalized people have formed communities dedicated to the production, circulation and preservation of knowledge. It aims to explore how these communities have interacted across different historical periods with institutions which were historically invested with the authority to produce, preserve and legitimize knowledge—including universities, laboratories, scientific research centers, and publishing venues.

Historically, many forms of knowledge produced within autonomous, activist, or otherwise community-based spaces have circulated within institutions which were often hostile to such knowledge and the people who possessed it. Since the late twentieth century, gender and women's studies courses and teaching programs have developed in France as well as in the United States and Canada, generating new historical, sociological, geographical or literary approaches to systemic gender inequalities. Such a process of institutionalization has raised fundamental political and epistemological questions with which scholars who use gender as a category of analysis have had to grapple. To what extent can—or should—scholars break free

from the normative constraints imposed by academic institutions? Can universities truly become spaces for emancipation despite being embedded in historically unequal structures of knowledge production? How might we prevent the knowledge being produced within these institutions from being appropriated and, at times, distorted by people who are not part of the communities at stake? Who gets to claim authority in determining what constitutes legitimate knowledge? How can we articulate gender with class and race in our analyses? How does the knowledge produced circulate across national and institutional boundaries, particularly within the transatlantic space?

This panel will pay specific attention to how these questions have evolved throughout history and in different spheres—including on both sides of the institutional "frontier" separating community-based and academic knowledge. This panel therefore invites participants to reflect on the interplay between gender, knowledge, and community from interdisciplinary and diachronic perspectives. We hope to bring together scholars working across disciplines, including historians of the early American Republic as well as scholars of contemporary history, sociologists, literary scholars, geographers, political scientists, and more.

Contributors may engage, if they wish, with the following themes:

1. **Working within Constraints: Gendered Minorities' Historical Battle for Knowledge**

Marginalized communities have historically faced restricted access to institutions of knowledge (universities, laboratories, libraries, and archives). At times, in response to these various forms of exclusion, they have found alternative ways to access this knowledge—through clubs, study circles, organizations, informal networks, and the press—thereby forming "gendered communities of knowledge." This section invites papers focusing on the experiences and trajectories of people marginalized due to their gender identity and/or sexual orientation, who may be recognized as—and/or who may claim the status of—holders and producers of knowledge. Intersectional approaches would be particularly welcomed, especially through proposals that might focus on the trajectories taken by individuals or groups in regard to the pursuit of knowledge (including study groups; local scientific communities; student or professional organizations; trade unions; clubs; activist networks; etc.).

2. **From Within to Without: Is Institutionalization a Risk or an Opportunity?**

This theme focuses on how knowledge moves between communal and institutional spaces: what happens when knowledge produced within and by a community becomes institutionalized? We invite contributions examining the permeability between communal and institutional spaces and the potential tensions (historical, political, scientific) that this permeability might create. Which kinds of spaces allow for the boundaries between community-based knowledge and institutional knowledge to be blurred? Through what process does knowledge move from one end of this spectrum to the other?

However, the institutionalization of knowledge might also lead to the formation of new communities. Contributions might consider the emergence of networks and organizations that bring together marginalized researchers, including professional associations, community newsletters, digital networks, or projects such as "Women Also Know History."

3. From Whence Do You Speak, Researcher? Gender, Situated Knowledge and U.S. Studies

This last theme invites contributions that examine our position as researchers. Are there limits to androcentric epistemology? How and why should one situate one's research? What are the benefits—or disadvantages—of studying the U.S. context from a French perspective? How does the researcher's gender determine their approach and/or their relationship to the topic they are investigating? How is fieldwork impacted by our positioning?

We welcome contributions reflecting on the positionality of researchers working across different fields and historical contexts.

This panel therefore invites proposals covering all historical periods and is open to scholars in history, sociology, cultural studies, literary studies, and political science. Proposals for papers (between 250 and 500 words), in French or in English, and accompanied by a short biographical note of the authors, should be sent to Claire Auperin (auperin.claire@gmail.com), Blandine Colas (blandine.colas@univ-eiffel.fr) and Marie Menard (marie.menard@u-picardie.fr) before January 15th, 2027.

Les communautés en traduction : enjeux et défis d'écritures et de lectures plurielles

Véronique Béghain (Université Bordeaux-Montaigne) et Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Sorbonne Nouvelle)

L'existence du festival America, qui se tient tous les deux ans à l'automne en région parisienne, signale, à sa manière, la place de choix qu'occupe la littérature américaine en France, et partant l'existence, peut-être, d'une communauté de lecteurs et lectrices qui l'abordent au premier chef par l'entremise de ses traductions. À l'image des États-Unis d'Amérique, cette vaste communauté ne fédère-t-elle pas cependant des groupes de lecteurs aux goûts et aux centres d'intérêt très divers, qui pourraient faire l'objet d'une manière de cartographie ?

On pourra par ailleurs s'intéresser aux communautés de lecteurs que font émerger certaines publications et, dans la perspective qui est celle des études de réception, prêter tout particulièrement attention aux communautés d'internautes naissant de l'usage de forums, blogs et réseaux sociaux, voire liées au phénomène des fanfictions.

Y a-t-il, en outre, en France, une véritable communauté de passeurs de littérature américaine (traducteurs et traductrices, éditeurs et éditrices, directeurs et directrices de collection, agent.e.s, etc.), dans un contexte de concurrence et de marchandisation croissantes autour de cette littérature ? On pourra du reste se pencher sur le travail de scout auquel se livrent parfois ceux et celles qui la traduisent et s'interroger, dans cette perspective, sur l'épanouissement, au fil des cinq dernières décennies, de communautés distinctes et parallèles de passeurs.

La notion de communauté invite de fait à s'interroger sur les canons ou contre-canons construits par les œuvres américaines traduites en français et par les artisans de leur introduction, qui peuvent se distinguer de ceux qui dominent sur le marché du livre ou les campus américains. On pourra s'intéresser au travail réalisé par des éditeurs ou des collections dédiées, à ce qui se trouve inclus ou au contraire marginalisé, voire écarté, au fil des deux derniers siècles. Le rôle joué par les discours critiques qu'ont produits les américanistes français ou encore les médias, dans le cadre du marché français du livre, pourra se voir analysé dans la perspective d'une interrogation sur les mécanismes de la prescription ou de l'occultation, de la hiérarchisation, de la production de normes.

Enfin, les communications pourront porter sur les enjeux spécifiques à la traduction de langues communautaires (langues amérindiennes, vernaculaires, créoles, argots). Elles pourront également s'intéresser aux enjeux de médiation culturelle qui sont aussi propres à l'entreprise de traduction quand elle s'applique à des textes qui disent une pluralité de l'expérience communautaire états-unienne, textes qui s'adressent également à des communautés de lecteurs et lectrices elles-mêmes diversifiées selon des modalités négociées texte à texte.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Véronique Béghain (veronique.beghain@u-bordeaux-montaigne.fr) et Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoe-brun@sorbonne-nouvelle.fr) avant le 15 janvier 2027.

Communities in Translation: How Communities are Challenged by Plurality in Reading and Writing

Véronique Béghain (Université Bordeaux Montaigne) et Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Sorbonne Nouvelle)

The very existence of the America Festival—held every two years in the fall near Paris—signals, in its own way, the prominent place American literature holds in France. It may also signal the existence of a community of readers who engage with it primarily through its translations. This vast community brings together groups of readers with very diverse tastes and interests, whose views of "the United States" and American literature negotiate articulations of a society and culture both united and diverse, imagined in terms of communities just as much as identity. The workshop seeks to concentrate on the complexities of these articulations and negotiations as they are reverberated and amplified, possibly, in translation. One entry point is this vast community of readers of American literature in translation, in its diversity: could it be mapped in some way? How is it aggregated, forming its own United States of American literatures in a sense, much like the country itself? From the perspective of reception studies, one may pay particular attention to the online communities emerging through the use of forums, blogs, and social media—or even those linked to the phenomenon of fan fiction.

We may also wonder whether there is, in France, an actual community of "*passeurs,*" people who bring American literature to French readers (translators, publishers, series editors, literary

agents, etc.), given the context of growing competition and commodification surrounding this literature? The "scouting" work that translators sometimes undertake is another avenue for exploration in connection with the emergence, over the past five decades, of distinct and parallel communities of mediators.

The concept of community naturally invites us to examine the canons—or counter-canons—established by American works translated into French and by those responsible for introducing them, which may differ from those that dominate the American book market or college campuses. We may examine the work carried out by publishers or dedicated series, as well as what has been included or, conversely, marginalized or even excluded over the past two centuries. The role played by critical discourse produced by French Americanists or the media, within the context of the French book market, can be analyzed from the perspective of an examination of the mechanisms of prescription or suppression, hierarchization, and the production of norms.

Finally, presentations may address issues specific to the translation of community languages (Native American languages, vernaculars, Creole languages, and slang). They may also explore issues of cultural mediation that are unique to the translation process when it involves texts that reflect the diversity of the U.S. community experience—texts that are also addressed to reader communities that are themselves diverse, with the specific terms of engagement negotiated on a text-by-text basis.

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Véronique Béghain (veronique.beghain@u-bordeaux-montaigne.fr) and Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoe-brun@sorbonne-nouvelle.fr) before January 15th,2027.

Faire communauté par l'archive : pratiques, espaces, ressources

Sonia Birocheau (Université Paris Est Créteil) et Claire Delahaye (Université Gustave Eiffel)

Dans *The Gender of History: Men, Women, and Historical Practice*, l'historienne Bonnie G. Smith présente l'archive comme un instrument privilégié de la constitution de l'histoire comme discipline au XIXe siècle, mais aussi, par extension, d'une communauté scientifique—celle des historiens universitaires. Par le biais de leur participation à la définition, mais surtout à la délimitation, de ce qui constituait une archive légitime (à savoir des sources écrites, politiques, militaires ou gouvernementales), ces hommes blancs des classes moyennes et supérieures ont trouvé une opportunité à la fois de former un groupe professionnel et intellectuel, mais aussi de modeler l'accès aux savoirs et les contours d'un champ épistémologique en évolution. Ainsi considérée, l'archive permet l'émergence et la consolidation, non seulement d'une communauté académique, mais aussi politique et idéologique—celle de l'État-nation.

Dans d'autres espaces intellectuels, politiques et sociaux où évoluent, au contraire, des acteurs et actrices minorisé·es, certaines pratiques archivistiques peuvent elles aussi contribuer à la construction même d'une communauté. C'est ainsi que, dans les années 1930, l'historienne Mary Beard espérait que l'établissement d'un centre d'archives consacré à l'histoire des femmes pourrait redonner un second souffle au mouvement féministe, l'archive incarnant alors la possibilité de rassemblement et de développement de l'imaginaire politique. Plus récemment, l'initiative *Queering the Map* invite au dépôt d'expériences, de souvenirs, d'émotions sur une carte numérique interactive, avec l'intention d'offrir par là-même un espace de regroupement et de partage d'histoires LGBTQIA2S+ permettant la co-construction d'une mémoire, d'une archive détachée de toute contrainte institutionnelle ou hétéronormative.

De telles pratiques cherchent à déstabiliser certains usages, en pensant les processus d'archivage comme constitutifs de dynamiques d'auto-détermination qui doivent s'incarner dans les espaces mêmes des archives. À l'instar de l'activiste Ben Power Alwin qui a créé *Sexual Minorities Archives* dans sa maison du Massachusetts, de nombreuses personnes ont créé des collections d'archives dans le cadre domestique en réponse à l'omission systématique dans les collections officielles et institutionnelles de certaines histoires minoritaires et dans le but d'offrir un environnement alternatif. Ces initiatives peuvent aussi traduire un refus de se plier au fonctionnement de lieux d'archives institutionnels sur lesquels ces groupes n'ont pas eu prise et régis par un ensemble de codes de conduite intimidants pour les non-initié·es. Elles invitent alors à réfléchir aux mécanismes d'inclusion et d'exclusion afférents aux différents espaces d'archivage (institutionnels, domestiques, collectifs, numériques) ainsi qu'aux rôles et motivations de différents groupes d'acteurs et d'actrices dans la construction de ces lieux.

Les « agencements » produits dans les espaces des archives renvoient par ailleurs à la question des ressources mobilisées pour les constituer, les rendre visibles, les exploiter ou plus généralement les faire vivre. Dans l'espace dédié aux *Lesbian Herstory Archives*, à Brooklyn, ce sont des bénévoles qui font vivre le lieu et le rendent accessible au public ; ces personnes sont libres de réarranger les documents, ce qui permet de développer une forme subjective de classement et de mémoire, rendant ainsi ces archives communautaires « vivantes », selon les termes de Stuart Hall. La question des financements, qu'ils soient publics, philanthropiques ou communautaires, représente également un enjeu majeur dans l'organisation des archives.

Cet atelier propose ainsi de s'intéresser aux pratiques archivistiques (organisationnelles, épistémologiques, sociales) et à leurs conséquences sur l'émergence, la pérennisation ou l'invisibilisation de formes de communautés, qu'elles soient hégémoniques ou minorisées. De quelle façon et dans quelle mesure l'archive autorise-t-elle les personnes à se trouver elles-mêmes, à trouver leur communauté, leur histoire, ce qui les autorise à se penser comme appartenant au monde ? En quoi l'accès au savoir, par le biais des archives, permet-il d'accéder à la connaissance (de soi, du groupe auquel nous nous identifions ou des autres), de faire communauté ? Quelles dynamiques constate-t-on entre processus d'archivage, sentiment d'appartenance et mobilisations collectives ?

Cet atelier est ouvert à des communications couvrant toutes les périodes historiques et portées par des chercheurs et chercheuses en histoire, sociologie, *cultural studies*, sciences politiques. Les propositions, d'une longueur d'environ 500 mots et accompagnées d'une courte notice

biographique des auteur·rices, sont à envoyer à Sonia Birocheau (sonia.birocheau@u-pec.fr) et Claire Delahaye (claire.delahaye@univ-eiffel.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

BARD, Christine, et al. *Les Féministes et leurs archives*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2023.

BROWN, Aimee. « How Queer 'Pack Rats' and Activist Archivists Saved our History: An Overview of Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, and Queeer (LGBTQ) Archives, 1970-2008 ». Ellen Greenblatt, dir. *Serving LGBTIQ Library and Archives Users: Essays on Outreach, Service, Collections and Access*. Jefferson, N.C.: McFarland and Company, 2011, pp. 121-135.

BROWN, Richard H. et Beth **DAVIS-BROWN**. « The Making of Memory: The Politics of Archives, Libraries and Museums in the Construction of National Consciousness ». *History of the Human Sciences*, 11:4 (2008), pp. 17-32.

CASWELL, Michelle. « Seeing Yourself in History: Community Archives and the Fight Against Symbolic Annihilation ». *The Public Historian* 36:4 (2014), pp. 26-37.

CASWELL, Michelle, et al. « To Suddenly Discover Yourself Existing': Uncovering the Impact of Community Archives ». *The American Archivist*, 79:1 (2016), pp. 56–81.

DES JARDINS, Julie. *Women and the Historical Enterprise in America: Gender, Race, and the Politics of Memory, 1880-1945*. Chapel Hill: The University of North Carolina Press, 2003.

EICHHORN, Kate. « Past-Futures: The Temporality of Feminist Archives ». Willems Noortje et Sylvia Holla, dir. *Gender and Archiving: Past, Present, Future. Yearbook of Women's History* (2017), pp. 47-56.

FARGE, Arlette. *Le Goût de l'archive*. Paris : Gallimard, 1989.

FOUCAULT, Michel. *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », [1969] 1992.

FUENTES, Marisa J. *Dispossessed Lives: Enslaved Women, Violence, and the Archive*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2016.

HALL, Stuart. « Constituting an Archive ». *Third Text* 15: 54 (2001), pp. 89–92. « Histoire et archives de soi ». *Sociétés et Représentations* 13 (2002).

KÖNIG-PRALONG, Catherine. *La Conquête savante : Une histoire intellectuelle des États-Unis au XIXe siècle*. Paris : Flammarion, 2026.

MACKNIGHT, Elizabeth C. « Archives, Heritage, and Communities ». *Historical Reflections / Réflexions Historiques*, 37:2 (2011), pp. 105-122.

MOORE, Niamh. « Weaving archival imaginaries: Researching community archives ». Niamh Moore, Andrea Salter, Liz Stanley et Maria Tamboukou, dir. *The Archive Project: Archival Research in the Social Sciences*. 2016. 129-152.

MÜLLER, Katja. *Digital Archives and Collections: Creating Online Access to Cultural Heritage*. Oxford: Berghahn, 2021.

PUNZALAN, Ricardo L. et Michelle **CASWELL**. « Critical directions for archival approaches to social justice ». *The Library Quarterly*, 86:1 (2016), pp. 25-42.

STONE, Amy L. et Jaime **CANTRELL**, dir. *Out of the Closet, Into the Archives: Researching Sexual Histories*. Albany: State University of New York, 2015.

WATTS, Gina. « Queer Lives in Archives: Intelligibility and Forms of Memory ». *DisClosure: A Journal of Social Theory*, vol. 7 (2018), pp. 103-111.

Archives as Community-Building Spaces: Practices, Actors, and Resources

Sonia Birocheau (Université Paris Est Créteil) et Claire Delahaye (Université Gustave Eiffel)

In *The Gender of History: Men, Women, and Historical Practice*, historian Bonnie G. Smith presents the archive as a key instrument in the establishment of history as a discipline in the 19th century, but also, by extension, in the formation of a scholarly community: that of academic historians. Through their participation in defining and, above all, in delimiting what constituted a legitimate archive, namely, written, political, military, or governmental sources, these white men from the middle and upper classes found an opportunity not only to form a professional and intellectual group, but also to shape access to knowledge and the contours of an evolving epistemological field. Viewed in this light, the archive facilitates the emergence and consolidation not only of an academic community but also of a political and ideological one, that of the nation-state.

In other intellectual, political, and social spheres where, by contrast, marginalized actors operate, certain archival practices can also contribute to the construction of a community. In the 1930s, historian Mary Beard hoped that the establishment of an archival center dedicated to women's history could breathe new life into the feminist movement, with the archive embodying the possibility of bringing women together and developing their political imagination. More recently, the *Queering the Map* initiative has invited people to share their experiences, memories, and emotions on an interactive digital map, with the aim of creating a space for gathering and sharing LGBTQIA2S+ stories. The project has enabled the collective construction of a memory and an archive free from any institutional or heteronormative constraints.

Such practices seek to challenge certain conventions by conceiving of archiving processes as integral to dynamics of self-determination that must be embodied within the archival spaces themselves. Following the example of activist Ben Power Alwin, who created the *Sexual Minorities Archives* in his home in Massachusetts, many people have established archival collections in domestic settings in response to the systematic omission of certain minority histories from official and institutional collections, and with the aim of providing an alternative environment. These initiatives may also reflect their refusal to conform to the operations of institutional

archives over which these groups have had no control and which are governed by a set of codes of conduct that can be intimidating to the uninitiated. In that regard, they invite us to reflect on the mechanisms of inclusion and exclusion associated with different archival spaces (institutional, domestic, collective, digital), as well as on the roles and motivations of various groups of actors in the construction of these spaces.

The "arrangements" created within archival spaces also raise the question of the resources mobilized to establish them, make them visible, utilize them, or more generally keep them alive. At the *Lesbian Herstory Archives* in Brooklyn, volunteers keep the space alive and make it accessible to the public; they are left free to rearrange the documents, which allows for the development of a subjective form of classification and memory, thus making these community archives "alive," in the words of Stuart Hall. The funding of archives, whether through federal, public, private, or community-based sources, is also a central issue in the making of collections.

This panel thus aims to examine archival practices in their organizational, epistemological, and social dimensions, and their impact on the emergence, perpetuation, or erasure of hegemonic or marginalized communities. In what ways and to what extent do archives empower people to discover themselves, to find their community and their history, and thereby enable them to conceive of themselves as belonging to the world? How does access to knowledge through archives facilitate the acquisition of personal knowledge, knowledge of the group with which we identify, or knowledge of others, and help us form a community? What dynamics can be observed between archiving processes, a sense of belonging, and collective mobilizations?

This panel welcomes proposals covering all historical periods and is open to scholars in history, sociology, cultural studies, and political science. Proposals, approximately 500 words in length and accompanied by a short biographical note of the authors, should be sent to Sonia Birocheau (sonia.birocheau@u-pec.fr) and Claire Delahaye (claire.delahaye@univ-eiffel.fr) by January 15th, 2027.

Former des communautés politiques, former des acteur·ices : participation et action collective aux États-Unis

Alisen Faye Boley (Université Lumière Lyon 2/Nantes) et Clara Sebastiani (Université Paris Cité/Université Paris Est Créteil)

Cet atelier s'intéresse aux dynamiques de réciprocité qui sous-tendent la relation entre la participation politique et les communautés politiques. L'objectif est d'explorer comment les différentes formes, trajectoires et degrés de participation contribuent à la construction, au maintien et à la transformation des communautés politiques. En retour, il s'agit d'examiner comment ces communautés façonnent les manières dont les individus s'engagent politiquement.

Comment les différents modes de participation des individus influencent-ils le développement, l'organisation et l'action politique de leurs communautés ? Que se passe-t-il lorsque les participants d'horizons distincts s'engagent au sein d'une communauté politique de différentes manières et à des degrés divers ? Dans la littérature consacrée aux mouvements sociaux, les communautés politiques ont été analysées au prisme de leurs réseaux organisationnels et sociaux, des espaces et des relations qui relient les participants, ainsi que des identités collectives à travers lesquelles les individus appréhendent leur rapport à une collectivité plus large (Staggenborg, 1998 ; Polletta, 1999 ; Polletta et Jasper, 2001). Les communautés peuvent se développer autour d'organisations politiques formelles, telles que les *Democratic Socialists of America* ou *Jewish Voice for Peace*, mais aussi à travers des réseaux militants plus diffus, comme *l'Alt-Right*. Elles peuvent également se développer à partir d'institutions et de communautés locales préexistantes, telles que les églises qui sont des espaces majeurs de mobilisation politique aux États-Unis. Dans cette optique, les communautés politiques ne correspondent pas nécessairement à une seule organisation ou à un groupe homogène, mais peuvent englober différents acteurs, relations, institutions et formes d'appartenance. Cette conception plus large de la communauté politique permet d'examiner comment différentes formes de participation contribuent à sa constitution et à son évolution.

- **Axe 1 - Politiser une communauté existante par l'organisation relationnelle**

Dans son ouvrage de référence intitulé *Community Organizing : de l'Émeute à l'Alliance des Classes Populaires aux États-Unis*, Julien Talpin identifie le travail d'organisation relationnelle mené par les organisations confessionnelles comme l'un des trois principaux volets du *community organizing* (Talpin, 2016). Les travaux de Mark R. Warren sur *l'Industrial Areas Foundation* (IAF) au Texas constituent un exemple particulièrement parlant de politisation d'une communauté préexistante. L'IAF, réseau d'organisation communautaire à vocation religieuse, a en effet mobilisé des pratiques d'organisation relationnelle afin de renforcer sa capacité d'action politique en s'appuyant sur la participation individuelle de ses membres. Les organisateur·ices et les responsables communautaires ont invité les habitant·es à participer à des entretiens individuels et à des discussions en petits groupes, au cours desquels les participant·es ont fait part de leurs préoccupations, identifié des enjeux communs et noué des relations qui ont ensuite pu être mobilisées dans le cadre de campagnes politiques. Grâce à ces activités, les participant·es ont tissé de nouveaux liens, identifié de nouveaux leaders et développé des réseaux organisationnels qui ont permis aux communautés d'exercer leur pouvoir politique et d'interagir avec les institutions publiques. Les travaux de Warren montrent ainsi que la participation ne présuppose pas seulement une communauté déjà constituée : elle contribue aussi à forger les relations, les capacités organisationnelles et le pouvoir politique qui permettent à celle-ci d'agir collectivement.

- **Axe 2 - La relation réciproque entre participation et communauté politique**

Les rapports d'influence entre participation politique et communautés sont en effet réciproques : les communautés existantes peuvent façonner la participation, tout comme la participation peut remodeler ces communautés. L'étude de Susanne Staggenborg sur le mouvement des femmes de Bloomington, dans l'Indiana, illustre cette dynamique réciproque. À partir de 1972, la section locale de l'Organisation nationale pour les femmes (NOW) s'est mobilisée autour de la campagne visant à faire adopter l'amendement sur l'égalité des droits (ERA) dans l'Indiana, par

le biais de lettres, de pétitions, de forums éducatifs, de rassemblements et d'autres activités. Bien que le contexte politique n'offrît guère de perspectives de succès immédiat, la participation à la campagne renforça le sentiment d'appartenance à une communauté parmi les militantes, et ainsi leur engagement politique. Les réseaux et la communauté militante, consolidés par cette mobilisation, ont perduré après l'échec initial de la campagne et ont constitué une base pour les actions politiques ultérieures autour de l'ERA. La campagne s'est ainsi appuyée sur une communauté militante existante tout en contribuant à son développement. On observe des processus réciproques similaires au sein du Mouvement des Droits Civiques, où les institutions préexistantes et les réseaux militants au sein des communautés noires ont contribué à organiser et à soutenir les sit-in étudiants de 1960, tandis que la mobilisation elle-même a renforcé la base organisationnelle du mouvement et donné naissance à une nouvelle organisation, le Comité de coordination étudiant non violent (SNCC) (Morris, 1984).

- **Axe 3 - L'impact des flux de participation sur l'évolution des communautés politiques**

La participation politique peut également modifier les relations internes, les frontières, les significations politiques et la cohésion même d'une communauté existante. Les travaux de David Swartz sur la « gauche évangélique » des années 1970 montrent comment la mobilisation politique peut également devenir un lieu de différenciation interne, les conflits liés à la race, au genre, à la théologie et aux stratégies d'action politique ayant contribué à la fragmentation d'une coalition évangélique progressiste naissante. Par exemple, les femmes participant aux « ateliers de Thanksgiving » du mouvement, organisés autour de revendications concernant le sexisme et la représentation, ont fini par former un groupe autonome, l'*Evangelical Women's Caucus*, et ont réorienté leur militantisme en s'éloignant de la coalition au sens large. Des processus de différenciation comparables sont apparus au sein du mouvement des droits civiques, où les désaccords sur le *Black Power*, la guerre du Vietnam et les limites d'une participation politique acceptable ont contribué à aggraver les conflits entre les organisations du mouvement (Barkan, 1986). De plus, la participation politique peut mener à une réorganisation des relations internes et à la naissance de factions, tandis que la communauté dans son ensemble survit. Par exemple, les conflits entre militants du Sierra Club au sujet de la politique d'immigration n'ont pas entraîné l'effondrement de l'organisation, mais ont donné naissance à des factions durables poursuivant des programmes idéologiques et stratégiques au sein de la même organisation (King, 2008).

- **Axe 4 - La formation de communautés politiques par la participation au sein de réseaux diffus**

Que dire, en outre, des vastes mouvements à l'organisation horizontale qui ont résonné pendant la première partie du XXIe siècle ? *Occupy Wall Street*, *Black Lives Matter* ou, à l'extrême opposé du spectre politique, les rassemblements identitaires pro-trumpistes ayant culminé avec l'assaut sur le Capitole le 6 janvier 2021. La participation peut-elle elle-même contribuer à la formation d'une communauté politique parmi des acteurs reliés par des réseaux plus diffus, plutôt que par une organisation préexistante ou une communauté militante clairement délimitée ? Ces mouvements, aussi différents soient-ils, ont en commun de rassembler un grand nombre d'individus à travers des formes de participation qui ne reposent pas nécessairement sur l'appartenance à une organisation ou à une communauté militante clairement délimitée. Ces rassemblements massifs, facilités par des mots d'ordre ou des hashtags diffusés sur les réseaux sociaux, soulèvent ainsi la question de l'émergence d'autres formes de communauté politique,

plus diffuses et informelles, notamment à travers le développement d'un sentiment d'appartenance parmi les participant·es. Dans son ouvrage intitulé *White Identity Politics*, Ashley Jardina analyse ainsi les schémas d'émergence d'une « identité politique blanche », associée à de nouveaux comportements politiques collectifs (Jardina, 2019). Si ces formes d'identification collective peuvent émerger à travers des actions ponctuelles, telles que de grands rassemblements, la participation à ces événements peut également contribuer au développement de communautés politiques plus durables. Ces dynamiques peuvent être observées au sein du mouvement *Occupy*, où les réseaux et les infrastructures de communication développés grâce à la mobilisation ont contribué à maintenir la participation politique au-delà de la période initiale des campements (Donovan, 2018).

Nous invitons les contributions qui examinent la relation entre participation individuelle et modelage de la communauté politique à travers différentes périodes historiques, différents contextes politiques et différentes formes de participation. Parmi les questionnements envisagés : Comment l'engagement auprès des institutions politiques transforme-t-il les communautés politiques et la capacité d'action politique de leurs membres ? Comment les espaces dans lesquels s'exerce la participation politique façonnent-ils l'émergence et le développement des communautés politiques ? Et comment la participation politique influence-t-elle la manière dont les individus se perçoivent en tant qu'acteurs politiques et considèrent leurs communautés comme des lieux d'action politique ?

Les propositions, d'une longueur d'environ 500 mots, ainsi qu'une courte notice biographique, sont à envoyer à Alisen Faye Boley (af.boley@univ-lyon2.fr) et Clara Sebastiani (clara.sebastiani@u-pec.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

BARKAN, Steven E. "Interorganizational Conflict in the Southern Civil Rights Movement." *Sociological Inquiry* 56, no. 2 (1986): 190–209. https://doi.org/10.1111/j.1475-682X.1986.tb00083.x.

DONOVAN, Joan. "After the #Keyword: Eliciting, Sustaining, and Coordinating Participation Across the Occupy Movement." *Social Media + Society* 4, no. 1 (2018): 2056305117750720. https://doi.org/10.1177/2056305117750720.

GILL, Monique, Benjamin **GRONOWSKI**, Elliott **MOON**, Claire **DEVINE**, Megan **HOLTORF**, and Bill **WRIGHT**. "Investing in community power building to increase civic engagement through voting: lessons from the Building Healthy Communities initiative." *Journal of Community Practice* 31, no. 2 (2023): 174-192.

GREIG, Alan, Alexandra **JUHASZ**, Ana **NOGUEIRA**, Andrew **BOYD**, Bill **FLETCHER**, Bill **TALEN**, Bob **KOHLER** et al. *From ACT UP to the WTO: Urban protest and community building in the era of globalization*. Verso Books, 2020.

JARDINA Ashley. *White identity politics*. Cambridge University Press, 2019.

KING, Leslie. "Ideology, Strategy and Conflict in a Social Movement Organization: The Sierra Club Immigration Wars." *Mobilization: An International Quarterly* 13, no. 1 (2008): 45–61. https://doi.org/10.17813/maiq.13.1.c7pv26280665g90g.

LICHTERMAN, Paul. The Search for Political Community: American Activists Reinventing Commitment. 1st ed. Cambridge University Press, 1996. https://doi.org/10.1017/CBO9780511628146.

MORRIS, Aldon D. *The Origins of the Civil Rights Movement: Black Communities Organizing for Change*. New York: Free Press; London: Collier Macmillan, 1984.

PIVEN, Frances Fox. *Challenging Authority: How Ordinary People Change America*. Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 2006.

POLLETTA, Francesca. "'Free Spaces' in Collective Action." *Theory and Society* 28, no. 1 (1999): 1–38. https://www.jstor.org/stable/3108504.

POLLETTA, Francesca, and James M. Jasper. 'Collective Identity and Social Movements'. Annual Review of Sociology 27, no. 1 (2001): 283–305. https://doi.org/10.1146/annurev.soc.27.1.283.

STAGGENBORG, Suzanne. "Social Movement communities and cycles of protest: The emergence and maintenance of a local women's movement." *Social Problems*, vol. 45, no. 2, May 1998, pp. 180–204, https://doi.org/10.2307/3097243.

SWARTZ, David R. "Identity Politics and the Fragmenting of the 1970s Evangelical Left." *Religion and American Culture: A Journal of Interpretation* 21, no. 1 (2011): 81–120. https://doi.org/10.1525/rac.2011.21.1.81.

TALPIN, Julien. *Community Organizing: De l'émeute à l'alliance des classes populaires aux États-Unis*. Cours et Travaux. Raisons d'agir, 2016.

WARREN, Mark R. "Community Building and Political Power: A Community Organizing Approach to Democratic Renewal." *American Behavioral Scientist* 42, no. 1 (1998): 78–92. https://doi.org/10.1177/0002764298042001007.

WARREN, Mark R. *Dry Bones Rattling: Community Building to Revitalize American Democracy*. Princeton University Press, 2001.

Making Political Communities, Making Political Actors: Participation and Collective Action in the United States

Alisen Faye Boley (Université Lumière Lyon 2/Nantes) et Clara Sebastiani (Université Paris Cité/Université Paris Est Créteil)

This workshop seeks to examine the reciprocal relationship between political participation and political communities. It explores how different forms, trajectories, and degrees of participation

contribute to the construction, maintenance, and transformation of political communities. In turn, it asks how these communities shape the ways individuals engage politically.

How do different forms of individual participation influence the development, organization, and political action of their communities? What happens when participants from different backgrounds engage in a political community in different ways and to varying degrees? In social movement research, political communities have been examined through their organizational and social networks, the spaces and relationships that connect participants, and the collective identities through which individuals understand their relationship to a broader collectivity (Staggenborg, 1998; Polletta, 1999; Polletta and Jasper, 2001). Communities may develop around formal political organizations, such as Democratic Socialists of America or Jewish Voice for Peace, but also through more diffuse activist networks, such as the Alt-Right. They may also develop through pre-existing local institutions and communities, such as churches that become sites of political mobilization. From these perspectives, political communities need not correspond to a single organization or homogeneous group, but can encompass different actors, relationships, institutions, and forms of belonging. This broader understanding of political community allows us to examine how different forms of participation contribute to its constitution and evolution.

- **Theme 1: Politicizing an existing community through relational organizing**

Julien Talpin's work identifies relational organizing through faith-based organizations as one of the three main branches of community organizing (Talpin, 2016). A particularly illustrative example of the politicization of an existing community is Mark R. Warren's work on the Industrial Areas Foundation (IAF) in Texas. The IAF, a faith-based community organizing network, used relational organizing to build political capacity through participation itself. Organizers and community leaders recruited residents into one-on-one meetings and small-group discussions, where participants shared their concerns, identified common issues, and developed relationships that could then be mobilized in political campaigns. Through these activities, participants developed new relationships, leaders, and organizational networks that enabled communities to exercise political power and engage public institutions. Warren's work thus shows how fostering participation can help build the relationships, organizational capacity, and political power through which a community becomes capable of collective action.

- **Theme 2: The reciprocal relationship between participation and political community**

Political participation and communities can influence one another: existing communities shape how people participate, and participation, in turn, reshapes those communities. Susanne Staggenborg's study of the Bloomington, Indiana women's movement illustrates this reciprocal dynamic. Beginning in 1972, the local chapter of the National Organization for Women (NOW) mobilized around the campaign to pass the Equal Rights Amendment (ERA) in Indiana through letter-writing, petitioning, educational forums, rallies and other activities. Although the political environment offered little prospect of immediate success, participation in the campaign reinforced a sense of community among activists, which in turn sustained their political engagement. The networks and activist community strengthened through this mobilization persisted after the campaign's initial defeat and provided a basis for subsequent political activity around the ERA. The campaign thus both relied upon an existing activist community and

contributed to its development (Staggenborg, 1998). Similar reciprocal processes can be observed in the civil rights movement, where pre-existing institutions and activist networks within Black communities helped organize and sustain the 1960 student sit-ins, while the mobilization itself strengthened the movement's organizational base and gave rise to a new organization, the Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC) (Morris, 1984).

- **Theme 3: How changing patterns of participation reshape political communities**

The effects of participation on political communities, however, are not necessarily integrative. Political participation can alter internal relationships, boundaries, political meanings, and the very cohesion of an existing community. David Swartz's work on the 1970s Evangelical Left shows how political mobilization can also become a site of internal differentiation, as conflicts over race, gender, theology, and strategies of political action contributed to the fragmentation of a nascent progressive evangelical coalition. For example, women participating in the movement's Thanksgiving Workshops organized around demands concerning sexism and representation, eventually forming an autonomous Evangelical Women's Caucus and redirecting their activism away from the broader coalition. Comparable processes of differentiation emerged within the civil rights movement, where disagreements over Black Power, the Vietnam War, and the boundaries of acceptable political participation contributed to growing conflict between movement organizations (Barkan, 1986). Furthermore, political participation may reorganize internal relationships and produce factions while the larger community survives. For example, conflicts among Sierra Club activists over immigration policy did not result in organizational collapse but produced durable factions pursuing ideological and strategic agendas within the same organization (King, 2008).

- **Theme 4: The formation of political community through participation in diffuse networks**

What can we learn from the vast, horizontally organized movements that gained momentum during the first half of the 21st century such as Occupy Wall Street, Black Lives Matter, or—at the opposite end of the political spectrum—the pro-Trump identity-based rallies that culminated in the storming of the Capitol on January 6, 2021? Can participation itself contribute to the formation of political community among actors connected through more diffuse networks rather than through a pre-existing organization or clearly bounded activist community? As different as these movements may be, they brought together large numbers of individuals through forms of participation that did not necessarily depend upon membership in a clearly bounded activist organization or community. Facilitated in part by slogans or hashtags shared on social media, these mobilizations raise questions about the emergence of more diffuse and informal forms of political community, including the development of a sense of belonging among the participants. In her book *White Identity Politics*, Ashley Jardina analyzes the patterns of emergence of a "white political identity," associated with new forms of collective political behavior (Jardina, 2019). While these forms of collective identification may emerge through episodic actions, such as large rallies, participation in these events can also contribute to the development of more durable political communities. These dynamics can be observed within the Occupy movement, where the networks and communication infrastructures developed through mobilization helped sustain political participation beyond the initial period of the encampments (Donovan, 2018).

This workshop aims to explore how political communities are constituted, sustained, and transformed through political participation. We invite contributions examining this relationship across different historical periods, political contexts, and forms of participation. Possible questions include: How does engagement with political institutions transform political communities and their members' capacity for political action? How do the spaces in which political participation takes place shape the emergence and development of political communities? How does participation shape the ways individuals understand themselves as political actors and their communities as sites of political action?

Proposals, approximately 500 words in length and accompanied by a short biographical note, should be sent to Alisen Boley (af.boley@univ-lyon2.fr) and Clara Sebastiani (clara.sebastiani@u-pec.fr) before January 15th, 2027.

Des communautés de papier. Réseaux, sociabilités et débats dans les périodiques militants

Hugo Bouvard (Université Paris Cité) et Julie Michou (Université Paris Cité)

Aux États-Unis comme ailleurs, les médias ont joué depuis longtemps un rôle central dans la diffusion d'images sociales et la construction d'appartenances communautaires (Avanza & Lafferté, 2005) à l'échelon local comme national. Dès l'époque révolutionnaire, la presse a ainsi permis la diffusion cruciale d'informations politiques, mais aussi la constitution de réseaux d'opposant·es au pouvoir royal, favorisant la construction d'un sentiment d'unité idéologique et politique dans les colonies (Humphrey, 2013). Un siècle plus tard, les périodiques publiés en autant de langues que de régions dont provenaient les migrant·es ont permis à diverses communautés urbaines d'exilé·es européen·nes de faire corps et constituer des identités collectives durables d'Étatsunien·nes à trait d'union (Prévost et Deschamps, 2003). Enfin, la presse underground des années 1960, aussi éphémère fût-elle, a accompagné—et en partie produit—la vague contre-culturelle de la Nouvelle Gauche (McMillian, 2011).

Ce panel propose de prolonger ces réflexions sur le rôle de la presse imprimée dans l'élaboration communautaire en plaçant la focale sur les périodiques militants au cours des 20e et 21e siècles. Par périodiques militants, nous n'entendons pas uniquement ceux qui se définissent comme tels et qui portent un discours explicitement politique (les journaux anarchistes ou socialistes par exemple) mais plus largement tous ceux qui s'adressent à un groupe minorisé. Cela inclut donc tous les journaux, revues et magazines s'adressant notamment aux minorités raciales, de genre, de sexualité et de classe (liste non exhaustive), et qui contribuent ainsi au développement d'une « identité collective de mouvement social » (Taylor et Whittier, 1992).

Un premier axe invite à étudier le travail des équipes qui fabriquent ces périodiques. Comment, au moment du lancement d'un nouveau titre, la rédaction façonne-t-elle dans ses productions les contours d'un « nous » ? La sérialité des publications lui permet de mettre à jour en

permanence le groupe auquel elle s'adresse et qu'elle tente de faire exister (Synder & Sorenson, 2018). Comment les frontières de cette construction discursive et/ou visuelle (on pense ainsi aux dessins de presse et aux illustrations de couverture) sont-elles affectées par des mécanismes d'inclusion et d'exclusion, implicites ou explicites ? On pourrait penser par exemple à la presse noire qui ne penserait pas la place des femmes, ou à la presse féministe qui exclurait certaines catégories. Comment ces processus sont-ils influencés par des événements qui se produisent à l'échelle locale et/ou nationale et qui peuvent générer des conflits, intra-communautaires ou entre groupes majoritaire et minoritaire ? Autrement dit, comment ce qu'on appelle « la ligne éditoriale » d'un périodique militant est-elle façonnée, par qui et selon quelles logiques ? Quelles rubriques sont les plus propices à l'analyse de ce travail de construction communautaire : éditoriaux, billets, reportages, etc. ?

Le second axe porte sur l'appropriation de ces espaces médiatiques par les lectrices et lecteurs. La plupart de ces périodiques disposent de rubriques de conseils, de petites annonces et de courriers du lectorat—pages traditionnelles de la presse imprimée qui peuvent permettre un passage de l'individuel au collectif, notamment lorsque des témoignages font écho à la vie des un·es ou des autres. Il est aussi intéressant de penser à ce qui n'est pas publié. Comment ces rubriques peuvent-elles constituer un forum communautaire et/ou politique dans le cas de la presse engagée ? Quels rôles jouent-elles dans la circulation de savoirs, dans la participation à des débats, et plus largement dans les mécanismes d'appropriation, par le lectorat, de l'identité collective promue par la rédaction ? Comment contribuent-elles à l'élaboration d'une discussion entre des individus qui ne se connaissent pas ? De quels réseaux de sociabilité, d'entraide, d'échanges permettent-elles l'émergence ?

La presse est en effet un moyen de rompre l'isolement pour des populations isolées géographiquement (certains territoires ruraux des États-Unis ayant une faible densité de population), ou socialement (environnement familial, scolaire, professionnel, etc.). Ces périodiques permettent parfois le développement d'un sentiment d'appartenance à une communauté « imaginée », en dépassant les distances géographiques et en tissant des réseaux de sociabilités à l'échelle nationale (Anderson, 1983 ; Beins, 2017). Qu'est-ce que ces archives disent-elles de la réception de mouvements sociaux que le lectorat découvre par l'intermédiaire de la presse ? Il s'agit également de penser aux négociations et aux arbitrages qui se mettent en place à travers la presse. Ces espaces d'expression « ordinaire » permettent par exemple au lectorat de négocier les contours de la communauté à laquelle il aspire à appartenir. Qui (ne) fait (pas) partie des communautés lesbiennes, gaies, noires, féministes, etc. ? Comment cette appartenance communautaire se traduit-elle par la circulation d'un vocabulaire commun dans ces rubriques—on pense par exemple aux signatures des lettres dans le magazine *Ms.* : « avec sororité » (Farrell, 1998) ?

Les propositions de communications entre 300 et 500 mots, accompagnées d'une courte notice bibliographique, sont à renvoyer à Hugo Bouvard (hugo.bouvard@u-pariscite.fr) et à Julie Michou (julie.michou@u-pariscite.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

ANDERSON, Benedict R. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London New-York: Verso, 1983.

AVANZA, Martina et Gilles **LAFERTE.** « Dépasser la "construction des identités" ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses. Sciences sociales et histoire*. 61-4, 2005, p. 134 152.

BEINS, Agatha. *Liberation in Print: Feminist Periodicals and Social Movement Identity*. Athens: University of Georgia Press, 2017.

FARRELL, Amy Erdman. *Yours in Sisterhood: Ms. Magazine and the Promise of Popular Feminism*. Chapel Hill: University of North Carolina Press (coll. « Gender & American culture »), 1998.

HUMPHREY, Carol Sue. *The American Revolution and the Press: The Promise of Independence*. Evanston, Ill: Northwestern University Press, 2013.

MCMILLIAN, John. *Smoking Typewriters: The Sixties Underground Press and the Rise of Alternative Media in America*. New-York: Oxford University Press, 2011.

PREVOST, Stéphanie et Bénédicte **DESCHAMPS** (dir.). *Immigration and Exile Foreign-Language Press in the UK and in the US: Connected Histories of the 19th and 20th Centuries*. London ; New York: Bloomsbury Academic, 2024.

SNYDER, Carey et Leif **SORENSEN**. "Letters to the Editor as a Serial Form", *The Journal of Modern Periodical Studies*. 9-1, 2018, p. 123 146.

TAYLOR, Verta et Nancy E**. WHITTIER**. "Collective Identity in Social Movement Communities: Lesbian Feminist Mobilization" dans *Frontiers in social movement theory*. New Haven: Yale University Press, 1992, p. 104 129.

Printing Communities: Networks, Connections and Debates in Activist Periodicals

Hugo Bouvard (Université Paris Cité) and Julie Michou (Université Paris Cité)

In the United States and elsewhere, the media has long played a crucial role in the dissemination of social images and the construction of community-based feelings of belonging (Avanza & Lafferté, 2005), at both the local and national scales. As early as the American Revolution, the press was a vessel for sharing critical information as well as uniting networks of opponents to British rule, thus fostering a feeling of ideological and political unity among colonists (Humphrey, 2013). A century later, periodicals—published in as many languages as there were regions from which immigrants hailed—enabled various urban communities of European exiles to come together and forge lasting collective identities as "hyphenated" Americans (Prévost et Deschamps, 2003). More recently, the underground press of the 1960s, albeit ephemeral, supported and partly gave birth to the countercultural wave of the New Left (McMillian, 2011).

This panel aims to further research on the role of the print media in community-building by focusing on activist periodicals during the 20th and 21st centuries. By activist periodicals, we

refer not only to those that define themselves as such or carry an explicitly political discourse (anarchist or socialist newspapers, for instance), but also to any type of periodical targeting a marginalized readership. We invite work on any newspaper, journal or magazine aimed at minorities, either in terms of race, gender, sexuality or class (non-exhaustive), and which contributed to the development of a "collective identity of social movement" (Taylor & Whittier, 1992).

Firstly, we encourage proposals focusing on the work of editorial teams. When a new periodical is created, how do editors determine the contours of a "we"? The serial nature of periodicals allows them to keep shaping the group that they will into existence (Snyder & Sorensen, 2018). How do implicit and explicit mechanisms of inclusion and exclusion impact the boundaries of this discursive and/or visual construct, such as through caricatures or cover illustrations? One could think of magazines within the Black press that would not conceptualize the role of women in the community, or feminist periodicals that would center certain types of women over others. How is this audience-shaping process affected by events happening locally or globally which may induce in-group or minority-majority conflicts? In other words, how is the editorial policy of a periodical determined—by whom and according to what criteria? Which sections or columns lend themselves the most to the analysis of this labor of audience- and community-making: leading articles, feature stories, etc.?

The second focus is on how readers engage with these periodicals. Most of those feature advice columns, classifieds, and letters to the editor. Those columns are typical of the print press. They allow for a shift from the individual and the collective, especially when testimonies echo the lives of others. It is also interesting to think of the unpublished contributions by readers. How can these columns serve a community and/or political forum in the context of the activist press? What roles do they play in the circulation of knowledge, in participation in debates, and more broadly in the processes through which readers appropriate the collective identity promoted by editors? How do they contribute to fostering a discussion between individuals who do not know one another? What networks of sociabilities, support, or exchange do they create?

Periodicals can indeed break the isolation encountered by some, whether it be geographically (e.g., certain rural areas of the United States with a low population density), or socially (e.g., family, school, or professional environments). These periodicals sometimes allow for a sense of belonging to an "imagined community", transcending geographical frontiers and forging sociability networks on a national scale (Anderson, 1983; Beins 2017). What does this say about the reception of social movements encountered by ordinary people through the press? We aim to consider the negotiations of those boundaries and decisions that take place in the media. The spaces of "ordinary" expression can offer a place for the readers to negotiate the frontiers of the community they aspire to join. Who does (not) count in the lesbian, gay, Black, feminist, and other communities? How does this sense of belonging translate into a shared vocabulary used by readers? We can think of *Ms*. Magazine readers' signatures, "Yours in Sisterhood" (Farrell, 1998).

Proposals, between 300 and 500 words accompanied by a short biographical note, should be sent to Hugo Bouvard (hugo.bouvard@u-pariscite.fr) and Julie Michou (julie.michou@u-pariscite.fr) before January 15th, 2027.

Ce que les communautés poétiques ont en partage (1902-1966)

Vincent Bucher (Université Grenoble Alpes) et Pierre-Antoine Pellerin (Université Jean Moulin – Lyon 3)

Il y a un peu plus d'une vingtaine d'années, la critique américaine Marjorie Perloff publiait dans les pages de la RFEA un article dans lequel elle explorait notamment la question de l'en-commun des communautés poétiques. Le titre de son essai—« Avant-garde Tradition and the Individual Talent: the Case of Language Poetry » (2005)—pouvait laisser à penser que la critique américaine s'apprêtait à intégrer les *Language Poets* à sa défense plus large de l'avant-garde moderniste, inspirée en partie par les thèses développées par Peter Bürger dans *Théorie de l'Avant-Garde* (1974). Contre une défense élitiste, bourgeoise et individualiste du Génie incarné par le haut-modernisme, il faudrait ainsi distinguer une autre branche de l'écriture expérimentale née de la ferveur révolutionnaire, théorique et collective du début du siècle. Quelle n'est pas alors notre surprise de découvrir que Perloff questionne immédiatement l'équivalence proposée par Bürger entre élan révolutionnaire, pratique expérimentale et création collective, avant de se lancer dans une longue description de la façon dont les avant-gardes ont pu faire montre de leur manque de cohésion et de leur incapacité à mettre en œuvre leurs ambitieux programmes (que l'on pense aux constructivistes russes ou poètes de la *New York School*). S'appropriant une citation de Marcel Duchamp, Perloff en vient à remarquer que « vus de loin, tous ces mouvements possèdent un charme qu'ils n'ont plus lorsque l'on y regarde de plus près. Ça je peux vous l'assurer » (Perloff 118).

Afin de justifier néanmoins l'usage de ce terme face à une réalité récalcitrante, Perloff formule alors une définition antagoniste des « mouvements poétiques » qui assouplit l'exigence d'une affiliation théorique et collective stricte afin de préserver les possibilités de l'expérimentation individuelle. Cette solution, qui dissout les liens du collectif au profit d'un héritage vague de la « tradition d'avant-garde », trahit non seulement une certaine gêne, mais semble par moments faire de l'écriture expérimentale une instance de l'ethos démocratique de F.O. Matthiessen, qui concevrait sa *République des Lettres* comme un assortiment éclectique d'auteurs liés principalement par un antinomisme commun. Bien que la démonstration de Perloff se détourne ostensiblement de la question de la formation d'un canon littéraire américain, elle paraît néanmoins se poser les mêmes questions que ses prédécesseurs mais pour une époque où des concepts tels que la Nation, l'État, la Société ou l'Idéologie ont perdu l'essentiel de leur crédit. Dix ans plus tôt, Charles Bernstein exprimait peut-être plus clairement encore la relation délicate que poètes et critiques entretiennent avec la notion de « communauté » dans son article « Community and the Individual Talent » (1996), essai auquel le texte de Perloff est une référence à peine voilée : « La poésie est (ou peut être) une aversion pour la communauté, qui cherche de nouvelles constellations de relations. En d'autres termes, la communauté est à la fois ce dont j'essaie de m'éloigner—ce qu'il faut « réformer »—et ce qu'il faut recomposer » (Bernstein 177). Dans les deux cas, il semblerait que la « communauté » se présente comme un horizon tout à la fois nécessaire et impossible pour l'écriture poétique contemporaine qui, malgré une modestie

apparente, reste hantée par des désirs, des préoccupations et des usages anciens : l'unité géographique et sociale de la *civitas* romaine, la cohésion organique de la *Gemeinshaft*, la communion des croyants de l'*ecclesia*, ou l'engagement vers le bien commun (et contre les intérêts privés) du *commonwealth*. De quoi parlons-nous donc, en définitive, lorsque nous parlons de « communautés » poétiques ?

Alors que nos approches de la communauté poétique sont si souvent façonnées en sous-main par ces enjeux théoriques qui la dépassent, il pourrait être utile de renverser la boutade de Duchamp et d'examiner ces mouvements de plus près, de les considérer pour ce qu'ils sont, et ainsi se saisir de leurs dimensions éclectiques, provisoires, circonstancielles et matérielles. Cela semble tout particulièrement pertinent dans un contexte américain où tant de mouvements qui structurent notre réflexion critique ont entretenu des relations complexes avec leurs textes fondateurs, la délimitation précise de la liste de leurs membres et, parfois, avec leur existence même. En explorant de plus près les réalités sociales et institutionnelles qui ont favorisé l'émergence de ces mouvements, en documentant non seulement les termes de ces collaborations, mais aussi la manière dont elles ont été négociées, encadrées et remises en question, en étudiants ces poètes et poétesses qui ont préféré changer d'allégeance plutôt que de s'aligner sur un mouvement spécifique, en montrant comment des groupes marqués par la dissension, la disparité ou la distance ont malgré tout réussi à imaginer des modalités originales de collaboration, nous espérons parvenir à une meilleure compréhension de la notion de communauté, conçue moins comme l'expression d'une aspiration ou d'un idéal que comme une pratique matérielle à part entière. Nous souhaitons donc moins décrire un champ structuré par des positions théoriques nettement délimitées ou proposer une galerie de figures poétiques qui s'excluraient mutuellement que commencer à esquisser les pratiques communes que les membres de ces groupes ont patiemment développées, et ce afin d'offrir une idée plus exacte de ce qu'ils avaient en partage et, plus largement, de ce qu'ils partageaient avec la société.

Les dates retenues pour borner cette réflexion peuvent sembler discutables dans la mesure où elles ne renvoient pas à des événements reconnus de l'histoire des communautés poétiques et artistiques aux États-Unis. Nous aurions pu tout aussi bien proposer 1885 (« Ten O'Clock Lecture » de James McNeill Whistler), 1913 (« A few don'ts by an Imagist » d'Ezra Pound), 1930 (« I'll Take My stand » des poètes fugitifs), 1950 (« Projective Verse » de Charles Olson), 1956 (*Howl* d'Allen Ginsberg) ou 1968 (« Black Arts Movement » de Larry Neal). Cependant, c'est à dessein que nous vous proposons de faire un pas de côté vis-à-vis d'une chronologie structurée autour de mouvements distincts. En nous concentrant sur la période comprise entre 1902 et 1966, nous espérons susciter des contributions qui mettront en évidence les liens entre les communautés poétiques d'avant-guerre, de l'entre-deux-guerres et d'après-guerre, tout en accueillant également des communications qui montreraient comment ces collectifs ont trouvé leurs racines à la fin du XIXe siècle ou ont préparé le terrain pour des initiatives ultérieures. Il s'agit également de mettre l'accent sur le travail lent et incertain de constitution de ces communautés plutôt que de s'appuyer trop exclusivement sur le moment censé être décisif de définition d'une position théorique commune.

Dans une certaine mesure, les deux événements quelque peu fortuits que nous avons choisis pour cadrer notre discussion peuvent contribuer à préciser le type d'objet qui nous intéressera. En effet, l'année 1902 correspond au court séjour d'Harriet Monroe à la Hull House de Jane

Addams à Chicago, étape essentielle dans sa carrière avant le lancement en 1912 de Poetry : A magazine of Verse, célèbre pour son « Open Door Policy ». L'année 1966, quant à elle, marque le lancement du *Saint Mark's Poetry Project*, né du réseau informel de lectures publiques dans les cafés qui avaient vu le jour un peu partout dans le Lower East Side de New York. Au-delà de la mise en commun des ressources de ces initiatives indépendantes, le fait que le projet se soit installé dans une église épiscopale qui avait abrité des événements artistiques et des conférences depuis 1911 (sous l'égide du recteur libéral William Norman Guthrie) laisse entrevoir la genèse bien plus ancienne de cette initiative. Le fait que le projet ait bénéficié du soutien institutionnel de la *New School* et du gouvernement fédéral souligne également le rôle significatif joué par ces nouveaux acteurs dans la structuration du champ poétique. Si aucun de ces événements n'a donné lieu à un manifeste ni ne s'est pensé comme un tournant historique, ils ont cependant permis de consolider un réseau dense de lieux, d'acteurs et de pratiques qui a profondément influencé les pratiques ultérieures, tout en renvoyant au riche héritage des collaborations collectives qui ont marqué le champ poétique américain.

Les contributions pourront porter sur des mouvements et des groupes très variés, qu'ils soient bien ancrés dans le discours critique (Imagisme, Objectivisme, *Harvard Aesthetes*, *Harlem Renaissance*, Fugitives/Agrariens, *New York Intellectuals*, *Beat Generation*, *New York School*, *Black Arts Movement*, Fluxus, Poètes vitalistes, etc.) ou non. L'étude de groupes méconnus, ayant connu une existence éphémère ou ayant échoué, pourrait s'avérer d'autant plus fructueuse qu'elle permettrait de mieux cerner l'en-commun des communautés poétiques.

Voici une liste non-exhaustive de perspectives qui pourraient être explorées dans le cadre de cet atelier :

1. Revenir sur la genèse des communautés poétiques canoniques en mettant particulièrement l'accent sur les discussions internes, les désaccords et les débats (portant sur des textes théoriques clés, sur le statut des figures de proue du groupe ou sur des modalités de collaboration plus spécifiques).
2. Explorer comment les publications et anthologies ultérieures ont pu contribuer à redéfinir le périmètre de ces groupes, ou comment certains poètes ont pu réagir aux représentations académiques ou médiatiques de leur groupe destinées à un public plus large.
3. Étudier comment les poètes ont réagi non seulement aux définitions exclusives des coteries, cercles, cénacles, clubs ou mouvements, mais aussi comment ils ont appréhendé (ou rejeté) le concept même de communauté, en s'intéressant notamment à la relation ambivalente que certains groupes ont entretenu avec les manifestes, les définitions conceptuelles de la poésie et les gestes fondateurs (« Sincerity and Objectification » de Louis Zukofsky, « Personism » de Frank O'Hara ou le « Manifeste abomuniste » de Bob Kaufman).
4. Identifier les poètes qui, en marge de ces groupes, auraient pu changer d'allégeance au cours de leur carrière ou avoir collaboré simultanément avec différents groupes ou générations. Analyser ce que ces changements ont pu impliquer pour leur pratique d'écriture ou leur image publique (LeRoi Jones/Amiri Baraka, William Carlos Williams).
5. Documenter la manière dont certaines petites revues indépendantes ou éclectiques, mais aussi certaines lectures publiques ou conférences ont pu chercher à combler le

fossé entre différents groupes ou à cartographier le champ de la pratique poétique. Comment leurs efforts ont-ils été perçus par les groupes établis, dotés d'un fondement théorique plus clair ? (*Poetry: A Magazine of Verse*, *Partisan Review*, *Chicago Review*, *Fire!!*, *Paris Review*, *Yugen*, *Evergreen Review*)

6. Explorer les stratégies adoptées par certains groupes de poètes qui auraient cherché à créer des communautés malgré les clivages sociaux, géographiques, disciplinaires ou raciaux. (La défense par Olson de la correspondance comme moyen de valoriser la proximité intellectuelle et affective par opposition à la simple contiguïté géographique et physique ; le *Mail Art* de Ray Johnson). Pourquoi certains groupes affiliés et certains membres à l'étranger étaient-ils officiellement considérés comme faisant partie du mouvement, tandis que d'autres ne l'étaient pas (l'accueil réservé à Olson au Canada, la Conférence de poésie de Vancouver de 1963) ?
7. Analyser les contributions de certains membres, alliés ou collaborateurs, qui sont restées méconnues ou minimisées. Comment ces schémas d'exclusion ont-ils pu être influencés par la dimension homosociale de certaines communautés poétiques ? Quelle a été la place accordée plus spécifiquement aux femmes au sein de ces groupes ?
8. Retracer les évolutions des circonstances institutionnelles, sociales ou économiques qui ont pu inciter à la collaboration ou favoriser l'émergence de groupes inattendus. (Professionnalisation ; émergence du financement public des arts—Fondation Guggenheim, WPA ou *Commission on the Humanities* de 1963 ; création de postes de *creative writing* à la fin des années 1930 et d'établissements d'enseignement supérieur expérimentaux comme *Black Mountain* ou la *New School*). À l'inverse, comment les modes de sociabilité et de collaboration préexistants dans le domaine culturel américain ont-ils été réadaptés pour s'ajuster à de nouvelles circonstances (*Saint Mark's on the Bowery*, la *Lockwood Memorial Library* à l'université SUNY de Buffalo, le *Grolier Club*) ?
9. Cartographier comment certains lieux ou institutions se sont progressivement imposés comme des pôles culturels aux États-Unis, tant sur le plan critique qu'institutionnel (Chicago, New York, Berkeley, San Francisco ; Greenwich Village Bookstore, galerie 291 d'Alfred Stieglitz, City Lights Bookstore de Lawrence Ferlinghetti). Comment certains lieux ont-ils pu contribuer à créer les conditions propices à de futures rencontres, collaborations ou rapprochements, sans pour autant être reconnus comme des scènes culturelles à part entière (Tuskegee Institute, Université d'Atlanta, Columbia, Yaddo, Majorque, Paterson, Saint-Louis, Saint Elizabeth's, SUNY UB) ? En quoi (et dans quelle mesure) la logique de la scène culturelle se distingue-t-elle des modèles régionalistes de la fin du XIXe siècle, tant pour les acteurs eux-mêmes que dans la pratique critique ?
10. Comprendre comment les communautés poétiques ont été influencées par d'autres modes d'organisation sociale, culturelle ou politique présents aux États-Unis ? Comment les modèles américains préexistants de vie communautaire, d'action collective ou d'appartenance partagée ont-ils pu contribuer à redéfinir les modèles européens de communautés artistiques ? Comment ont-ils été influencés par les débats critiques, philosophiques ou politiques autour de la nature de la vie collective/démocratique au cours de la première moitié du XXe siècle (Parrington, F.O. Matthiessen, les débats Lippmann contre Dewey, Horace Kallen) ?

Les propositions de communications sont à renvoyer à Vincent Bucher (vincent.bucher@univ-grenoble.alpes.fr) et à Pierre-Antoine Pellerin (pierre-antoine.pellerin@univ-lyon3.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

BERNSTEIN, Charles. "Community and the Individual Talent." *Diacritics*, vol 26, n° 3/4 Fall-Winter 1996, pp 176-195.

BÜRGER, Peter. *Theory of the Avant-Garde*. Trans. Michael Shaw. Minneapolis: U of Minnesota P, 1984.

ELIOT, T.S. "Tradition and the Individual Talent". *The Sacred Wood: Essays on Poetry and Criticism*. London: Methuen & Co, 1920.

DAVIDSON, Michael. *The San Francisco Renaissance: Poetics and Community at Mid-Century*. Cambridge: Cambridge University Press, 1989.

DAVIDSON, Michael. *On the Outskirts of Form: Practicing Cultural Poetics*. Middletown, Wesleyan University Press, 2012.

DAVIDSON, Michael. *Guys Like Us: Citing Masculinity in Cold War Poetics*. Chicago: University of Chicago Press, 2003.

DEWEY, John. *The Public and its Problems*. Chicago: Gateway Books, 1946.

FEDORS, Jonathan, and Katie **PRICE**. *Poetry Communities and the Individual Talent*. *Kelly's Writers House*, University of Pennsylvania, April 13-14 2012. (https://writing.upenn.edu/pennsound/x/Poetry-Communities.php and https://jacket2.org/feature/poetry-communities)

LEHMAN, David. *The Last Avant Garde: The Making of the New York School of Poets*. New York: Doubleday, 1998.

PERLOFF, Marjorie. "Avant-Garde Community and the Individual Talent". *RFEA*, n° 103, 2005, pp 117-141.

POLENTIER, Caroline. *Modernist Communities Across Cultures and Media*. Gainesville: University Press of Florida, 2019.

VOYCE, Stephen. *Poetic Community, Avant-Garde Activism and Cold War Culture*. Toronto: University of Toronto Press, 2013.

WEBB, Jen, and Monica **CARROLL**. "A seethe of poets: creativity and community", *TextJournal*, vol. 21 Special Issue 40, 2017.

WOLOSKY, Shira. *Feminist Theory Across Disciplines: Feminist Community and American Women's Poetry*. New York: Routledge, 2013.

Poetic Communities, Poetic Commonalities (1902-1966)

Vincent Bucher (Université Grenoble Alpes) and Pierre-Antoine Pellerin (Université Jean Moulin – Lyon 3)

When reading Marjorie Perloff's 2005 "Avant-garde Tradition and the Individual Talent: the Case of Language Poetry", we might assume that her essay simply aims to integrate the Language Poets to her broader defence of the modernist avant-garde inspired, at least in part, by Peter Bürger's 1974 *Theory of the Avant-Garde*: against a post-romantic defence of the elitist, reflexive and bourgeois Genius embodied by high-modernism, one should distinguish another branch of experimental writing born out of the revolutionary and theoretical fervour of the turn of the century. What is then our surprise to find out that Perloff immediately questions the equivalence Bürger predicates between revolutionary impetus, experimental practice and collective creation before setting out on a lengthy description of all the ways in which the historical avant-gardes—from the Russian constructivists to the New York School—lacked in cohesion or failed to conform, in one way or another, to their lofty programs. Borrowing a Duchamp quote as her own, Perloff goes on to remark: "From a distance these things, these Movements, take on a charm that they do not have close up—I assure you" (Perloff 118).

In an attempt to justify the use of the term despite this recalcitrant reality, Perloff goes on to formulate a definition of "poetic movements" which loosens the strict requirement of theoretical and collective affiliation so as to preserve the possibilities of individual experimentation. There is a certain awkwardness to this solution which dilutes the bonds of the collective in the vague inheritance of an "avant-garde tradition," but what is more striking still is the way in which Perloff's defense of experimental writing unwittingly revives Matthiessen's democratic *Republic of Letters,* which is constituted of an eclectic assortment of authors bound by a common antinomianism. Even if Perloff's argument is ostensibly not interested in the question of American national canon formation, it nevertheless appears as if she were trying to resolve the same problem as her predecessors but for an age where concepts like the Nation, the State, Society or Ideology have lost most of their currency. She is certainly not the only one in this case and Charles Bernstein's 1996 essay "Community and the Individual Talent"—which inspired Perloff's own piece— expresses perhaps even more clearly the awkward relation we entertain with the notion of "community" by way of his convoluted rhetorical efforts to come to terms with the network of associations surrounding it: "Poetry is (or can be) an aversion of community in pursuit of new constellations of relationship. In other words, community is as much what I am trying to get away from—reform—as form" (Bernstein 177). In both cases, it would seem that "community" is constituted as a necessary but impossible horizon for contemporary writing which, in spite of its unassuming simplicity, remains haunted by an older set of preoccupations, desires and ideals smuggled under new guises: the geographical and socially bounded unit of the roman *civitas*, the organic cohesion of the *Gemeinshaft*, the communion of belief of the *ecclesia*, or the conscious, contractual commitment to the general good of the *commonwealth*. So what are we really talking about when we are talking about poetic communities?

In this moment where our discussions about poetic communities seem both over- and under-determined by these theoretical stakes, it might prove useful to reverse Duchamp's quip and

accept to consider these movements up close for what they are by acknowledging their eclectic, provisional, circumstantial and material realities. This seems particularly important in an American context where so many of the movements that structure our critical thinking have entertained complicated relations to their founding texts, to the precise delineation of their membership or to the very existence of the movement itself. One might hope that in looking more precisely at the mundane social and institutional realities that fostered the emergence of these movements, in documenting not only the terms of these collaborations but also the ways in which they were negotiated, framed and called into question, in examining those figures who opted for shifting allegiances between different groups rather than aligning with any specific movement, in showing how groups characterized by disparity, distance and dissension nevertheless imagined modes of possible collaboration, we might come closer to understanding communities less as the expression of an aspiration and more as a craft in its own right. We hope less to describe a field of clear-cut theoretical postures or to offer a gallery of mutually exclusive poetic personas but to start sketching out a network of patiently constructed commonalities that might offer a more precise idea of what was indeed shared not only within these groups but also between them and with society at large.

The dates chosen to frame this investigation might seem debatable given that neither point back to familiar milestones of the "communal turn" in poetry. One could argue in favor of 1885 (James McNeill Whistler's "Ten O'Clock Lecture"), 1913 (Ezra Pound's "A few don'ts by an Imagist"), 1930 (The Fugitives' "I'll Take My stand"), 1950 (Charles Olson's "Projective Verse"), 1956 (Allen Ginsberg's *Howl*), or 1968 (Larry Neal's "Black Arts Movement"). But, to a certain extent, this desire to sidestep a chronology structured around discrete theoretical movements is by design. By focusing loosely on the period between 1902 and 1966, we hope to elicit contributions that will suggest ties between pre-war, inter-war, and post-war poetic communities while also welcoming presentations that will suggest how these organizations found their roots in the late 19th century or set the stage for subsequent efforts. We also hope to place less of an emphasis on decisive theoretical events and stress the patient and tentative labor of community building in its concrete particulars.

In a way, the two, somewhat circumstantial, events that we have chosen to frame our discussion might also offer a tangible example of what we are looking for. Indeed, 1902 corresponds to Harriet Monroe's brief stay at Jane Addams' Hull House in Chicago, where she taught poetry and which represented a key step in her career before launching *Poetry: A Magazine of Verse* in 1912 famously defined by its "Open Door Policy". At the other end of our period, 1966 is the year that the Saint Mark's Poetry Project was launched to consolidate a loose organization of public coffeehouse readings that had popped up throughout the Lower East Side of New York. Beyond the desire to pool the resources of these independent initiatives, the fact that the project settled in an Episcopalian church that had served as a refuge for artistic events, conferences, and lectures at least since 1911 (under the aegis of liberal rector and academic William Norman Guthrie) gestures towards a much longer genesis for this moment. The fact that the project was supported institutionally both by the New School and the Federal Government also points to the significant role played by these new actors in structuring the poetic field. If neither of these moments produced a manifesto or claimed to constitute a historical event, they nevertheless represented a dense network of spaces, actors and practices that profoundly influenced

subsequent poetic practice while gesturing, more or less explicitly, to the rich legacy of communal collaboration which had animated the field of American poetics.

Contributions can be dedicated to a wide range of movements and groups whether they are well established in critical discourse (Imagism, Objectivism, Harvard Aesthetes, Harlem Renaissance, Fugitives/Agrarians, New York Intellectuals, Beat Generation, New York School, Black Arts Movement, Fluxus, Vitalist Poets…) or less so. The study of ephemeral, failed, unacknowledged or accidental groups might prove all the more fruitful if they help to foreground the critical circumstances that allowed the common to emerge or not.

The following constitutes a non-restrictive list of possible lines of investigation for this workshop:

1. Revisiting the genesis of canonical poetical groups with a particular focus on the internal discussions, dissensions and debates pertaining to key theoretical texts, to the status of the group's leading figures or to more specific modes of collaboration.
2. Exploring how subsequent publications and anthologies might have contributed to redefining the perimeter of these groups or how certain poets might have reacted to academic and public characterizations of their group for a wider audience.
3. Studying how poets reacted not only to exclusive definitions of coteries, circles, cenacles, clubs, or movements but also how they understood (or resisted) the concept of community itself. Tracking the ambivalent relation certain groups had with regard to manifestos, conceptual definitions of the poetic, and foundational gestures (Louis Zukofsky's "Sincerity and Objectification", Frank O'Hara's "Personism," or Bob Kaufman's "Abomunist Manifesto").
4. Identifying poets on the fringes of these groups who might have shifted their allegiances over the course of their careers or might have collaborated with different groups/generations. Tracking what these shifts might have implied for their writing practice or their personas. (LeRoi Jones/Amiri Baraka, William Carlos Williams).
5. Documenting how certain unaffiliated/eclectic little magazines, readings, or conferences might have sought to bridge the gap between different groups or to map out the field of poetic practice. How were their efforts perceived by established groups with a clearer theoretical foundation? (*Poetry: A Magazine of Verse, the Partisan Review, Chicago Review, Fire!!, the Paris Review, Yugen, Evergreen Review*)
6. The strategies adopted by certain groups of poets who might have sought to create communities in spite of social, geographic, disciplinary, or racial divides. (Olson's defense of correspondence as a way to value intellectual/affective proximity versus mere geographical/physical contiguity; Ray Johnson's Mail Art). Why certain affiliated groups and members abroad were formally considered as fully part of the movement and others not (the reception of Olson in Canada, the Vancouver Poetry Conference of 1963)
7. Why the contributions of certain members, allies, or collaborators remained unacknowledged or minimized. How these patterns of exclusion might have been influenced by the homosocial dimension of some poetic communities. The place afforded more specifically to women in these groups.
8. How changing institutional, social or economic circumstances might have constituted an incentive for collaboration or might have fostered unexpected groups (professionalization; the emergence of public funding of the arts—Guggenheim

Foundation, the WPA or the 1963 Commission on the Humanities; the creation of creative writing positions in the late 1930s and experimental higher education institutions like Black Mountain or the New School). Conversely, how preexisting modes of sociability and collaboration in the American cultural field were repurposed to fit new circumstances (Saint Mark's on the Bowery, Lockwood Memorial Library at SUNY UB, the Grolier Club)

9. How certain spaces or institutions progressively established themselves as cultural hubs in the United States both critically and institutionally (Chicago, New York, Berkeley, San Francisco; Greenwich Village Bookstore, Alfred Steiglitz's Gallery 291). How certain spaces might have contributed to creating the conditions for future encounters, collaboration, or rapprochement while not being recognized as cultural scenes in their own right. (Tuskegee Institute, University of Atlanta, Columbia, Yaddo, Mallorca, Paterson, Saint Louis, Saint Elizabeth's). How (and if) the logic of the cultural scene distinguishes itself from the regionalist models of the end of the 19th century both for the actors themselves and for critical practice.
10. How poetic communities were influenced by other social, cultural, or political modes of organization found in the US. How preexisting American models of communal life, collective action, or shared belonging might have contributed to reframing European models of artistic communities. How they were influenced by critical, philosophical, or political discussions around the nature of collective/democratic life in the first half of the 20th century (Parrington, F.O. Matthiessen, Lippmann versus Dewey debates, Horace Kallen).

Paper proposals should be sent to à Vincent Bucher (vincent.bucher@univ-grenoble.alpes.fr) and Pierre-Antoine Pellerin (pierre-antoine.pellerin@univ-lyon3.fr)before January 15th, 2027.

Communautés autochtones d'Amérique du Nord : de la détermination coloniale à l'autodéfinition

Tiphaine Calcoen et Franck Miroux (Université Pau-Pays de l'Adour)

Pour les peuples autochtones des États-Unis et du Canada, identités individuelles et collectives sont interdépendantes (Larré 2009 : 21-22). La notion de communauté est donc centrale lorsqu'il s'agit d'étudier les questions liées à l'autochtonie. Par un glissement sémantique, le terme même de communauté, qui évoquait au départ un groupe d'individus jouissant d'un patrimoine ou d'une ressource commune ou partageant une obligation, semble aujourd'hui servir à désigner des collectivités historiques et/ou culturelles (Jacquier 2011 : 36). Dès lors, les relations interpersonnelles et les orientations épistémologiques jouent souvent un rôle prépondérant dans l'appartenance à la communauté.

Une telle approche permet de s'extraire d'un appareil référentiel hérité du colonialisme, c'est-à-dire d'un système au sein duquel l'appartenance « raciale », l'ascendance et le degré de sang autochtone ont longtemps servi à déterminer qui est « Indien » et qui ne l'est pas (Strohl 2019 ;

Henderson 2004). À l'heure où les « fauxtochtones » abondent et sont dénoncés dans les médias et sur les réseaux sociaux, la notion même de reconnaissance par la communauté, et non simplement selon des critères juridiques et législatifs, est mise en avant par certains, décriée par d'autres (Taylor 2022). Si le sujet ne fait pas l'objet d'un consensus au sein des communautés autochtones, la controverse qu'il suscite a le mérite d'inciter les sociétés étasunienne et canadienne à s'interroger sur qui attribue ou refuse l'appartenance à ces mêmes communautés.

Par ailleurs, les identités autochtones ont longtemps été régies par une terminologie coloniale et organisées selon des catégories eurocentrées. Nation, tribu, bande et clan sont autant de termes qui imposent aux peuples autochtones d'Amérique du Nord une image de leur identité collective en décalage avec les cosmovisions qui leur sont propres. Il s'agit d'une forme manifeste de violence identitaire. Dans un premier temps, ces termes instaurèrent un agencement social et politique pyramidal étranger à la grande majorité des peuples concernés. En outre, ils détruisirent la notion de *kinship*, notion qui implique non seulement que tout être né au sein de la communauté en est de facto membre (Deloria 2001 : 296 ; Deloria et Lytle 1983 : 196), mais aussi que la communauté intègre potentiellement des éléments autres qu'humains (Justice 2018 : 4-5, 91-92). Une fois ce constat établi, une question essentielle se pose : comment faire groupe lorsqu'on se trouve assigné à une identité sociopolitique dont les contours ont été choisis par l'autre ? Comment faire groupe lorsqu'on se trouve circonscrit à une communauté créée artificiellement, souvent dans le but de détruire les identités mêmes auxquelles elle entend se substituer ? Pour tenter de répondre à cette problématique, les communications dans les domaines de la littérature, de l'analyse filmique, de l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie et des études juridiques seront les bienvenues. Les interventions, d'une durée de 20-25 minutes (à déterminer), pourront s'intéresser aux axes suivants sans que la liste soit exhaustive :

- La manière dont les groupes autochtones sont définis (par qui et selon quels critères). On pense, entre autres, au rôle des instruments juridiques et de l'appareil législatif transférant la responsabilité de décider qui appartient à la communauté et qui en est exclu à des structures émanant de la société allochtone (inscription et non-inscription, émancipation contrainte, degré de sang autochtone, etc.).
- L'imposition d'une approche patriarcale de la notion de filiation et d'appartenance à la communauté, approche en tension avec les systèmes de transmission matrilinéaires.
- Les politiques assimilationnistes destinées à fragmenter les communautés autochtones ou à détruire l'esprit collectif afin de prévenir les résistances (fragmentation des territoires, création de réserves, pensionnats indiens, adoptions forcées, etc.).
- La réappropriation de la terminologie imposée par la société colonisatrice (i.e. le choix de s'auto-définir en tant que peuple, nation, tribu, clan, bande, ou communauté).
- Le choix de l'inclusion ou de la non-inclusion, ses enjeux et ses processus (la situation des affranchis Cherokee, Choctaw et Chickasaw, les Nooksack 306, etc.).
- Les mécanismes d'inclusion et d'exclusion et les processus de réintégration de la communauté lorsqu'on en a été éloigné culturellement et/ou géographiquement, notamment le rôle de la pratique artistique dans la résistance à la dissolution des liens culturels.
- L'importance de la dimension culturelle et spirituelle dans la définition des identités autochtones et donc dans l'appartenance à une communauté.

- La résurgence de la notion de *kinship*, c'est-à-dire d'une définition de la communauté fondée sur des épistémologies non eurocentrées et incluant potentiellement les éléments autres qu'humain.
- La question de l'appropriation identitaire et/ou culturelle et le positionnement des communautés autochtones (le cas des « fauxtochtones »).
- La reconnaissance ou le rejet par les collectifs autochtones de communautés autoproclamées (les Métis de l'Est, les Abénakis du Vermont, etc.).
- La remise en question du terme « communauté » dès lors que certains militants et chercheurs y voient un énième placage d'une cosmovision allochtone sur des questions d'identité autochtone.

Les propositions de communication de 300 mots maximum, accompagnées d'une courte notice biobibliographique, sont à envoyer à Tiphaine Calcoen (tiphaine.calcoen@hotmail.fr) et à Franck Miroux (franck.miroux@univ-pau.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

ANDERSEN, Chris. "Métis". *Race, Recognition, and the Struggle for Indigenous Peoplehood*. UBC Press, 2014.

BEEDS, Tasha. « Remembering the Poetics of Ancient Sound Kistêsinâw/wîsahkêcâghk's maskihkiy (Elder Brother's Medicine) ». Dans *Indigenous Poetics in Canada*. Neal McLeod (éd.). Wilfrid Laurier University Press, 2014, p. 61-71.

BELLIER, Irène et Veronica **GONZÁLEZ-GONZÁLEZ**. « Peuples autochtones. La fabrique onusienne d'une identité symbolique ». *Mots. Les langages du politique* 2:108, 2015, p. 131-150. https://shs.cairn.info/revue-mots-2015-2?lang=fr

BORROW, John et Kent **MCNEIL**. *Voicing Identity: Cultural Appropriation and Indigenous Issues*. University of Toronto Press, 2022.

COULTHARD, Glen Sean. *Red Skins, White Masks: Rejecting the Colonial Politics of Recognition*. University of Minnesota Press, 2014.

DELORIA, Vine jr. *We Talk, You Listen*. Delta, 1970.

---. « Untitled Essay ». *Dans We, The People: Of Earth and Elders*. Vol. II. Serle Chapman (éd.). Bear Print, 2001.

DELORIA, Vine jr. et Clifford M. **LYTLE**. *American Indians, American Justice*. University of Texas Press, 1983.

DOERFLER, Jill. *Those Who Belong: Identity, Family, Blood, and Citizenship Among the White Earth Anishinaabeg*. Michigan State University Press, 2015.

EDMO, Se-ah-dom, Alan **PARKER** et Jessie **YOUNG**. *American Indian Identity: Citizenship, Membership, and Blood*. Praeger, 2016.

EVANS, Mike et al. « Funding and Ethics in Métis Community Based Research: The Complications of a Contemporary Context ». *International Journal of Critical Indigenous Studies* 5:1, 2012, p. 54-55. https://ijcis.qut.edu.au/article/download/94/94/94-Article%20Text-90-1-11-20180308.pdf .

GILIO-WHITAKER, Dina. *Who gets to Be Indian?*. Penguin Random House, 2026.

HENDERSON, Barbara Anne. *Division By Blood: Examining a History of Political and Racial Clashes Underlying*. Mémoire de master en anthropologie. University of Montana, 2004.

HILL, Meghan M. et Norbert S. **HILL** (éds.). *Beyond Blood Quantum: Refusal to Disappear*. Fulcrum, 2025.

JACQUIER, Claude. « Qu'est-ce qu'une communauté ? En quoi cette notion peut-elle être utile aujourd'hui? ». *Vie Sociale*, 2:2, 2011, p. 33-48.

JUSTICE, Daniel Heath. *Why Indigenous Literatures Matter*. Wilfrid Laurier University Press, 2018.

LARRE, Lionel. *Autobiographie amérindienne : pouvoir et résistance de l'écriture de soi*. Presses universitaires de Bordeaux, 2009.

LAURENT, Jérôme. « Comment peut-on être jeune Autochtone ? ». *Horizons* 10:1, 2008, p 21-25.

LEROUX, Darryl. *Distorted Descent: White Claims to Indigenous Identity*. University of Manitoba Press, 2019.

MCLEOD, Neal. « Coming Home Through Stories ». Dans *(Ad)dressing Our Words: Aboriginal Perspectives on Aboriginal Literatures*. Armand Garnet Ruffo (éd.). Theytus, 2001, p. 17-36.

---. « Cree Poetic Discourse ». Dans *Indigenous Poetics in Canada*. Neal McLeod (éd.). Wilfrid Laurier University Press, 2014, pp. 89-103.

ORTIZ, Simon. « Memory, History and the Present ». Dans *Across Cultures/ Across Borders: Canadian Aboriginal and Native American Literatures*. Paul DePasquale, Renate Eigenbrod et Emma LaRocque (éds.). Broadview Press, 2010.

O'SULLIVAN, Dominic. *Sharing the Sovereign: Indigenous Peoples, Recognition, Treaties and the State*. Palgrave Macmillan, 2021.

PALMATER, Pamela D. *Beyond Blood: Rethinking Indigenous Identity*. Purich publishing, 2011.

RATTEREE Kathleen et Norbert **HILL** (éds.). *The Great Vanishing Act: Blood Quantum and the Future of Native Nations*. Fulcrum, 2017.

SCHOULS, Tim. *The Spaces Between. Indigenous Sovereignty Within the Canadian State*. University of Toronto Press, 2024.

SCHUETTPELZ, Carrie Lowry. *The Indian Card. Who Gets To Be Native in America?*. Flatiron Books, 2024.

SIMPSON, Audra. *Mohawk interruptus: Political Life Across the Borders of Settler States*. Duke University Press, 2014.

SIMPSON, Leanne Betasamosake et Khairani **BAROKKA**. « Interview with Leanne Betasamosake Simpson ». *The White Review*. 01/04/2022. https://www.thewhitereview.org/feature/interview-with-leanne-betasamosake-simpson/

STROHL, Matt. « Sterling HolyWhiteMountain on Blood Quantum, Native Art, and Cultural Appropriation ». *Aesthetics For Birds*, 31/01/2019. https://aestheticsforbirds.com/2019/01/31/sterling-holywhitemountain-on-blood-quantum-native-art-and-cultural-appropriation/.

TALLBEAR, Kim. *Native American DNA: Tribal Belonging and the False Promise of Genetic Science*. University of Minnesota Press, 2013.

TAYLOR, Drew Hayden. « Identity wars: What makes an Indigenous person Indigenous, and how do 'pretendians' complicate things? ». CBC, 29/09/2022. https://www.cbc.ca/documentaries/the-passionate-eye/identity-wars-what-makes-an-indigenous-person-indigenous-and-how-do-pretendians-complicate-things-1.6595901

VIBERT, Stéphane. *La Communauté des individus. Essais d'anthropologie politique*. Le Bord de l'eau, 2015.

Indigenous Communities in North America: From Settler-imposed Categories to Self-definition

Tiphaine Calcoen and Franck Miroux (Université de Pau-Pays de l'Adour)

For Indigenous peoples in the United States and Canada, individual and collective identities necessarily intertwine (Larré 2009: 21–22). Consequently, the notion of community is central when examining issues related to Indigeneity. Through a semantic shift, the very term community, which originally referred to a group of individuals sharing a common heritage or resource, or bound by a common obligation, now seems to be used to designate historical and/or cultural groups (Jacquier 2011: 36). As a result, interpersonal relationships and epistemological views often play a predominant role in determining community belonging.

This approach makes it possible to move beyond a frame of reference inherited from colonialism, that is to say a system within which race, ancestry, and blood quantum have long been used to determine who is "Indian" and who is not (Strohl 2019; Henderson 2004). At a time when "Pretendians" are increasingly common and are exposed in the media and on social networks, the very notion of recognition by the community, rather than solely according to legal criteria, is emphasized by some and challenged by others (Taylor 2022). Although there is no consensus on the matter within Indigenous communities, the controversy it generates prompts Canadian and U.S. societies alike to question who has the authority to grant or deny membership in a given Indigenous community.

Furthermore, Indigenous identities have long been governed by colonial language and organized according to Eurocentric categories. Nation, tribe, band, and clan are many terms imposing upon

the Indigenous peoples of North America an image of their collective identity that is at odds with their own respective worldviews. In particular, these terms introduced a hierarchical, pyramidal structure that was foreign to the vast majority of these peoples. Moreover, they undermined the notion of "kinship," a concept that implies not only that anyone born within the community is de facto a member (Deloria 2001: 296; Deloria and Lytle 1983: 196), but also that the community may potentially encompass elements other than human beings (Justice 2018: 4–5, 91–92).

An essential question arises from these observations: how does one feel part of a group when one has been assigned a sociopolitical identity the contours of which have been defined by the Other? How does one feel part of a group when one is confined to an artificially created community, often with the aim of destroying the very identities it is meant to replace? In an attempt to address these issues, papers drawing on literature, film studies, history, sociology, anthropology, and legal studies are welcome. Presentations should last 20–25 minutes and may address, though are not limited to, the following themes:

- The ways in which Indigenous identities are defined (by whom and according to what criteria). This includes, among other things, the role of legal instruments and legislative frameworks transferring responsibility for determining who does or does not belong to a community to institutions within settler society (status, enrolment, enfranchisement, blood quantum, etc.).
- The imposition of a patriarchal approach to descent and community membership colliding with matrilineal systems of transmission.
- Assimilationist policies designed to fragment Indigenous communities or destroy collective solidarity in order to prevent resistance (allotment, the creation of reservations, residential schooling, forced adoptions, etc.).
- Reclaiming the terminology imposed by settler society (i.e., the choice to self-identify as a people, nation, tribe, clan, band, or community).
- Decisions regarding inclusion or non-inclusion of members in the community, as well as their implications and processes (the situation of the Cherokee, Choctaw, and Chickasaw Freedmen, the Nooksack 306, etc.).
- Mechanisms of inclusion and exclusion and community reintegration after cultural and/or geographical displacement, including the function of art as a means to resist cultural fragmentation.
- The importance of cultural and spiritual criteria in defining Indigenous identities and, consequently, in framing community membership.
- The resurgence of the notion of "kinship," that is to say a definition of community grounded in non-Eurocentric epistemologies and potentially including other-than-human elements.
- Questions of identity and/or cultural appropriation and the positioning of Indigenous communities ("Pretendians").
- Recognition or rejection by Indigenous groups of self-proclaimed communities (the Eastern Métis of Canada, the Vermont Abenaki communities, etc.).
- Questioning the term "community" itself when some activists and academics view it as yet another imposition of an external worldview onto questions of Indigenous identity.

Proposals for papers of no more than 300 words, accompanied by a brief biobibliographical note, should be sent to Tiphaine Calcoen (tiphaine.calcoen@hotmail.fr) and Franck Miroux (franck.miroux@univ-pau.fr) before January 15th, 2027.

Tisser l'invisible : Communautés spectrales des mondes postcoloniaux

Gina Cesto, Maïwenn-Iman Zekri-le Garff et Myrto Charvalia (Université Paris Nanterre)

Comment la théorie décoloniale et postcoloniale permet-elle de réimaginer la communauté en contexte nord-américain et caribéen ? Quelle place donne-t-elle aux présences spectrales issues de l'histoire coloniale ?

« Afin d'étudier la vie sociale, on doit se confronter à ses aspects fantomatiques, » suggère Avery Gordon dans *Ghostly Matters* (2008 : 7). Cela est d'autant plus vrai que l'appartenance qui fonde la communauté minorisée par le processus colonial est bien souvent une désappartenance, soit que les sujets aient été arrachés à leur monde d'origine (personnes esclavagisées), soit que ce même monde ait été disloqué puis profondément refiguré (populations amérindiennes), soit que l'exil constitue la principale expérience partagée par ses membres (personnes migrantes, diasporas). L'absence (et sa multitude de variantes : déracinement, aliénation, assimilation ; potentialités perdues ; liens perdus ou reconstitués aux défunts et aux ancêtres ; mais aussi culpabilité et sentiment d'illégitimité qui hante les descendants de colons) devient ainsi la composante structurante d'une « communauté négative » (M. Blanchot, 1983).

Les auteurices de la *Native American Renaissance* explorent la difficulté à se construire par rapport à un monde que la violence coloniale a fait voler en éclats et qu'il faut s'attacher à retrouver et réassembler (« *re-membering* »). Dans leur sillage, Sherman Alexie souligne la similarité des expériences de précarité et de marginalisation vécues par les personnes SDF et les Amérindien·nes (*Indian Killer*, 1997), ainsi que l'intensité de la dislocation identitaire qui en découle : la communauté se redéfinit autour de sa propre disparition, et les représentations de soi de ses membres sont sans cesse contraintes par les stéréotypes qu'impose le discours colonial. Ces images du « *Vanishing Indian* » (que l'œuvre photographique monumentale d'Edward S. Curtis contribue à ancrer dans l'imaginaire collectif) et le processus de momification culturelle (Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, 1994) menacent de faire de l'absence une caractéristique fondamentale et indépassable des communautés et cultures amérindiennes. Pour s'émanciper de cette réduction à la spectralité, Gerald Vizenor réclame l'invention d'une « postindianité » (*Manifest Manners*, 1999) tandis que Louis Owens appelle à un renouveau littéraire ouvrant sur « d'autres destinées » (*Other Destinies*, 2002).

La littérature caribéenne et afro-descendante, quant à elle, rassemble divers récits ne pouvant se soustraire à l'héritage lié à la hantise de la traite négrière. Héritier·es de communautés réduites en esclavage, de nombreux écrivain·es caribéen·nes tels que Jamaica Kincaid (*A Small*

Place, 1988), Derek Walcott (*Omeros*, 1990), Fred D'Aguiar (*Feeding the Ghosts*, 1997), M. NourbeSe Philip (*Zong!*, 2008) et Andrea Levy (*The Long Song*, 2010) ancrent leurs récits aux confins de la mémoire d'une communauté mutilée par la traite. Si « l'horrible trait d'union » (Glissant, 1997: 190) tissé par les meurtrissures de la traite donne mue à une identité caribéenne qui se distingue par son hybridité comme en témoigne la Négritude de Césaire, la Coolitude dont se réclame David Dabydeen et la Créolité de Chamoiseau, le récit mémoriel officiel esquisse les béances d'une mémoire défaillante. Ces manquements, qui découlent d'une mémoire dont la sélection résulte du legs de la traite et de la colonisation, resurgissent de façon protéiforme dans la littérature de l'Atlantique noir (Paul Gilroy) par laquelle les auteurs prêtent voix à une communauté transgénérationnelle défiant les limites du temps afin de témoigner aussi bien pour leurs aïeux que pour les générations postérieures.

La fiction s'empare de ces « mémoires empêchées » (Paul Ricœur, 2001) en tissant les récits mineurs des communautés colonisées. Ces récits en filigrane questionnent l'absence d'une mémoire ne trouvant ni racine, ni visibilité au sein de la mémoire officielle. Dans *Beloved* (Toni Morrison, 1987), la figure du spectre atteste des béances du passé de l'esclavage qui hante toujours le présent ; comme Derrida le souligne, le spectre « commence par revenir » (1993: 30). *Sing, Unburied, Sing* (Jesmyn Ward, 2017) met également en scène un garçon mort, victime du système pénal des États-Unis où l'incarcération de masse fonctionne comme un « *afterlife* » de l'esclavage (Saidiya Hartman, 2007). Ces fantômes à la nature tantôt générative, tantôt menaçante, reviennent pour dévoiler des secrets inavoués et ainsi bouleverser l'équilibre de la communauté. Cet acte à double tranchant pointe vers de nouvelles possibilités pour aborder le passé. La réinterprétation d'un passé hanté peut également devenir une conversation ou un partage appelant à l'harmonie, comme l'illustre Lucille Clifton dans *Generations: A Memoir* (1976), Simone Leigh dans son installation *Last Garment* (2022) ou Larissa Rogers dans *On Belonging: The Space In Between* (2021).

Similairement, la présence-absence amérindienne hante la littérature américaine, qu'il s'agisse de se l'approprier pour se doter d'une pré-histoire et fonder ainsi sa propre légitimité (y compris via la myriade de « *pretendians* » investissant une identité amérindienne fictive) — ou au contraire d'en déplorer la disparition, y compris en participant à invisibiliser les communautés amérindiennes contemporaines. Les littératures de l'imaginaire constituent par ailleurs un espace particulièrement fécond de réinvention et de réparation utopique de l'histoire coloniale américaine : Grace Dillon souligne la permanence et la puissance d'agir des cultures amérindiennes en assemblant l'anthologie de science-fiction indigène *Walking the Clouds* (2012), tandis qu'Ursula K. Le Guin propose une « archéologie du futur » visant à réinstaurer et étendre les faires-monde autochtones dans une utopie post/pré-coloniale (*Always Coming Home*, 1985).

À travers ces pratiques (re)constructrices, qui se déploient dans des mouvements d'aller-retour continus entre passé, présent et futur, mais aussi entre absence et présence, la littérature peut s'envisager comme un art du (mé)tissage narratif, poétique et historique.

La toile ainsi tissée rassemble également humains et non-humains, en proposant des alternatives à l'idéologie du progrès et aux logiques extractivistes qui fondent le projet colonial — et ce d'autant plus que l'urgence de la crise écologique et les dérèglements toujours croissants engendrés par le capitalisme induisent une spectralité de l'avenir lui-même : la contemplation

du monde semble condamnée à devenir, inéluctablement, un constat de l'extinction du vivant — à moins d'un sursaut pour changer de trajectoire et ouvrir à de nouveaux futurs, inspirés notamment des TEK (« *Traditional Ecological Knowledge* »). Ces questions rejoignent les critiques adressées au concept d'Anthropocène par des penseurs décoloniaux déplorant l'usage d'un « nous universel » renvoyant dos-à-dos le colonialisme et ses victimes (Cheryl McEwan, « Decolonizing the Anthropocene », 2021). À l'inverse, Arne Kalland met en garde contre la propension à romantiser les populations autochtones minorisées par le processus colonial via le trope d'un Noble Sauvage vivant nécessairement en communion avec le monde naturel (*Nature Across Cultures*, 2003).

Nous invitons des propositions portant sur la littérature et les arts nord-américains et caribéens qui se penchent sur des communautés alternatives, des contre-communautés, des communautés spectrales et vacillantes, et/ou qui envisagent la création littéraire et artistique comme un moyen d'aborder le passé colonial.

Les propositions de communication, d'une longueur de 500 mots maximum, ainsi qu'une courte notice biographique sont à envoyer aux trois adresses électroniques suivantes : zekrilemi@parisnanterre.fr, gcesto@parisnanterre.fr, m.charvalia@parisnanterre.fr.

Date butoir : 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

AGAMBEN, Giorgio. *La Communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*. Seuils, 1990.

ANDERSON, Benedict. [1983] *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Verso, 2006.

BHABHA, Homi. *The Location of Culture*. Routledge, 1994.

BLANCHOT, Maurice. *La Communauté inavouable*. Éditions de Minuit, 1983.

CHASSOT, Joanne. *Ghosts of the African Diaspora: Re-Visioning History, Memory, and Identity*. Dartmouth CP, 2018.

DAVIS, Colin. *Haunted Subjects*. Palgrave Macmillan, 2007.

DELORIA, Vine Jr. *Custer Died for Your Sins: An Indian Manifesto*. Macmillan, 1969.

DERRIDA, Jacques. *Le Monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*. Éditions Galilée, 1996.

DERRIDA, Jacques. *Spectres de Marx : L'État de la dette, le travail du deuil, et la nouvelle Internationale*. Éditions du Seuil, 1993.

GILROY, Paul. *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*. Verso, 1993.

GLISSANT, Édouard. *Poétique de la Relation*. Gallimard, 1990.

GORDON, Avery. *Ghostly Matters: Haunting and the Sociological Imagination*. University of Minnesota Press, 2008.

HARTMAN, Saidiya V. *Lose Your Mother: A Journey along the Atlantic Slave Route*. Farrar, Straus & Giroux, 2007.

HARTMAN, Saidiya V. "Venus in Two Acts." *Small Axe*, 12:2, 2008.

HUYSSEN, Andreas. *Present Pasts: Urban Palimpsests and the Politics of Memory*. Stanford UP, 2003.

MIGNOLO, Walter. *Learning to Unlearn: Decolonial Reflections from Eurasia and the Americas*. Ohio State UP, 2012.

MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*. Gallimard, 1985.

MOTEN, Fred and Stefano **HARNEY**. *The Undercommons: Fugitive Planning and Black Study*. Minor Compositions, 2013.

NANCY, Jean-Luc. *La Communauté désavouée*. Galilée, 2014.

OWENS, Louis. *Other Destinies: Understanding the American Indian Novel*. University of Oklahoma Press, 2002.

RUSHDY, Ashraf. *Remembering Generations: Race and Family in Contemporary African American Fiction*. The University of North Carolina Press, 2001.

SHARPE, Christina. *Monstrous Intimacies: Making Post-Slavery Subjects*. Duke UP, 2010.

VIZENOR, Gerald. *Manifest Manners: Postindian Warriors of Survivance*. Wesleyan University Press, 1999.

WA THIONG'O, Ngugi. *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature*. James Currey, 1981

Weaving the Invisible: Spectral Communities in Postcolonial Literature and Arts

Gina Cesto, Maïwenn-Iman Zekri-le Garff and Myrto Charvalia (Université Paris Nanterre)

How does decolonial and postcolonial theory contribute to the reimagining of community in North America and the Caribbean? What place does it offer the spectral presences born out of colonial history?

"To study social life one must confront the ghostly aspects of it," suggests Avery Gordon in *Ghostly Matters* (2008: 7). This is especially true in the case of communities marginalized by the colonial process, in which belonging often stems from a shared sense of not belonging—whether because their members were violently uprooted from their motherland (enslaved people), because their native world was dislocated and profoundly reconfigured (Native American nations), or because exile constitutes the main shared experience of their members (migrants, diasporas). Absence, with its numberless variations (uprooting, alienation, assimilation; lost

potential; lost or reestablished relationships with the dead and the ancestors; but also the sense of guilt and illegitimacy that haunts the descendants of colonizers), thus becomes the cornerstone of "negative communities" (Maurice Blanchot, 1983).

Authors of the Native American Renaissance explore the difficulty of developing as a person in a world ravaged by colonial violence, and that must be deliberately "re-membered." In their wake, Sherman Alexie highlights the similarities between the precariousness and marginalization experienced by both homeless people and Native American people (*Indian Killer*, 1997), as well as the intensity of the resulting identity dislocation: community is redefined by its very disappearance, and the sense of self of its members is constantly constrained by the stereotypes imposed by colonial discourse. These images of the "Vanishing Indian" (which Edward S. Curtis's monumental photographic work has contributed to shape and anchor in the collective imagination), as well as the process of "cultural mummification" (Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, 1994), threaten to make absence a constitutive and insurmountable trait of Indigenous cultures and communities. To break free from this reduction to spectrality, Gerald Vizenor advocates in favor of "postindianity" (*Manifest Manners*, 1999), while Louis Owens calls for a literary reinvention offering "other destinies" (*Other Destinies*, 2002).

Caribbean and Afro-diasporic literature brings together multiple narratives tied to the haunting memory of the slave trade. As descendants of enslaved communities, writers such as Jamaica Kincaid (*A Small Place*, 1988), Derek Walcott (*Omeros*, 1990), Fred D'Aguiar (*Feeding the Ghosts*, 1997), M. NourbeSe Philip (*Zong!*, 2008), and Andrea Levy (*The Long Song*, 2010) anchor their narratives at the edges of a memory pertaining to a community mutilated by the slave trade. While the "horrible hyphen" (Édouard Glissant 1997: 190)—shaped by the open wounds of enslavement—has contributed to the shaping of a Caribbean identity distinguished for its hybridity (e.g. Césaire's "Négritude," David Dabydeen's "Coolitude," and Chamoiseau's "Créolité"), the official narrative outlines the gaps of a failing memory. These lapses resurface in the literature of the Black Atlantic (Paul Gilroy), through which authors give voice to a transgenerational community that defies the limits of time in order to bear witness to their ancestors and succeeding generations.

Literature seizes upon these "impeded" memories (Paul Ricœur, 2001) by weaving together the minor narratives of colonized communities. These narratives thereby challenge the absence of a memory whose traces cannot be found in the official history. In *Beloved* (Toni Morrison, 1987), the figure of the specter bears witness to the gaps left by the legacy of enslavement, which continues to haunt the present, since, as Derrida points out, the specter "begins by coming back" (1993: 30). *Sing, Unburied, Sing* (Jesmyn Ward, 2017) portrays a dead boy and a victim of the US penal system, in which mass incarceration functions as an "afterlife of slavery" (Saidiya Hartman, 2007). These wavering ghosts resurface to uncover the unavowable and, thus, disrupt the community—a twofold act that ultimately points toward new possibilities for addressing the past. Revisiting the haunted past can also qualify as a conversation or an act of sharing that calls for harmony, as Lucille Clifton does in *Generations: A Memoir* (1976), Simone Leigh in her installation Last Garment (2022), and Larissa Rogers in *On Belonging: The Space In Between* (2021).

Similarly, the Native American presence-absence haunts American literature, whether it involves appropriating that presence to acquire a prehistory and thus establish one's own legitimacy (including the numerous "pretendians" appropriating a fictitious Native American identity) or, on

the contrary, lamenting its disappearance. Speculative fiction constitutes a fertile space for the reinvention and utopian repair of the history of colonial America: Grace Dillon stresses the endurance and agency of Native American cultures by editing an anthology of Indigenous science fiction entitled *Walking the Clouds* (2012), whereas Ursula K. Le Guin proposes an "archeology of the future," aiming to restore and extend Indigenous world-making in post/pre-colonial utopias (*Always Coming Home*, 1985).

Through such reconstructive practices, which unfold in the endless back-and-forths between the past, present and future as well as between absence and presence, literature can be considered an act of narrative, poetic and historical weaving.

Thus, the web includes both humans and non-humans, by means of proposing alternatives to the ideology of progress and to extractivist logics, underpinning the colonial project. This is all the more relevant as the urgency of ecological crisis and the ever-growing disruptions caused by capitalism nurture a spectral future: the contemplation of the world seems doomed to inevitably becoming an observation of the extinction of life, unless a sudden burst changes our trajectory, opening toward new possibilities, inspired, for instance, by TEK (Traditional Ecological Knowledge). These questions align with the recent critiques of the Anthropocene by decolonial thinkers, who deplore the use of a "universal we" that places colonialism and its victims on an equal footing (Cheryl McEwan, "Decolonizing the Anthropocene," 2021). Conversely, Arne Kalland warns against the tendency to romanticize Indigenous populations marginalized by the colonial process via the trope of the Noble Savage, necessarily living in communion with nature (*Nature Across Cultures*, 2003).

We invite proposals on North American and Caribbean literature and the arts that address alternative, counter- or spectral communities, and that consider literary and artistic creation as a means of addressing and redressing the colonial past.

Proposals should be no longer than 500 words and be followed by a short biographical note. They should be sent to the following e-mail addresses: zekrilemi@parisnanterre.fr, gcesto@parisnanterre.fr, m.charvalia@parisnanterre.fr before January 15th, 2027.

Communautés : goûts et pratiques musicales

Paul-Thomas Cesari, Simon Hierle (Université de Limoges), Claude Chastagner (Université de Montpellier Paul-Valéry)

La relation entre musiques populaires et communauté semble d'une telle évidence qu'il peut paraître inutile de la problématiser. La plupart des genres et styles de musique populaire sont liés à des communautés, à des subcultures, stables ou éphémères, réelles ou illusoires, toujours discursives, qu'elles soient régionales, religieuses, politiques, d'origine ethnique ou raciale, d'âge, d'identité de genre ou d'orientation sexuelle, de situation de handicap, de niveau d'éducation ou de liens familiaux. Elles constituent la matrice démographique et sociale tout autant qu'esthétique d'où émergent les artistes qui y trouvent un public avec qui partager aussi

bien des convictions profondes que de simples choix esthétiques, un engagement de toute une vie comme des convergences passagères. Ce qui n'exclut pas une porosité, un certain « désordre » quant aux préférences et aux pratiques musicales des individus.

Pourtant, cette évidence mérite d'être interrogée, ne serait-ce que parce que la notion même de communauté ne vas pas soi, en particulier aux États-Unis où le terme *community* peut désigner tout autant « des individus à même orientation sexuelle ou d'origine ethnique similaire, les habitants d'un quartier, des élèves, parents d'élèves, enseignants, personnels administratifs, etc., d'une école donnée, ou encore les consommateurs, même ponctuels, d'un produit ou les clients d'une chaîne de magasins, » (Lallement 109) ce qui amène l'artiste Renée Green à s'interroger : « C'est quoi une communauté ? C'est quoi une communauté noire ? Une communauté latino ? Je n'arrive pas à les considérer comme des catégories figées, monolithiques. » (qtd. in Bhabha 4) De fait, loin d'être caractérisées par une essence spécifique ou des traits immuables, les communautés se définissent plutôt comme des groupes hétérogènes et fluides, « constitués de façon discursive et historique, [dont] les frontières et les contenus sont négociés en permanence. » (Simonett 12) Par ailleurs, l'existence même d'un lien entre une pratique musicale et une « communauté » est sujette à caution. Le musicologue Charles Keil s'interroge : « Nous venons de publier un livre sur la polka polonaise aux États-Unis, mais seulement deux ou trois pour cent des Polonais-Américains de l'État de New York apprécient suffisamment cette musique pour se rendre de temps en temps à des soirées dansantes « spécial polka » : Nous serions-nous alors trompés en faisant de la polka la musique emblématique de cette communauté, la soul music d'une classe ouvrière ethnique ? » (Keil 177)

Qu'en est-il alors des rapports qu'une communauté donnée entretient avec une forme musicale, de l'accueil qu'elle réserve aux membres d'autres communautés lors des concerts, dans les clubs ou au sein des groupes de musique ? Les pratiques et les goûts musicaux se construisent-ils en fonction de réseaux d'appartenance ou de proximité ? Quelle est la part d'autonomie de l'individu par rapport à sa « prédestination » communautaire ? Ne serait-ce pas plutôt à l'inverse une préférence esthétique qui conduit à s'insérer dans une communauté donnée, ce qui pose alors la question du goût, de son origine, de sa construction et de son évolution ? Afficher un goût musical servirait-il de « carte de visite » sociale, de laisser-passer communautaire ? Et qu'en est-il de celles et ceux dont les goûts sont éclectiques plutôt que spécifiques ? Peut-on observer les conséquences de l'évolution démographique de telle ou telle communauté dans l'émergence ou la disparition d'un genre particulier ? Les goûts et les pratiques musicales évoluent-ils en parallèle des affiliations communautaires au gré de la vie ou restent-ils fixés à celles d'un moment précis ? Les pratiques musicales militantes/politiques (slogans, chants de manifestations, playlists syndicales) peuvent-elles être un vecteur de structuration de l'identité communautaire ?

L'atelier « musiques populaires » accueillera des présentations consacrées à des études de cas ou à des réflexions théoriques portant sur ces questions.

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une bibliographie et d'une courte notice biographique, sont à envoyer au plus tard le 15 janvier 2027 à Paul-Thomas Ceasrri (paulthomas.cesari@gmail.com), Simon Hierle (simon.hierle@unilim.fr), et Claude Chastagner (claude.chastagner@univ-montp3.fr).

Bibliographie indicative

GREEN, Renée. Interview conducted by Milwon Kwon for the exhibition "Emerging New York Artists," Sala Mendonza, Caracas, Venezuela (xeroxed manuscript copy), in Homi Bhabha, *The Location of Culture, Routledge*, 1994.

KEIL, Charles. ""Ethnic" *Music Traditions in the USA* (Black Music; Country Music; Others; All)", Popular Music, 13, n° 2, May 1994.

LALLEMENT, Michel. *L'âge du faire*. Hacking, travail, anarchie, Le Seuil, 2015.

SIMONETT, Helena (ed.). *The Accordion in the Americas*. *Klezmer, Polka, Tango, Zydeco, and More!,* University of Illinois Press, 2012.

Communities: Of Musical Tastes et Practices

Paul-Thomas Cesari, Simon Hierle (Université de Limoges), Claude Chastagner (Université Montpellier Paul-Valéry)

The relationship between popular music and community seems so self-evident that it may seem unnecessary to question it. Most genres and styles of popular music are linked to communities and subcultures—whether stable or fleeting, real or illusory, but always discursive—based on regional, religious, or political affiliations; ethnic or racial background; age; gender identity or sexual orientation; disability status; educational level; or family ties. They constitute the demographic, social, and aesthetic matrix from which artists emerge. Within this matrix, artists find an audience with whom to share everything, from deep-seated convictions to simple aesthetic choices, from lifelong commitments to fleeting points of convergence. This does not preclude a certain fluidity—a certain "disorder"—regarding individuals' musical preferences and practices.

However, this apparent truth deserves to be questioned, if only because the very notion of community is not self-evident, particularly in the United States, where the term "community" can refer just as easily to "individuals with the same sexual orientation or similar ethnic background, the residents of a neighborhood, students, parents, teachers, administrative staff, etc., at a given school, or even occasional consumers of a product, or customers of a retail chain," (Lallement 109) which leads the artist Renée Green to ask: "What is a community anyway? What is a black community? What is a Latino community? I have trouble with thinking all these things as monolithic fixed categories." (qtd in Bhabha 4) In fact, far from being characterized by a specific essence or immutable traits, communities are defined instead as heterogeneous and fluid groups, "discursively and historically constituted, [whose] boundaries and contents are constantly negotiated." (Simonett 12) Furthermore, the very existence of a link between a musical practice and a "community" is open to question. Musicologist Charles Keil asks: "We have just published a book about Polish-American polka music (Keil et al. 1992) but only two or three per cent of the Polish-Americans in western New York are enthusiastic enough about polka dances

to go to one every so often; have we falsely characterized this community by putting polka music in an emblematic pose, the soul music of an ethnic working-class community?" (Keil 177)

What, then, about the relationship a given community has with a particular musical genre, or the way it welcomes members of other communities at concerts, in clubs, or within bands? Are musical practices and tastes shaped by networks of belonging or proximity? To what extent does the individual have autonomy in relation to their communal "predestination"? Might it not, on the contrary, be an aesthetic preference that leads one to join a given community—which then raises the question of taste, its origin, its formation, and its evolution? Does expressing a musical taste serve as a social "calling card," a communal "pass"? And what about those whose tastes are eclectic rather than specific? Can we observe the consequences of demographic changes within a particular community in the emergence or disappearance of specific genres? Do musical tastes and practices evolve in parallel with community affiliations as life unfolds, or do they remain fixed to those of a specific moment? Can activist/political musical practices (slogans, demonstration chants, union playlists) serve as a vehicle for shaping community identity?

The "Popular Music" panel welcomes presentations on case studies or theoretical reflections related to these issues.

A 300-word proposal should be sent, together with a short biography and bibliography, by January 15th, 2027, to Paul-Thomas Cesari (paulthomas.cesari@gmail.com), Simon Hierle (simon.hierle@unilim.fr), et Claude Chastagner (claude.chastagner@univ-montp3.fr).

This Land Is Whose Land? Tech, pouvoir et territoire aux États-Unis

Maxime Chervaux (Université Paris 8) et Aurore Portet (Sciences-Po Lyon)

Des années 1970 aux années 2010, les récits consacrés à la Tech ont fait la part belle à ses communautés visibles : fondateurs de start-ups, ingénieurs, investisseurs en capital-risque, communautés d'utilisateurs. Plus récemment sont apparues les communautés crypto, voire des cercles plus structurés autour de figures emblématiques (Peter Thiel, Elon Musk) et de leurs références intellectuelles (René Girard, Curtis Yarvin). Héritières de la contre-culture, des communautés hacker et des utopies d'un Internet libérateur, ces communautés se sont construites en marge des communautés géographiques et nationales, voire en opposition à elles. Elles ont pourtant un lieu, la Silicon Valley, berceau de l'idéologie californienne et laboratoire du libertarianisme. Elles ont par ailleurs développé des projets territoriaux, de l'État-réseau théorisé par Balaji Srinivasan aux villes privées telles que Starbase et California Forever. L'espace numérique a lui aussi été progressivement reterritorialisé par des communautés qui se réclament pourtant des pionniers de l'Internet comme source d'émancipation géographique.

Ce retour du territoire n'est pas propre aux États-Unis. Depuis les années 2000, on assiste à une frontiérisation croissante du cyberespace, et à une redécouverte de l'ancrage territorial, pourtant

bien réel, des infrastructures du numérique. Sur le territoire américain, le phénomène est plus tardif et encore inachevé, mais ses ressorts sont concrets. La communauté « sans lieu » de la tech repose en effet sur des infrastructures très situées : centres de données, lignes à haute tension, centrales électriques, prélèvements d'eau, bases de lancement, usines de semi-conducteurs, campus et laboratoires de R&D, chaînes d'approvisionnement. Ces infrastructures ancrent l'influence de la tech dans des réalités tangibles. Et le progrès technologique est maintenant apprécié dans sa double réalité topographique et topologique. Si la tech restait éloignée des préoccupations de la plupart des Américains durant les années 2010 hors de quelques métropoles, ses effets territoriaux se diffusent aujourd'hui dans des comtés ruraux et périurbains et touchent les dimensions les plus ordinaires de la vie quotidienne : prix du foncier, taxe foncière, accès à l'eau, facture d'électricité.

Les arènes de mobilisation se multiplient en conséquence : commissions de zonage, conseils municipaux et de comté, tribunaux, scrutins locaux. Ces conflits engagent aussi le fédéralisme américain. Le gouvernement fédéral cherche à préempter les législations des États sur l'intelligence artificielle, conduit une politique industrielle et multiplie les décrets au nom de la sécurité nationale. Dans ce jeu multiscalaire, l'influence de la tech bouscule les lignes partisanes. L'opposition aux centres de données divise ainsi jusqu'aux territoires ruraux conservateurs, avec des effets importants sur la campagne pour les élections de mi-mandat.

L'atelier invite donc à penser l'influence de la tech comme un rapport de forces qui se joue simultanément sur plusieurs échelles géographiques. Et il invite à prendre au sérieux le double sens du mot « communauté ». Il y a d'un côté celle, choisie et en réseau, dont la tech se réclame. Il y a de l'autre celle, locale, au nom de laquelle on s'oppose à elle, et à qui les promoteurs promettent emplois et recettes fiscales. Les cycles électoraux américains de 2024 et 2026 offrent un premier terrain d'observation. Les approches historiques et comparatives, diachroniques et diatopiques, sont également bienvenues.

Les propositions de communication pourront s'inscrire dans les axes suivants :

- La tech dans les élections : contributions financières et engagement des entreprises, dirigeants et salariés de la tech lors des derniers cycles électoraux (super PACs crypto et IA), mais aussi sur la longue durée de l'histoire politique américaine.
- La fabrique des politiques publiques et de l'expertise : lobbying à Washington et dans les capitales des États, rôle des *think tanks* et des universités dans la production de l'expertise, conflits de compétences entre niveaux de gouvernement.
- La (re)construction des territoires : villes privées et espaces privatisés, gentrification et recomposition des espaces urbains là où la tech s'implante (Californie, Texas, Géorgie, région de Washington…), sites industriels, spatiaux et militaires.
- Résistances et recompositions locales : mobilisations locales, en particulier contre les centres de données, qui fragilisent la domination politique républicaine dans certains territoires ruraux.
- Représentation et discours : imaginaires médiatiques et politiques de la tech. Ce dernier axe invite à interroger l'idée même de la tech comme « communauté »

Les propositions, en anglais ou en français, comprendront un titre, un résumé d'environ 300 mots et une courte notice biographique. Elles sont à envoyer à Maxime Chervaux

(maxime.chervaux@univ-paris8.fr) et Aurore Portet (aurore.portet@sciencespo-lyon.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

"The AI Data Center Backlash," *Boston Review*, August 2026

Barbrook, Richard et Andy **Cameron**, « The Californian Ideology », *Science as Culture*, vol. 6, n° 1, 1996, p. 44-72.

Burrell, Jenna et Marion **Fourcade**, « The Society of Algorithms », *Annual Review of Sociology*, vol. 47, 2021, p. 213-237.

Chen, Brian J., "After the Data Centers," *Dissent*, Fall 2026.

Crawford, Kate, *Atlas of AI: Power, Politics, and the Planetary Costs of Artificial Intelligence*, New Haven, Yale University Press, 2021.

Douzet, Frédérick, « La géopolitique pour comprendre le cyberespace », *Hérodote*, n° 152-153, 2014.

Harris, Malcolm, *Palo Alto: A History of California, Capitalism, and the World*, New York, Little, Brown, 2023.

Hogan, Mél, « Data Flows and Water Woes: The Utah Data Center », *Big Data & Society*, vol. 2, n° 2, 2015.

Hu, Tung-Hui, *A Prehistory of the Cloud*, Cambridge (MA), MIT Press, 2015.

O'Mara, Margaret, *The Code: Silicon Valley and the Remaking of America*, New York, Penguin Press, 2019.

Walker, Richard, *Pictures of a Gone City: Tech and the Dark Side of Prosperity in the San Francisco Bay Area*, Oakland, PM Press, 2018.

This Land Is Whose Land? Tech, Power, and Territory in the United States

Maxime Chervaux (Université Paris 8) and Aurore Portet (Sciences-Po Lyon)

From the 1970s to the 2010s, narratives about the tech industry focused primarily on its visible communities: startup founders, engineers, venture capitalists, and user communities. More recently, crypto communities have emerged, as well as more structured circles centered around iconic figures (Peter Thiel, Elon Musk) and their intellectual influences (René Girard, Curtis Yarvin). As heirs to counterculture, hacker communities, and the utopian vision of a liberating Internet, these communities have formed on the fringes of—or even in opposition to—geographic and national communities. Yet they do have a home: Silicon Valley, the cradle of Californian

ideology and a laboratory for libertarianism. They have also developed territorial projects, ranging from the "network state" theorized by Balaji Srinivasan to private cities such as Starbase and California Forever. The digital space, too, has been gradually reterritorialized by communities that nevertheless claim to be the pioneers of the Internet as a source of geographical emancipation.

This return to territory is not unique to the United States. Since the 2000s, we have witnessed a growing "frontierization" of cyberspace and a rediscovery of the very real territorial roots of digital infrastructure. In the United States, the phenomenon emerged later and remains incomplete, but its driving forces are concrete. The "placeless" tech community is, in fact, built on highly location-specific infrastructure: data centers, high-voltage power lines, power plants, water intake facilities, launch sites, semiconductor factories, R&D campuses and laboratories, and supply chains. This infrastructure anchors the tech industry's influence in tangible realities. And technological progress is now appreciated in its dual reality—both topographical and topological. While tech remained distant from the concerns of most Americans during the 2010s—outside of a few major cities—its territorial effects are now spreading to rural and suburban counties and affecting the most ordinary aspects of daily life: land prices, property taxes, access to water, and electricity bills.

Consequently, the arenas for mobilization are multiplying: zoning commissions, city and county councils, courts, and local elections. These conflicts also involve the American federal system. The federal government seeks to preempt state legislation on artificial intelligence, pursues an industrial policy, and issues a growing number of executive orders in the name of national security. In this multi-level dynamic, the influence of the tech industry is blurring partisan lines. Opposition to data centers is thus dividing even conservative rural areas, with significant implications for the midterm election campaign.

The workshop therefore invites us to consider the influence of technology as a power dynamic that plays out simultaneously across multiple geographic scales. It invites us to take into account both meanings of the word "community." On the one hand, there is the chosen, networked community that technology claims to represent. On the other hand, there is the local community, in whose name people oppose technology, and to whom its promoters promise jobs and tax revenue. The 2024 and 2026 U.S. election cycles offer an initial field of observation. Historical and comparative approaches—both diachronic and diatopic—are also welcome.

Proposed papers may address the following themes:

- Tech in elections: financial contributions and the involvement of tech companies, executives, and employees during recent election cycles (crypto and AI super PACs), as well as over the long term of American political history.
- The Making of Public Policy and Expertise: lobbying in Washington and state capitals; the role of think tanks and universities in the production of expertise; and conflicts of jurisdiction between levels of government.
- The (re)construction of territories: private cities and privatized spaces, gentrification and the reshaping of urban spaces where tech companies establish themselves (California, Texas, Georgia, the Washington, D.C., area, etc.), as well as industrial, space, and military sites.

- Local resistance and realignment: local mobilizations—particularly against data centers—that undermine republican political dominance in certain rural areas.
- Representation and Discourse: Media and political representations of tech. This final theme invites us to question the very idea of tech as a "community."

Proposals, in English or French, should include a title, an abstract of approximately 300 words, a brief biographical note and be emailed to Maxime Chervaux (maxime.chervaux@univ-paris8.fr) and Aurore Portet (aurore.portet@sciencespo-lyon.fr) before January 15th, 2027.

Qui peut être un héros ? Communautés, violence et héroïsme dans la culture américaine

Florian Leniaud (Université de Versailles-Saint Quentin en Yvelines) et Cécile Coquet-Mokoko (Université de Versailles-Saint Quentin en Yvelines)

L'imaginaire américain est depuis longtemps peuplé de figures masculines dont le rapport à la communauté demeure ambigu : le pionnier, le pistolero, l'outsider, le hors-la-loi, le gangster, le justicier ou encore l'individu ayant réussi par ses propres moyens peuvent remettre en cause les normes sociales établies, tout en finissant par incarner des valeurs qu'une communauté reconnaît comme siennes. Des figures situées aux marges de la société peuvent ainsi devenir des modèles de conduite et d'identification pour les communautés qui se les approprient.

Couramment associée à la criminalité et à la désagrégation sociale, la violence armée a été justifiée au nom de la légitime défense, d'une justice exercée en dehors du cadre légal, de la résistance, du sacrifice, de la citoyenneté ou encore d'une cause nationale. La culture américaine produit ainsi des récits dans lesquels un même acte de violence peut être perçu comme criminel par certains et comme légitime, héroïque ou nécessaire par d'autres, selon celui qui l'exerce, la cible visée, les circonstances et les valeurs de la communauté qui l'interprète. Pourquoi la violence peut-elle parfois devenir une source d'héroïsme et dans quelles circonstances un individu violent peut-il devenir un modèle pour les autres ?

Dans *The American Adam* (1955), R. W. B. Lewis identifie l'individualisme fondé sur l'autonomie comme une caractéristique majeure de l'imaginaire américain, tandis que Leslie Fiedler, dans *Love and Death in the American Novel* (1960), explore la fascination récurrente pour les figures extérieures à la société et transgressives. Ensemble, ces travaux permettent de comprendre comment des individus qui se tiennent à distance de la société peuvent acquérir un statut exemplaire et en venir à incarner des valeurs reconnues par une communauté. *Dans The Six-Gun Mystique* (1971), John G. Cawelti montre que le pistolero peut être à la fois un hors-la-loi et un défenseur de la communauté, tandis que Richard Slotkin analyse le rôle de la violence de la Frontière dans la construction des mythes américains. Ces travaux éclairent ainsi la manière dont des figures qui transgressent les normes sociales peuvent devenir les vecteurs de valeurs collectives et des modèles d'identification.

Si les héros peuvent incarner des valeurs qu'une communauté est amenée à admirer, les modèles (*role models*) transforment des figures individuelles en exemples concrets à suivre, permettant à l'admiration de se muer en identification, en imitation ou en action collective. L'atelier propose d'analyser la manière dont les communautés aux États-Unis, qu'elles se situent au sein ou en dehors du courant dominant, reconnaissent leurs modèles et construisent ou contestent leurs héros, anti-héros ou figures vilaines à travers des représentations socialement acceptées de la violence. Dans quelles circonstances la violence peut-elle être associée au courage, à la justice, au sacrifice ou même à la liberté ? Pourquoi certains acteurs de violences sont-ils commémorés ou célébrés, tandis que d'autres sont condamnés comme criminels ou ennemis ?

Ces questions touchent également aux frontières mêmes de la communauté : une figure peut être célébrée par un groupe et condamnée par un autre, un auteur de violences peut devenir un martyr, un hors-la-loi une icône et un acte de violence être retenu dans la mémoire collective comme criminel ou héroïque. De tels processus révèlent la manière dont les communautés définissent ce qu'elles considèrent comme légitime, admirable, intolérable ou digne de mémoire.

L'atelier accueille des contributions portant sur des communautés raciales, politiques, religieuses, idéologiques, genrées, régionales, historiques, militaires, populaires ou en ligne, à travers l'histoire et la culture américaines. Les communications pourront s'intéresser à des figures historiques, des militants, des soldats, des policiers, des criminels, des personnages de fiction, des célébrités ou des figures contemporaines dont le statut fait l'objet de controverses. Les questions suivantes pourront notamment être explorées :

- Comment la violence participe-t-elle à la construction d'identités héroïques et anti-héroïques ?
- Dans quelles circonstances la violence peut-elle être associée à l'efficacité, à la justice, à la liberté, au sacrifice ou à la responsabilité sociale ?
- Quand et pourquoi les communautés adoptent-elles comme figures de référence des individus qui transgressent violemment les normes établies ?
- Comment une figure violente peut-elle devenir un modèle et susciter identification, imitation ou action collective ?
- Comment ces figures sont-elles conservées dans la mémoire, mythifiées ou sacralisées ?
- Quel rôle les représentations culturelles et médiatiques jouent-elles dans ces processus ?

L'atelier accueille des contributions issues de l'histoire, des études américaines, de la sociologie, de la science politique, des études culturelles, des études médiatiques et de disciplines connexes, qui interrogent la manière dont les communautés produisent et négocient de telles figures à travers différentes périodes, différents espaces et différentes formes de représentation. Nous accueillerons tout particulièrement les contributions explorant les liens entre violence, individualisme, identité collective et production culturelle de figures exemplaires aux États-Unis.

Les propositions de communication d'environ 500 mots, accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Cécile Coquet-Mokoko (cecile.coquet-mokoko@uvsq.fr) et Florian Léniaud (florian.leniaud@uvsq.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

BELLAH, Robert N., et al. *Habits of the Heart: Individualism and Commitment in American Life*. Berkeley: University of California Press, 1985.

CAWELTI, John G. *The Six-Gun Mystique*. *Bowling Green*, OH: Bowling Green University Popular Press, 1971.

FIEDLER, Leslie A. *Love and Death in the American Novel*. New York: Criterion Books, 1960.

GIBSON, James William. *Warrior Dreams: Violence and Manhood in Post-Vietnam America*. New York: Hill and Wang, 1994.

HOFSTADTER, Richard. "America as a Gun Culture." *American Heritage* 21, no. 6 (1970).

KELLNER, Douglas. *Media Spectacle*. London: Routledge, 2003.

LEWIS, R. W. B. *The American Adam: Innocence, Tragedy, and Tradition in the Nineteenth Century*. Chicago: University of Chicago Press, 1955.

PEABODY, Bruce G., and Krista **JENKINS**. *Where Have All the Heroes Gone? The Changing Nature of American Valor*. New York: Oxford University Press, 2017.

SLOTKIN, Richard. *Regeneration Through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600–1860*. Middletown, CT: Wesleyan University Press, 1973.

WENDT, Simon. *The Spirit and the Shotgun: Armed Resistance and the Struggle for Civil Rights*. Gainesville: University Press of Florida, 2007.

Who Gets to Be a Hero? Communities, Violence and the Making of Heroes and Anti-heroes in American Culture

Florian Leniaud (Université de Versailles-Saint Quentin en Yvelines) and Cécile Coquet-Mokoko (Université de Versailles-Saint Quentin en Yvelines)

The American imagination has long been populated by figures of masculinity whose relationship to the community is ambiguous: the frontiersman, the gunfighter, the underdog, the outlaw, the gangster, the vigilante or the self-made individual may challenge established social norms while coming to embody values that a community recognizes as its own. Figures at the margins of society can thus become models of conduct and identification for the communities that claim them.

Commonly associated with crime and social breakdown, gun violence has been justified in the name of self-defense, extra-legal justice, resistance, sacrifice, citizenship, or national purpose. US culture has consequently produced narratives in which violent action can acquire positive meanings, depending on who acts, against whom, under what circumstances, and within which community. Why can violence sometimes become a source of heroism and under what conditions can a violent individual become a role model for others?

R. W. B. Lewis's *The American Adam* (1955) identified self-reliant individualism as a defining feature of the American imagination, while Leslie Fiedler's *Love and Death in the American Novel* (1960) explored the recurring fascination with outsiders and transgressive figures. Together, they illuminate how individuals who stand apart from society can acquire exemplary status and come to embody values recognized by a community. In *The Six-Gun Mystique* (1971), John G. Cawelti analyzed the gunfighter as a figure whose violence could both place him outside the community and make him its defender, while Richard Slotkin linked frontier violence to the myths through which American identity was constructed. These perspectives help explain how figures who challenge social norms can become carriers of collective values and models of identification.

While heroes may embody values that a community is encouraged to admire, role models turn individual figures into practical examples to follow, allowing admiration to develop into collective identification, emulation, or action. The workshop proposes to analyze how communities in the US, whether in or out of the mainstream, recognize their role models and contest their heroes, anti-heroes, or villains through socially accepted representations of violence. Under what circumstances can violence become associated with courage, justice, sacrifice, or even freedom? Why are some violent actors remembered or celebrated, when others are condemned as criminals or enemies?

These questions also concern the boundaries of community itself: a figure may be celebrated by one group and condemned by another, a perpetrator may become a martyr, an outlaw an icon, and an act of violence may be remembered as either criminal or heroic. Such processes reveal how communities define what they consider legitimate, admirable, intolerable, or worthy of remembrance.

The workshop welcomes contributions exploring racial, political, religious, ideological, gendered, regional, historical, military, popular or online communities across American history and culture. Papers may address historical figures, activists, soldiers, police officers, criminals, fictional characters, celebrities, or contemporary figures whose status is contested. Possible questions include:

- How does violence participate in the construction of heroic and anti-heroic identities?
- Under what circumstances can violence be associated with efficacy, justice, freedom, sacrifice or social responsibility?
- When and why do communities embrace individuals who violently challenge established norms?
- How can a violent figure become a role model and generate identification, emulation or collective action?
- How are such figures remembered, mythologized or sacralized?
- What role do cultural and media representations play in these processes?

The workshop welcomes contributions from history, American studies, sociology, political science, cultural studies, media studies and related fields, examining how communities produce and negotiate such figures across different periods, spaces and forms of representation. We particularly welcome contributions exploring the links between violence, individualism, collective identity and the cultural production of exemplary figures in the United States.

Proposals of approximately 500 words, accompanied by a short biographical note, should be sent to Cécile Coquet-Mokoko (cecile.coquet-mokoko@uvsq.fr) and Florian Léniaud (florian.leniaud@uvsq.fr) before January 15th, 2027.

(Dé)faire communauté : représentations et imaginaires de la foule

Emma Cottrel (Université Gustave Eiffel), Marion Perrin (ENS Lyon) et Étienne Roy (Université Lyon 3)

Depuis les élans définitoires de la fin du XIXe siècle jusqu'aux efforts de modélisation par ordinateur du début du XXIe, la notion de foule concentre des intérêts à la fois philosophiques, sociologiques, cognitifs et artistiques. Son évocation renvoie d'emblée à l'image d'un agrégat de personnes, indénombrables et indifférenciables. Néanmoins, la foule se révèle rapidement difficile à appréhender—c'est un phénomène instable, informe et éphémère, dont il est impossible de déterminer avec précision le moment où il se concrétise. La foule permet d'interroger et de mettre en tension le concept même de communauté : dans quelle mesure la foule constitue-t-elle un outil pour forger et construire la communauté ? A contrario, peut-elle être vecteur de marginalisations en son sein et de ce fait fracturer, fragiliser la communauté ?

La foule est bien souvent identifiée comme une entité vivante. Dès 1895, Gustave Le Bon décrit son fonctionnement comme organique ; il lui donne une « âme », des « passions » (Le Bon, 12). La foule cristallise ce rapport contradictoire entre collectif et singularité qui se trouve au cœur de la notion de communauté : souvent personnifiée comme un seul corps, elle fond le « moi » en un « tout » par des processus d'imitation, de contagion et de fusion. La dilution de l'individu en son sein fonctionne par une intensification de la sensorialité (chants, pas, slogans ou silence partagé) et c'est alors à l'unisson que les constituants de la foule vont vivre toute émotion, toute expérience. En ce sens, la foule se définit également par sa capacité à organiser le désordre. Si elle est souvent saisie et entendue dans ses aspects les plus délétères, notamment par sa propension à créer des dynamiques d'engrenage (mouvements de foule meurtriers, phénomènes sectaires, *hate trains* numériques), elle se distingue néanmoins de la masse, « état de désordre stérile, d'uniformisation et d'homogénéisation profonds » par sa capacité à tirer « de la désintégration des formes et forces de chacun une dynamique créatrice globale et innovante » (Wunenburger 20, 22), et à permettre l'expérience du sacré et du sublime par l'immersion dans le collectif.

La foule est un motif récurrent dans les arts, qui interrogent les conditions de sa représentabilité et le rapport à la communauté qu'elle induit. Comment caractérise-t-on une foule ? La décrit-on par le biais de pluriels, d'accumulations, de constructions anaphoriques ? La perçoit-on comme une entité organique, comme une multiplicité d'individus (« Let America Be America Again » de Langston Hughes ou *The Grapes of Wrath* de John Steinbeck), ou est-il, au contraire, plus facile de représenter un individu au sein d'une foule, ou un individu face à une foule ? L'on peut néanmoins définir certaines foules comme des communautés unies autour d'objectifs communs. Après tout, la foule demeure un puissant symbole de revendication politique, tant d'un point de vue littéraire que civilisationnel. L'occupation de l'espace public par la foule permet à la fois la visibilisation d'un mouvement politique ou artistique et l'expression de revendications par une communauté spécifique : par la manifestation, certaines communautés marginalisées aux États-Unis, comme les personnes LGBTQIA+, ont pu et peuvent encore se faire entendre en mettant en avant leur existence et leurs luttes. Se retrouver au cœur d'une foule permettrait ainsi de créer un profond sentiment d'appartenance à une communauté.

Bien que tout rassemblement puisse être interprété de manière politique, la revendication n'est pas le seul moteur justifiant la formation de foules. Des individus peuvent faire foule dans le cadre d'une célébration, d'un moment de liesse, d'un concert (comme le dernier chapitre de *A Visit from the Goon Squad* de Jennifer Egan l'illustre) ou d'une rave party (*Matrix Revolutions* des sœurs Wachowski). La représentation d'une foule peut tout autant permettre de refléter et/ou renforcer un sentiment d'inquiétude ou d'oppression. L'on imagine alors des scènes impliquant une foule désorganisée qui tenterait de survivre à une attaque, à une invasion, voire à l'apocalypse (*Falling Man* de Don DeLillo, le premier chapitre de *Gravity's Rainbow* de Thomas Pynchon, ou *Cloverfield* de Matt Reeves), ou, à l'inverse, un individu face à une foule menaçante, incarnation d'un Autre au caractère primitif (*World War Z: An Oral History of the Zombie War* de Max Brooks). Les œuvres d'horreur et de science-fiction sont d'ailleurs souvent friandes de ce type de représentations.

Enfin, la foule, du fait de son caractère impressionnant voire sublime, imprime de sa marque l'œil et l'esprit du lecteur. Plusieurs romans états-uniens font la part belle aux scènes de foule. À l'image de son objet, l'écriture de la foule fascine, déborde et fait de l'excès un motif esthétique récurrent. Fondée sur l'ambivalence, la représentation littéraire des foules inspire conjointement la fascination et la répulsion, l'attrait et la peur. Elle permet aussi d'interroger l'éthique et les mœurs, en posant la question de la différence entre *crowd* et *mob*, ce dernier terme semblant plutôt renvoyer à une foule violente et déchaînée. Un tel questionnement inaugure d'ailleurs *The Scarlet Letter* de Nathaniel Hawthorne, qui s'ouvre sur l'humiliation publique d'une femme accusée d'adultère. Certains auteurs inscrivent encore plus explicitement leur représentation de la foule dans un cadre ouvertement politique et engagé, comme le fait Ralph Ellison dans son roman *Invisible Man*. Le climax final du texte consiste en une mémorable scène de pillage du quartier d'Harlem par une faction menée par le leader charismatique Ras.

Les communications en littérature, civilisation, linguistique ou histoire des idées seront considérées. Elles pourront porter sur une période historique s'étendant du XIXe au XXIe siècle et—sans pour autant s'y restreindre—sur les axes d'étude suivants :

- Foule et commémorations(s)
- Communauté et mémoire collective

- Masses, émeutes et insurrections
- Marginalité(s) et intégration : tensions entre collectif et particulier
- Les espaces de la foule : réappropriation et occupation
- La foule en liesse : parades, fêtes, concerts, événements religieux (*megachurches*)
- La foule dans le discours politique et médiatique
- La foule : un motif de l'esthétique du sublime
- *Crowd* ou *mob* : représentations opposées ou complémentaires ?
- Parler de la foule : entre langage utilisé et images invoquées

Les propositions de communication, d'environ 500 mots, accompagnées d'une courte bio-bibliographie, seront à envoyer conjointement aux trois organisateur·ices aux adresses suivantes : emma.cottrel@univ-eiffel.fr, marion.perrin1@ens-lyon.fr et etienne.roy1@univ-lyon3.fr avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

AJE, Lawrence, Manon **LEFEBVRE**, et Marc **LENORMAND**. « The #BLM Protests and Their Legacy ». *Transatlantica*, no 1 (juin 2026). https://doi.org/10.4000/16jva.

BAKHTIN, Mikhail. *Rabelais and His World*. [1965]. Traduit par Hélène Iswolsky. Indiana University Press, 1984.

BAKHTINE, Mikhaïl. *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. [1965]. Traduit par Andrée Robel. Gallimard, 1970.

BERGER, Arthur Asa. *Crowds in American Culture, Society and Politics*. Anthem Press, 2023.

BUTLER, Judith. *Notes Toward a Performative Theory of Assembly*. Harvard University Press, 2015.

CANETTI, Elias. *Crowds and Power*. Traduit par Carol Stewart. [1960]. Penguin Books, 1992.

CANETTI, Elias. *Masse et puissance*. Traduit par Robert Rovini. [1960]. Gallimard, 1966.

DELILLO, Don. *Mao II*. Picador, 1991.

ESTEVE, Mary. *The Aesthetics and Politics of the Crowd in American Literature*. Cambridge University Press, 2003.

FAVRE, Pierre, éd. *La manifestation*. Presses de Sciences Po, 1990.

FREUD, Sigmund. *Psychologies des masses et analyse du moi*. [1921] Presses universitaires de France, 2019.

FOWLER, R., Moist, « J.T. Polysyndeton, Social Media, and the Contested Meanings of January 6, 2021. » *Int J Polit Cult Soc* 38 (2025), pp. 61–80.

GÖLE, Nilüfer, Richard **RECHTMAN**, Sandra **LAUGIER**, et Yves **COHEN**. *Revendiquer l'espace public*. CNRS Éditions, 2022.

LE BON, Gustave. *Psychologie des foules*. [1895]. Presses universitaires de France, 2013.

MITCHELL, Donald. *The Right to the City. Social Justice and the Fight for Public Space*. Guilford Press, 2003.

PARK, Robert E. *The Crowd and The Public and Other Essays*. University of Chicago Press, 1972.

PAUL, Jean-Marie, éd. *La foule : mythes et figures*. Interférences. Presses universitaires de Rennes, 2016. https://doi.org/10.4000/books.pur.34612.

PYNCHON, Thomas. *Gravity's Rainbow*. Picador, 1975.

TARDE, Gustave. *L'opinion et la foule*. [1901]. Presses universitaires de France, 1989.

TRATNER, Michael. *Crowd Scenes. Movies and Mass Politics*. Fordham University Press, 2008.

VAN LEEUWEN, Theo. « The Representation of Social Actors ». In *Text and Practices: Readings in Critical Discourse Analysis*, édité par Carmen Rosa Caldas-Coulthard et Malcolm Coulthard. Routledge, 1996.

WUNENBURGER, Jean-Jacques. « Esthétique et épistémologie de la foule : une auto-poïétique complexe ». In *La foule : mythes et figures*, édité par Jean-Marie Paul. Interférences. Presses universitaires de Rennes, 2016. https://doi.org/10.4000/books.pur.34612.

ZYLBERBERG, Jacques, éd. *Masses et postmodernité*. Sociétés. Méridiens Klincksieck, 1986.

(Re)Making Community: Representing and Imagining the Crowd

Emma Cottrel (Université Gustave Eiffel), Marion Perrin (ENS Lyon) and Étienne Roy (Université Lyon 3)

From the attempts at definition of the late 19th century to the computer-modeling efforts of the early 21st, crowds as a concept have attracted the interest of philosophers, sociologists, and cognitive scientists alike. Such a notion immediately conjures up the image of a mass, made of people all indistinguishable from one another. It nevertheless quickly proves difficult to apprehend—it is an unstable, amorphous, and temporary phenomenon, for which it is impossible to precisely pinpoint the moment at which it comes into being. Thinking about crowds allows us to challenge and question the very idea of community: are crowds the basis for communities? Conversely, can crowds be marginalizing and exclusionary, and as a result, participate in the eventual weakening of a community?

Crowds are very often identified as living entities. As early as 1895, the crowd as a concept was portrayed as "organic" by doctor and sociologist Gustave Le Bon, who described it as having a "soul" and "passions" (Le Bon, 12). Crowds come to encapsulate the contradictory relationship between the collective and the singular, which are at the core of the notion of community. Often personified as a single body, the crowd merges the self into the whole, through processes akin to imitation, contagion, and fusion. The dissolution of the individual within the crowd operates through an intensification of sensory experiences (chants, slogans, footsteps, or shared silences), through which individuals tend to live every emotion in unison. As such, crowds can be

defined by their ability to organize chaos. Although crowds are often apprehended and understood through their most harmful aspects, especially their propensity to generate chain-reaction dynamics (deadly stampedes, cult phenomena, online hate trains), they differ from the "mass," "which would constitute a state of sterile disorder, of profound uniformization and homogenization," while drawing "from the disintegration of each individual's forms and forc[ing] a global, innovative and creative dynamic" (Wunenburger, 20, 22). Crowds, thus, allow the experience of both the sacred and the sublime through an immersion within the collective.

The crowd is a recurring motif in the arts, which enables us to question the conditions of its representability and the relationship to community that it entails. How can crowds be represented? Would it be by means of plurals, accumulations, or anaphoric constructions? Do we perceive them as organic entities or as a multiplicity of individuals (as in Langston Hughes' "Let America Be America Again" or John Steinbeck's *Grapes of Wrath*)? Or, rather, is it easier to portray an individual within a crowd, or someone facing a crowd? Certain crowds can nevertheless be defined as communities united around common goals. Be it from a literary or from a cultural perspective, crowds are nevertheless a symbolically powerful way to protest politically. The crowd's occupation of public spaces serves to raise the profile of a political or artistic movement, while giving voice to the demands of specific communities. Through protests, certain marginalized communities in the US, such as LGBTQIA+ people, have been able to make their voices heard. Being part of a crowd can thus foster a deep sense of belonging to a community.

Although any large gathering can be interpreted in political terms, a cause is not the only driving force behind the formation of crowds. People may gather as a part of a celebration, a concert (as in the last chapter of Jennifer Egan's *A Visit from the Goon Squad*), or even a rave party (cf. the Wachowski sisters' *The Matrix Revolutions*). Depicting crowds can just be a way to easily reflect and/or reinforce a sense of anxiety, of oppression. One can then imagine scenes involving a disorganized crowd trying to survive an attack, an invasion, or even the apocalypse (Don DeLillo's *Falling Man*, the first chapter of Thomas Pynchon's *Gravity Rainbow*, or Matt Reeves' *Cloverfield*), or, conversely, an individual facing a threatening crowd, i.e. the embodiment of a primitive "Other," as in Max Brooks's *World War Z: An Oral History of the Zombie War*. Horror and science fiction works, in fact, often feature this type of depiction.

Crowds, through their awe-inspiring, sometimes even sublime, nature, leave a lasting impression on the reader's eyes and mind. Several American novels feature crowd scenes. Much like its subject matter, the depiction of crowds fascinates, overflows, and turns excess into a recurring aesthetic motif. Rooted in ambivalence, the literary portrayal of crowds evokes both fascination and revulsion, attraction and fear. It also invites us to examine ethics and social norms by raising the question of the difference between a "crowd" and a "mob," the latter term tending to refer to a violent, rampaging crowd. This line of inquiry sets the tone for Nathaniel Hawthorne's *The Scarlet Letter*, which opens with a public humiliation involving a woman accused of adultery. Some authors are even more explicitly political in their portrayal of crowds: Ralph Ellison's *Invisible Man* closes on a very memorable scene, in which a faction—led by the charismatic leader Ras—loots the Harlem neighborhood.

Papers in literature, cultural studies and linguistics will be considered. They may focus on any historical period from the 19th to the 21st century and may address, but need not be limited to, the following topics:

- Crowds and commemoration(s)
- Communities and collective memory-making
- Masses, riots and uprisings
- Marginality and integration: tensions between the collective and the particular
- Spaces of the crowd: questions of occupation and reappropriation
- The cheering crowd: parades, celebrations, concerts, religious events (megachurches)
- The crowd: a sublime aesthetic motif?
- "Crowd" or "mob": opposite and/or complementary representations
- Speaking about the crowd: between language and imagery

500-word proposal abstracts in English or French and a short biographical note should be sent to the following three e-mail addresses: emma.cottrel@univ-eiffel.fr, marion.perrin1@ens-lyon.fr and etienne.roy1@univ-lyon3.fr before January 15th, 2027.

Communautés de création audiovisuelle

Anne Crémieux (Université de Montpellier Paul-Valéry) et Monica Michlin (Université de Montpellier Paul-Valéry)

Cet atelier se propose d'aborder l'étude du cinéma et des productions audiovisuelles du point de vue de l'aspect collectif et donc éventuellement communautaire de toute création audiovisuelle. En effet, la multiplicité des postes qui défilent au générique du moindre court-métrage reflète la pluralité des métiers et donc, l'ampleur de la coopération inhérente à toute création audiovisuelle, invitant à dépasser la conception auctoriale ou l'analyse d'une intention créatrice unifiée. Dans le sillage de la sociologie de l'art de Howard S. Becker (*Art Worlds*, 1982), qui envisage l'œuvre comme le résultat d'une action collective mobilisant art et artisanat, technique et logistique, montage financier et soutien institutionnel, il s'agit d'interroger l'aspect proprement communautaire de la création audiovisuelle, notamment dans sa dimension intentionnelle.

En effet, certaines productions audiovisuelles sont plus explicitement envisagées dans leur promotion, leur distribution et leur réception comme émanant d'un collectif. La notion de communauté ne saurait donc être réduite à la simple coprésence d'individus dans un dispositif de production : elle désigne plutôt, au sens fort, des formes d'appartenance, des solidarités, des pratiques partagées, des espaces d'auto-organisation ou des imaginaires communs, tout comme des rapports de pouvoir pensés et débattus, des mécanismes d'inclusion et d'exclusion, voire des tensions autour de la désignation de l'auteur·ice, de l'œuvre et du collectif. Il s'agira ainsi d'examiner comment les communautés se constituent à travers les pratiques audiovisuelles, comment elles produisent des formes, des récits et des savoirs, et comment, en

retour, les œuvres participent en retour à la construction, la représentation ou la contestation de ces communautés.

Nous encourageons tant les propositions centrées sur des œuvres communautaires spécifiques que sur des communautés de création ou des genres communautaires, mettant en lumière les différences entre collaboration, collectif et communauté en matière de production audiovisuelle. On peut par exemple étudier comment des femmes comme Alice Guy (1873-1968) ou Ava DuVernay (1972-) ont œuvré à promouvoir la participation et le maintien des femmes dans l'industrie du cinéma de leur époque, que se pencher sur des collectifs féministes (*Women Make Movies*), locaux (*Filmmaking Collaborative SF*), queers (*Queer Film Collective*, *New Queer Cinema*) ou autres, hier et aujourd'hui, qu'ils aient produits un seul film (c'est le cas de *The Owls* de Cheryl Dunye en 2010) ou tenté d'institutionaliser leurs pratiques (citons *Women in Film* à Los Angeles).

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, doivent être envoyées à Anne Crémieux (anne.cremieux@univ-montp3.fr) et Monica Michlin (monica.michlin@univ-montp3.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

AARON, Michele (ed.). *New Queer Cinema: A Critical Reader*. Edinburgh UP, 2019.

BECKER, Howard S. (1982), *Art Worlds*. Berkeley: University of California Press.

DREW, Jesse. *A Social History of Contemporary Democratic Media*. NY : Routledge, 2013.

KUHN, Annette. *Women's Pictures: Feminism and Cinema*. [University of Michigan, 1994] Verso, 2008.

MAULE, Rosanna. *Digital Platforms and Feminist Film Discourse: Women's Cinema 2.0*. Palgrave Macmillan, 2016.

MAULE, Rosanna. *Sustainable Resilience in Women's Film and Video Organizations: A Counter-Lineage in Moving Image History*. Oxon and NY: Routledge, 2024.

POLLOCK, Griselda, Roszika **PARKER** (eds). *Framing Feminism: Art and the Women's Movement 1970-1985*. [University of Michigan, 1987]. Pandora, 2009.

SILVER, Erin. *Art and Feminisms: Histories, Methods and Legacies*. Routledge, 2026.

RICH, B. Ruby. *New Queer Cinema: The Director's Cut*. Durham, NC: Duke University Press, 2013.

TRIMMEL, Theresa. F*emale Authorship in Contemporary US Television: When Women Run the Show*. Routledge, 2026.

WEISS, Andrea. *Vampires and Violets: Lesbians in the Cinema*. Jonathan Cape, 1992.

Filmmaking Communities

Anne Crémieux (Université Montpellier Paul-Valéry) and Monica Michlin (Université Montpellier Paul-Valéry)

In this workshop, we will study film and television as a collective endeavor that not only depicts communities but creates them. Indeed, the multitude of positions listed in the closing credits of the shortest short film reflects the diversity of professions involved in its making and, consequently, the inherent cooperative form of any audiovisual creation, inviting us to move beyond the auteur theory of a unified creative intent. Following in the footsteps of Howard S. Becker's sociology of art (*Art Worlds*, 1982), which considers artwork as the result of collective action mobilizing art and craftsmanship, technology and logistics, financial backing and institutional support, the aim is to examine the specifically collective dimension of audiovisual creation, particularly when proclaimed as intentional.

Indeed, certain audiovisual productions are more explicitly conceived—in terms of their promotion, distribution, and reception—as emanating from a collective. The notion of community cannot therefore be reduced to the mere co-presence of individuals within a production framework: rather, in the strongest sense, it refers to forms of belonging, solidarity, shared practices, spaces of self-organization, and common imaginaries. Creating art as a community also leads to questioning power relations, mechanisms of inclusion and exclusion, and even tensions surrounding the designation of the author, the work, and the collective. The aim will thus be to examine how communities are formed through audiovisual practices, how they produce forms, narratives, and knowledge, and how, in turn, these works contribute to the construction, representation, or challenge of these communities.

We welcome proposals that focus on specific community-based works as well as on creative communities or community-based genres, highlighting the differences between collaboration, collectives, and communities in the context of audiovisual production. For example, one might examine how women such as Alice Guy (1873-1968) or Ava DuVernay (1972-) have worked to promote and sustain women's participation in the media industry of their time, or explore feminist collectives (*Women Make Movies*), local collectives (*Filmmaking Collaborative SF*), queer collectives (*Queer Film Collective*, *New Queer Cinema*), or other groups, both past and present – whether they produced a single film (as in the case of Cheryl Dunye's *The Owls* in 2010) or sought to institutionalize their practices (such as *Women in Film in Los Angeles*).

Proposals between 300 and 500 words, accompanied by a short biographical note, should be sent to Anne Crémieux(anne.cremieux@univ-montp3.fr) and Monica Michlin (monica.michlin@univ-montp3.fr) before January 15th, 2027.

Médias d'information et communauté(s) : cohésion, fragmentation, résilience

Carole Darmon (Université d'Angers), Anaïs Le Fèvre-Berthelot (Université Rennes 2) et Sébastien Mort (Université Paris Nanterre)

Le paysage médiatique des États-Unis traverse une période de transformation profonde. Concentration économique, mercantilisme excessif, influence de milliardaires qui défendent un projet anti-démocratique, poids des algorithmes de recommandation, importance croissante de l'intelligence artificielle générative, fragmentation des publics, déserts informationnels, crise de la confiance institutionnelle et polarisation politique sont autant d'éléments qui bouleversent les relations entre les médias d'information et les communautés qu'ils servent (ou divisent). Examiner les liens entre médias d'information et communauté(s) aux États-Unis en adoptant une perspective historique et/ou sociologique permet de proposer une définition contextualisée des communautés. Cette définition fait écho à la tension entre le modèle de la sphère publique bourgeoise décrit par Jürgen Habermas (1978) et les critiques formulées notamment par Nancy Fraser. Cette dernière insiste sur l'importance de prendre en compte le contexte socio-culturel dans lequel s'inscrit la sphère publique et les inégalités structurelles qui empêchent certaines communautés historiquement marginalisées d'accéder à la sphère publique dominante et de prendre part aux débats qui s'y tiennent (Fraser 1990).

Dans ce contexte, cet atelier sera l'occasion d'explorer le rôle des médias dans la définition, la structuration ou la division des communautés, qu'il s'agisse de communautés locales ou nationales, physiques ou virtuelles, politiques, partisanes, économiques et/ou identitaires ; mais aussi le rôle des communautés dans les bouleversements médiatiques. Comment les médias d'information définissent-ils, construisent-ils ou ignorent-ils les communautés états-uniennes ? Dans quelle mesure ces communautés produisent-elles, s'approprient-elles, détournent-elles ou rejettent-elles les discours médiatiques ?

D'un point de vue méthodologique, on peut, en étudiant les structures et les technologies de production, de diffusion et de régulation, poser la question du cadre avec ou contre lequel les communautés peuvent s'informer (au sens de recevoir des informations mais aussi de se donner une forme). L'analyse des contenus est l'occasion d'interroger les communautés imaginées (Anderson 1991) en prêtant attention notamment à la représentation des groupes minorisés, à la place des voix dissidentes et aux possibilités de déploiement de sphères publiques alternatives (Fraser 1990). Enfin, la prise en compte de la réception via des études de cas permet de saisir la manière dont les communautés, locales ou plus larges, physiques ou virtuelles, se font et se défont autour des médias d'information.

Un premier axe pourra porter sur le rôle historique de la presse locale et communautaire dans le pays et, dans une perspective plus contemporaine, sur la crise du journalisme (local) et la recomposition des liens sociaux. Historiquement, les journaux locaux ont été un facteur de cohésion sociale. Aujourd'hui, 50 millions d'habitant·es des États-Unis n'ont plus d'accès ou un accès limité à une source d'information locale fiable (Metzger 2025). Cette fonction est donc

remise en question par la désertification médiatique (Abernathy 2020), mais aussi par les attaques contre les médias publics, l'émergence de médias numériques natifs et la reconfiguration des espaces publics sur les réseaux sociaux. Il sera donc intéressant d'explorer par exemple la désertification médiatique ou les pratiques de journalisme communautaire (Fineman et al. 2023). Au-delà de la presse écrite, le rôle des stations de radio et des chaînes de télévision locales (publiques, privées et/ou communautaires) dans le renforcement des communautés, notamment lors de moments de crise—on peut penser aux incendies en Californie ou aux inondations en Alaska—mérite également d'être analysé. Enfin, la reconfiguration des communautés qui résulte des transformations médiatiques se joue à différentes échelles et on pourra aussi interroger le rôle des réseaux sociaux comme facteur de désintégration ou comme outil de résistance ou de résilience des communautés aux niveaux local et national (Collier 2025).

À l'échelle nationale, pendant la seconde moitié du XXe siècle, l'information des grands groupes audiovisuels structure les débats publics et hiérarchise les problématiques sociétales. Elle définit des priorités nationales et renforce le sentiment d'un destin commun. À « l'âge d'or de l'information hertzienne », l'information radiophonique et télévisuelle construit une communauté nationale, dont les membres ne se rencontrent que dans le signal médiatique relayé. Il s'agit donc d'une communauté fantasmée. Ainsi, on pourra interroger les modalités de la construction de cette communauté fantasmée, mais également les causes et les conséquences de sa dimension hégémonique.

Quant aux médias numériques, ils ne sont pas uniquement sources de fragmentation et de désengagement. Ainsi, les (relativement) nouvelles formes de diffusion des contenus, comme les newsletters payantes, les podcasts ou les chaînes d'influenceur·euses, permettent de nouvelles pratiques journalistiques (Bossio et al. 2024) et peuvent faire émerger ou renforcer des communautés de lecture ou d'écoute engagées. Ces espaces médiatiques nouveaux peuvent permettre à des voix marginalisées dans les médias traditionnels d'émerger, mais sont aussi susceptibles de renforcer les bulles de filtres et la polarisation qui y est associée.

Cette division de la communauté nationale, souvent selon des lignes idéologiques et partisanes, ne date cependant pas de l'avènement des réseaux sociaux et la fragmentation des publics remonte aux années 1980 (Prior 2007). La question du lien entre fragmentation des publics et redéfinition des communautés se pose donc également sur le temps long.

Un dernier axe d'investigation porte sur la mobilisation des médias d'information dans le cadre de revendications liées aux questions d'identité et de représentation. Ainsi, on pourra s'intéresser au traitement médiatique des minorités ethnoraciales, à l'articulation des différentes échelles d'appartenance communautaire dans les médias mainstream et dans les médias communautaires ou au rôle des médias dans les mouvements sociaux et à la manière dont les revues, journaux et comptes de réseaux sociaux témoignent de la constitution de communautés de lutte, mais aussi de leurs divisions.

Les propositions de communication sous la forme d'un résumé de 300-500 mots accompagné d'une courte biographie sont à envoyer à Carole Darmon (carole.darmon@univ-angers.fr), Anaïs Le Fèvre-Berthelot (anais.lefevre@univ-rennes2.fr) et Sébastien Mort (s.mort@parisnanterre.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

ABERNATHY, Penelope Muse. 2020. *News Deserts and Ghost Newspapers: Will Local News Survive?* Center for Innovation and Sustainability in Local Media.

ANDERSON, Benedict. 1991. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Revised Edition. Verso.

BOSSIO, Diana, Valérie **BÉLAIR-GAGNON**, Avery E. **HOLTON**, and Logan **MOLYNEUX**. 2024. *The Paradox of Connection: How Digital Media Is Transforming Journalistic Labor*. University of Illinois Press. https://www.jstor.org/stable/10.5406/jj.9421061.

COLLIER, Jessica R. 2025. "A Community Resilience Approach to Understanding News Deserts and Their Residents." *Digital Journalism 0* (0): 1–23. https://doi.org/10.1080/21670811.2025.2574935.

FINNEMAN, Terri, Patrick **FERRUCCI**, and Mathews **NICK** (2023). "Revenue & Readership, Rescuing & Reviving Rural Journalism," *Journalism Practice*, pp.1-19

FRASER, Nancy. 1990. "Rethinking the Public Sphere: A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy." *Social Text*, no. 25/26: 56–80. https://doi.org/10.2307/466240.

HABERMAS, Jürgen. 1978. *L'Espace Public. Archéologie de La Publicité Comme Dimension Constitutive de La Société Bourgeoise*. Payot.

METZGER, Zach (Local News Initiative). 2025. "The State of Local News: 2025 Report." October 20. https://localnewsinitiative.northwestern.edu/projects/state-of-local-news/2025/report/.

PRIOR, Markus. 2007. *Post-Broadcast Democracy: How Media Choice Increases Inequality in Political Involvement and Polarizes Elections*. Cambridge University Press.

News Media and Community/ies: Cohesion, Fragmentation, Resilience

Carole Darmon (Université d'Angers), Anaïs Le Fèvre-Berthelot (Université de Rennes 2) et Sébastien Mort (Universé Paris Nanterre)

The U.S. news media landscape is going through a period of profound transformation. Economic concentration, excessive commercialism, audience fragmentation, news deserts, a crisis of institutional trust, political polarization, the influence of billionaires promoting an anti-democratic agenda, the dominance of recommendation algorithms, and the growing importance of generative artificial intelligence, all contribute to upending the relationship between news media and the communities they serve (or divide). Examining the links between news media and communities in the United States from a historical and/or sociological perspective offers a contextualized definition of communities. This definition echoes the tensions between the model of the bourgeois public sphere described by Jürgen Habermas (1978) and the critiques formulated notably by Nancy Fraser. Fraser emphasizes the importance of considering the sociocultural

context in which the public sphere is embedded, as well as the structural inequalities that prevent historically marginalized communities from accessing the dominant public sphere and participating in public debates (Fraser 1990).

In this context, this panel explores the role of the media in defining, structuring, or dividing communities—whether local or national, physical or virtual, political, partisan, economic, and/or identity-based—as well as the role of communities in the transformation of the media landscape. How do news media define, build, or ignore U.S communities? To what extent do these communities produce, appropriate, subvert or reject media discourses?

From a methodological perspective, studying the production, distribution, and regulation structures and technologies raises the question of the framework within which or against which communities may be informed (that is, how such communities receive information and how they are formed). Content analysis provides an opportunity to study imagined communities (Anderson 1991) while attending to minority groups, the place of dissenting voices, and the potential emergence of alternative public spheres (Fraser 1990). Finally, case studies focusing on reception can illuminate how communities—whether local or broader, physical or virtual—form and dissolve around news media.

Papers may focus on the historical role of local and community media across the country and, from a more contemporary perspective, on the crisis in (local) journalism and the ways it affects and redefines social ties. Historically, local newspapers have been a force for social cohesion. Today, 50 million people in the United States have no or limited access to a reliable local news source (Metzger 2025). This social function is therefore being challenged not only by news deserts (Abernathy 2020), but also by attacks on public media, the emergence of native digital media, and the reconfiguration of public spaces on social media. Among issues deserving scholarly attention, media desertification or community journalism practices are particularly salient (Fineman et al. 2023). Beyond print media, the role of local radio stations and television channels (public, private, and/or community-based) in strengthening communities–particularly during times of crisis, such as the wildfires in California or the floods in Alaska–also deserves analysis. Finally, the reconfiguration of communities resulting from media transformations occurs at various levels, and papers can also examine the role of social media as a factor in disintegration or as a tool for community resistance and resilience at the local and national levels (Collier 2025).

On a national scale, during the second half of the 20th century, news produced by large broadcasting networks structured public debates and hierarchized social issues, thus setting the national agenda and reinforcing a sense of common belonging. During the golden age of broadcast news, radio and TV contributed to fostering a national community whose members met only through the media signal. Possible papers could interrogate the modalities through which this imagined community was built, as well as the causes and consequences of its hegemony.

As for digital media, they are not only sources of fragmentation and disengagement. Indeed, (relatively) new forms of content distribution—such as paid newsletters, podcasts, and influencer channels—enable new journalistic practices (Bossio et al. 2024) and can foster or strengthen engaged communities of readers or listeners. These new media spaces can allow

voices that are marginalized in legacy media to emerge, but they are also likely to reinforce filter bubbles and the polarization they induce.

This polarization of the national community, often along ideological or partisan lines, predates the emergence of social media and the fragmentation of audiences goes back to the 1980s (Prior 2007). The link between the fragmentation of audiences and the redefinition of communities must thus be analyzed over the long term.

One last area of investigation focuses on the use of news media in struggles for representation. Thus, papers can examine the media treatment of racial minorities, the interplay between different levels of community belonging in mainstream and community media, or the role of media in social movements and the ways in which magazines, newspapers, and social media accounts reflect the formation and divisions of activist communities.

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Carole Darmon (carole.darmon@univ-angers.fr), Anaïs Le Fèvre-Berthelot (anais.lefevre@univ-rennes2.fr) and Sébastien Mort (s.mort@parisnanterre.fr) before January 15th, 2027.

Au seuil de la communauté : frontières et porosité

Darius Devos (EHESS), Marie Plassart (Université Lyon 2) et Marie Rabecq (Université Lyon 2)

Dans le cadre de cet atelier, nous considérons la communauté comme un réseau de sociabilité et d'interconnaissance, plutôt que de rechercher une caractérisation par le biais de traits définitoires ou d'une identité partagée. Cette définition relationnelle aurait soulagé les tourments de l'une des protagonistes de Sinclair Lewis, tout juste arrivée de la ville dans le village (fictif) de Gopher Prairie : bien qu'elle tente sans succès d'en adopter les mœurs et l'état d'esprit, l'héroïne aurait pu estimer que son mariage au docteur du village et ses divers contacts avec les marchands et associations locaux l'intégreraient de fait au tissu social de la petite ville (mais est-ce vraiment le cas ?).

La mise en lumière de ces liens pose la question des limites de la communauté, qui est elle-même interconnectée au reste de la société. Ces limites incluent et recoupent d'autres groupes et institutions. Dans une perspective relationnelle, les interconnections ne se réalisent pas uniquement à la frontière de la communauté mais peuvent s'incarner dans des individus ou des sous-groupes qui partagent leur appartenance entre plusieurs communautés distinctes. À Miltonville, un membre actif des Jeunes Démocrates peut tout à fait avoir une opinion bien définie sur la consommation en tant que membre de la coopérative alimentaire, et en parallèle occuper un mandat au *town meeting* (Ivan Bruneau). Des femmes socialistes peuvent joindre leurs efforts à ceux de femmes progressistes lors d'une manifestation contre la guerre à New York City en 1914, malgré la critique socialiste prononcée par Eugène Debs à l'encontre des présidents progressistes, et de la décision de Woodrow Wilson de considérer les socialistes comme des antipatriotes (Maureen Flanagan). Une société fraternelle à base ethnique, qui assurait à des

familles ouvrières immigrées polices d'assurance, concessions funéraires et colonies de vacances, peut être liquidée à la demande des autorités de contrôle des assurances de l'État de New York comme organisation de « façade communiste » (Robert Zecker). Une association de parents d'élèves et d'enseignant.es, rejointe par des associations religieuses et des activistes des droits civiques, peut voir ses limites renforcées et/ou remises en cause par l'organisation commune d'actions non-partisanes pour demander des comptes aux candidat.es politiques (Julien Talpin). Les membres d'une communauté prônant le rejet de la propriété privée peuvent également se trouver à la tête d'entreprises économiques en interaction avec le reste de la société (Anthony Wonderley).

La mise en lumière des limites de la communauté peut être appliquée à l'étude des petites villes (*small towns*), des milieux partisans au sein desquels interagissent militant.es, électeur.ices et soutiens occasionnels, par exemple dans le cadre des tiers partis comme le *Peoples' Party,* ou les partis progressiste, socialiste et communiste.

D'autres propositions pourraient évoquer :

- les communautés de lecteur.ices formées autour de périodiques,
- les controverses sur la délimitation des frontières de la communauté,
- les discussions et débats quant à l'appartenance à la communauté,
- la sortie de la communauté, du parti politique à la secte religieuse, qu'elle soit choisie, négociée ou imposée,
- la répression des communautés, qui vise les liens qui les unissent, et la manière dont elles y résistent, par exemple face aux expulsions du territoire ou à la surveillance,
- les communautés intentionnelles, religieuses ou non, et leur entourage,
- les mobilisations dans des contextes précis, par exemple dans le cadre d'engagements de type NIMBY (*Not In My BackYard*), dans le mouvement progressiste, ou dans le Tea Party.
- la mémoire que les communautés gardent d'elles-mêmes, telle que la recueillent l'histoire orale, les mémoires ou les commémorations, qui peuvent en retracer les frontières après coup,

Les propositions, d'une longueur approximative de 500 mots, accompagnées d'une brève présentation biobibliographique, sont à envoyer directement à Darius Devos (darius.devos@ehess.fr), Marie Plassart (marie.plassart@univ-lyon2.fr) et Marie Rabecq (marie.rabecq1@univ-lyon2.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

Social and Economic History, Sociology

ANDREAS, Marcus. "Must Utopia Be an Island? Positioning an Ecovillage within Its Region." *Social Sciences Directory* 2 (2013).

BECKER, Howard S. *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*. Glencoe: Free Press, 1963.

BREIGER, Ronald L. "The Duality of Persons and Groups." *Social Forces* 53, no. 2 (1974): 181–190.

BRETON, Raymond. "Institutional Completeness of Ethnic Communities and the Personal Relations of Immigrants." *American Journal of Sociology* 70, no. 2 (1964): 193–205.

BRUNEAU, Ivan. *Au pays de Bernie Sanders: Enquête sur une autre Amérique*. Paris: Éditions de l'EHESS, 2024.

BUFF, Rachel Ida. *Against the Deportation Terror: Organizing for Immigrant Rights in the Twentieth Century*. Philadelphia: Temple University Press, 2018.

CREAGH, Ronald. *Utopies américaines: Expériences libertaires du XIXe siècle à nos jours*. Marseille: Agone, 2009.

DOUZOU, Marion. *Le conservatisme américain en mouvement: Enquête sur le Tea Party en Pennsylvanie*. 2017.

ENGEL, Katherine Carté. *Religion and Profit: Moravians in Early America*. *Early American Studies*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2011.

FILLIEULE, Olivier, ed. *Le désengagement militant*. Paris: Belin, 2005.

FLANAGAN, Maureen. *America Reformed: Progressives and Progressivisms, 1890s–1920s*. New York: Oxford University Press, 2007.

GOLDSTEIN, Robert Justin. *American Blacklist: The Attorney General's List of Subversive Organizations*. Lawrence: University Press of Kansas, 2008.

KAUFMAN, Jason. *For the Common Good? American Civic Life and the Golden Age of Fraternity*. New York: Oxford University Press, 2002.

KELLEY, Robin D. G. *Hammer and Hoe: Alabama Communists during the Great Depression*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1990.

LEWIS, Sinclair. *Main Street*. New York: P. F. Collier & Son Corporation, 1920.

LYND, Robert S., and Helen **MERRELL LYND**. *Middletown: A Study in American Culture*. New York: Harcourt, Brace and Company, 1929.

LYND, Robert S., and Helen **MERRELL LYND**. *Middletown in Transition: A Study in Cultural Conflicts*. New York: Harcourt, Brace and Company, 1937.

MISCHI, Julian. *Le Communisme désarmé: Le PCF et les classes populaires depuis les années 1970*. Marseille: Agone, 2014.

NAVASKY, Victor S. *Naming Names*. New York: Viking, 1980.

PETTENGILL, Ryan S. *Communists and Community: Activism in Detroit's Labor Movement, 1941–1956*. Philadelphia: Temple University Press, 2020.

SAWICKI, Frédéric. *Les Réseaux du Parti socialiste: Sociologie d'un milieu partisan*. Paris: Belin, 1997.

SCOTT, Anne Firor. *Natural Allies: Women's Associations in American History*. Urbana: University of Illinois Press, 1991.

SKOCPOL, Theda. *Diminished Democracy: From Membership to Management in American Civic Life*. Norman: University of Oklahoma Press, 2004.

TALPIN, Julien. *Community Organizing: De l'émeute à l'alliance des classes populaires aux États-Unis*. Paris: Raisons d'agir, 2016.

WEISBROD, Carol. *The Boundaries of Utopia*. New York: Pantheon Books, 1980.

WONDERLEY, Anthony. *Oneida Utopia: A Community Searching for Human Happiness and Prosperity*. Ithaca, NY: Cornell University Press, 2017.

ZECKER, Robert M. *"A Road to Peace and Freedom": The International Workers Order and the Struggle for Economic Justice and Civil Rights, 1930–1954*. Philadelphia: Temple University Press, 2018.

Discursive Approaches to Communities

GABORIAUX, Chloé, and Arnaud **SKORNICKI**. *Vers une histoire sociale des idées politiques*. Villeneuve-d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion, 2018.

HALBWACHS, Maurice. *La Mémoire collective*. Paris: Presses universitaires de France, 1950.

PORTELLI, Alessandro. *They Say in Harlan County: An Oral History*. New York: Oxford University Press, 2011.

Special Issues of *Mots. Les langages du politique*

- « Figures de la vie communautaire » (Job & Job, 1980),
- « La grammaire des dénominations sociopolitiques » (Tournier, 1981)
- « Le nous politique » (Geffroy éd., 1985),
- « Restons groupés: la construction discursive des relations sociales » (Bonnet et al, 2019)

Periodical Studies

GRAHAM, John, ed. *"Yours for the Revolution": The Appeal to Reason, 1895–1922*. Lincoln: University of Nebraska Press, 1990.

MANSANTI, Céline. "Subversions: Jazz, revue d'exil grivoise (Paris, 1924–1927)." *Revue française d'études américaines* 176, no. 3 (2023): 113–131.

Crossing the Threshold: The Porous Boundaries of Communities

Darius Devos (EHESS), Marie Plassart (Université Lyon 2) and Marie Rabecq (Université Lyon 2)

Stepping away from a definition based on essential features or a common identity, the present workshop will envision community as a social network of mutual acquaintance and interdependence. That definition would have appeased the introspective torments of one of

Sinclair Lewis' characters, an anxious newcomer to the small (fictitious) town of Gopher Prairie: although striving—in vain—to adopt the proper mindset and behavior that would make her truly belong, the city-educated heroine should have been reassured that her wedding to the local doctor and her various engagements with local tradesmen and civic associations would ultimately make her a member of the small town community.

Such a relational outlook poses the question of the threshold of the community, which is itself enmeshed in the fabric of society, including and overlapping with other groups and institutions. With a relational perspective, not only is interaction constitutive of the borders of the community; it may hinge on individuals or subgroups belonging to several otherwise distinct communities. In Miltonville, an active member of the Young Democrats may simultaneously defend a definite stance on consumption as a member of the Food Co-op and be an elected member of the town meeting (Ivan Bruneau). Socialist women may rally Progressive women in a march against war in 1914 New York in spite of Eugene Debs's socialist critique of progressive presidents, and Woodrow Wilson's dismissal of socialists as unpatriotic (Maureen Flanagan). An ethnic fraternal order providing insurance, burial plots and summer camps to immigrant working-class families may be liquidated at the request of New York's insurance regulators as a Communist "front" (Robert Zecker). A parent-teacher association, together with some religious organizations, and civil rights activists may see their organizations' borders reinforced and/or challenged through joint nonpartisan action to hold political candidates accountable (Julien Talpin). The members of a tight-knit community rejecting private property may also be active businesspersons at the head of business ventures geared towards the rest of society (Anthony Wonderley).

That focus on the threshold of communities can be fruitfully applied to the study of small towns, the study of partisan milieus in which activists, voters and occasional allies interact, as would notably be the case with third parties like the People's Party, the Progressive, Socialist or Communist parties.

Other relevant terrains include:

- communities of readers as created by periodicals,
- controversies on naming the borders of communities,
- discussions and debates surrounding one's belonging to the group
- exit from a community, from a political party to a religious sect, whether chosen, negotiated or imposed;
- repression against communities, aimed at the ties that bind them, and the ways they resist it, for instance against deportation or surveillance
- intentional communities, religious and non-religious, and their surroundings,
- mobilizations in localized settings, either of the NIMBY type, or within the progressive movement or the Tea Party, for instance.
- the memory communities keep of themselves, as recorded in oral histories, memoirs or commemorations, which may redraw their boundaries after the fact,

Proposals of approximately 500 words and a short presentation of the author should be sent to Darius Devos (darius.devos@ehess.fr), Marie Plassart (marie.plassart@univ-lyon2.fr) and Marie Rabecq (marie.rabecq1@univ-lyon2.fr) before January 15th, 2027.

Communautés marginalisées : autodétermination et autonomisation politique, culturelle et matérielle

Cassandre Di Lauro (Université Paris Est Créteil) et Anissa Khamkham (Université Sorbonne Nouvelle)

Le terme « communauté » est omniprésent dans l'imaginaire politique étatsunien, « utilisé aussi bien par des acteurs institutionnels que par des mouvements sociaux contestataires » (Petitjean 2019). On peut la définir comme « un groupe qui rassemble les membres d'une catégorie qui partagent un sentiment d'appartenance commune, constitué au cours d'interactions qui lui fournissent une certaine 'capacité d'action collective' » (Guillaume Marche 2017). En raison de l'histoire raciale des États-Unis, le terme est très souvent employé pour désigner des groupes « unis par des appartenances ethnoraciales à la fois imposées et subjectivées » (Petitjean 2019). Historiquement donc, les minorités ethnoraciales, tout comme d'autres minorités, ont été considérées aux États-Unis sous le prisme des communautés.

La revendication de la communauté comme catégorie de construction identitaire et d'action collective est étroitement liée à l'histoire des mouvements sociaux contestataires aux États-Unis. Pour de nombreux groupes minorisés et altérisés, la lutte pour l'émancipation collective a ainsi été pensée comme passant par la reconnaissance d'une oppression commune, qu'elle soit liée à l'appartenance ethnique ou raciale, à la religion, à l'orientation sexuelle, à l'identité de genre ou encore à une situation de handicap. En se revendiquant d'expériences et de luttes partagées, la constitution d'un groupe en communauté permet de transformer une position sociale subie en une source de pouvoir collectif. Elle permet de retourner le stigmate, en se réappropriant publiquement une identité assignée pour revendiquer une capacité d'autodétermination, c'est-à-dire la possibilité pour un groupe de disposer de lui-même—et d'auto-organisation—et donc la possibilité de « contrôler les moyens qui orientent sa destinée » (Bourdieu 1980 ; Kruzynski 2017 ; Jean-Jacques et Pointurier 2024).

Cet atelier propose donc de réfléchir aux liens entre construction communautaire de groupes marginalisés et luttes pour des formes d'autonomie politique, culturelle et/ou matérielle aux États-Unis selon un prisme historique, sociologique ou socio-historique.

À la fin des années 1960, le mouvement protéiforme qui émerge autour du mot d'ordre « Black Power » s'articule autour d'une redéfinition et d'une célébration de l'identité noire étatsunienne, unifiée par une histoire commune d'oppression raciale, et autour du contrôle communautaire (*community control*) des institutions et des ressources. Le terme « séparatiste » a souvent été utilisé, par opposition à la tradition intégrationniste, pour critiquer les militants nationalistes noirs de cette période qui rejetaient le dialogue interracial et l'intégration des Africains Américains dans la société dominante blanche comme horizon unique du mouvement des droits civiques (Rolland-Diamond 2016 ; Maheo 2024 ; Khamkham 2025). Dans le sillage du *Black Power*, d'autres groupes minoritaires empruntent des mots d'ordre et des voies similaires :

« Brown Power » pour le mouvement chicano/a, « Red Power » pour le mouvement amérindien et « Yellow Power » pour le mouvement de libération asio-américain (Diamond, Huret et Rolland-Diamond 2012). C'est aussi le cas des minorités sexuelles, comme l'illustre par exemple le séparatisme-lesbien qui émerge à la même période, reposant sur un rejet affirmé de l'hétérosexualité comme institution et, plus largement, de la présence des hommes dans la vie des femmes.

Tous ces mouvements ont pour point commun une revendication identitaire et politique, en rupture avec une posture assimilationniste et réformiste passant par une politique de la respectabilité. L'objectif de contrôle communautaire politique et économique qui s'impose dans nombre de ces mouvements contestataires à partir de la fin des années 1960 a donné lieu à des interprétations et des modalités d'actions diverses : autogestion et mise en place d'infrastructures matérielles et économiques qui concrétisent les revendications d'autodétermination (tels que les *community survival programs* du *Black Panther Party*) ; stratégies électorales et conventions politiques indépendantes ; mouvements artistiques ; création de réseaux, d'organisations, de collectif, voire de lieux de vie en non-mixité (dans le cas des terres lesbiennes par exemple).

L'accent mis sur les communautés et l'émergence de nouvelles modalités d'action collective donnent également naissance à de nouveaux rôles, notamment ceux de *community leaders* et de *community organizers*. Ces fonctions peuvent être exercées de manière informelle, certaines personnes acquièrent une position de leadership en raison de leur engagement, de leur capacité à mobiliser les autres ou de leur contribution au dynamisme et à la pérennité du collectif. Elles peuvent également être encouragées, voire institutionnalisées, par des politiques publiques visant à favoriser l'autonomisation des populations marginalisées.

La communauté est en effet devenue une catégorie d'action publique à part entière depuis les politiques de lutte contre la pauvreté de la *Great Society* du président démocrate Lyndon B. Johnson. L'autonomisation des bénéficiaires de l'aide sociale, et en particulier des minorités raciales, est alors mise en avant par le gouvernement. Ces politiques participeront à l'essor du *community organizing* qui vise une autonomisation sociale et politique des communautés marginalisées cibles par la participation active à des actions de revendication via des intermédiaires, les *community organizers*, sorte de professionnels de l'activisme censés faire émerger des leaders indigènes aux communautés cibles. Ce modèle invite à questionner à la fois la façon dont ses communautés sont perçues et construites par les *organizers*, et quel véritable degré d'autonomie politique et sociale peut émerger à la faveur du *community organizing* (Petitjean 2023).

L'appel à communication se veut délibérément large afin d'explorer les liens multiples entre communautés marginalisées, construction et revendication d'identités politiques partagées, mouvements contestataires, émancipation collective, autodétermination et autonomie politique, culturelle et/ou matérielle aux États-Unis. Bien que l'accent soit mis sur la période allant de la seconde moitié des années 1960 à nos jours, toutes les périodes historiques sont les bienvenues.

Parmi les pistes de réflexion possibles, les propositions pourraient porter sur les thématiques suivantes (liste non-exhaustive) :

- Les séparatismes aux États-Unis
- Les tensions entre autonomie et assimilation / intégration dans la société dominante
- Les mouvements politiques indépendants par et pour les minorités
- Les pratiques de non-mixité au sein des mouvements sociaux contestataires
- Les communautés intentionnelles autonomes issues de populations minorisées
- L'omniprésence de la notion de communauté dans les discours et imaginaires militants
- La dimension protéiforme et malléable de ce que constitue l'autodétermination communautaire
- La communauté comme socle de l'engagement politique et contestataire
- Les contradictions du *community organizing* et des politiques publiques visant un degré d'autonomisation de communautés marginalisées

Les propositions de communication, en français ou en anglais (d'environ 500 mots accompagnées d'une courte biographie), sont à envoyer à Cassandre Di Lauro (cassandre.di-lauro@u-pec.fr) et Anissa Khamkham (anissa.khamkham@sorbonne-nouvelle.fr) au plus tard le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

GOFFMAN, Erving. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Traduit par Alain Kihm, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

GRUEL, Louis. « Conjurer l'exclusion : Rhétorique et identité revendiquée dans des habitats socialement disqualifiés ». *Revue française de sociologie*, vol. 26, n° 3, 1985, 431–53.

HURET, Romain, Andrew **DIAMOND** et Caroline **ROLLAND-DIAMOND**. *Révoltes et utopies. La contre-culture américaine des années 1960*. Paris, Éditions Fahrenheit, 2012.

JEAN-JACQUES, Sarah, et Sophie **POINTURIER**. *Le Déni Lesbien*. Paris, Harper Collins, 2024, 120.

KHAMKHAM, Anissa. *Du militantisme à la conquête du pouvoir politique. Le mouvement noir étatsunien en Caroline du Nord, 1965-2014*. Thèse de doctorat en civilisation étatsunienne, Toulouse, Université Toulouse Jean Jaurès, 2025.

KRUZYNSKI, Anna. « L'autonomie collective en action : du Centre Social Autogéré de Pointe-Saint-Charles au Bâtiment 7 ». *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 29, nos 1-2, 2017, 139-58.

MAHEO, Olivier. *De Rosa Parks au Black Power. Une histoire populaire des mouvements noirs, 1945-1970*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2024.

MARCHE, Guillaume. *La Militance LGBT aux États-Unis. Sexualité et subjectivité*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2017.

PETITJEAN, Clément. *Des professionnel·le·s de la représentation populaire. Les* community organizers *à Chicago*. Thèse de doctorat en sociologie, Guyancourt, Université Paris-Saclay, 2019.

PETITJEAN, Clément. *Occupation: Organizer. A Critical History of Community Organizing in America*. Chicago, Illinois, Haymarket Books, 2023.

ROLLAND-DIAMOND, Caroline. *Black America. Une histoire des luttes pour l'égalité et la justice (XIXe-XXIe siècle)*. Paris, La Découverte, 2016.

Marginalized Communities: Self-Determination and Political, Cultural, and Material Autonomy

Cassandre Di Lauro (Université Paris-Est Créteil) and Anissa Khamkham (Université Sorbonne Nouvelle)

The term "community" occupies a central place in the U.S. political imagination, where it is "used by both institutional actors and protest social movements" (Petitjean 2019). It can be defined as "a group that brings together members of a category who share a sense of common belonging, formed through interactions that provide it with a certain 'capacity for collective action'" (Marche 2017). Given the racial history of the United States, the term is frequently used to refer to groups "united by ethnic and/or racial affiliations that are both imposed and subjectivized" (Petitjean 2019). Ethnic and racial minorities, like other minority groups, have thus historically been understood and represented through the lens of community.

The assertion of "community" as a category of identity construction and collective action is closely linked to the history of protest movements in the United States. For many minoritized and othered groups, the struggle for collective emancipation must first involve the recognition of a shared experience of oppression, whether related to ethnicity or race, religion, sexual orientation, gender identity, or disability. By claiming shared experiences and struggles, a group can constitute itself as a community, transforming an assigned social position into a source of collective power. This process enables groups to subvert stigma and transform it into a source of empowerment by publicly reclaiming an identity imposed upon them. It also creates space for the assertion of self-determination—the ability of a group to determine its own course—and self-organization, or the ability to "control the means that shape its destiny" (Bourdieu 1980; Kruzynski 2017; Jean-Jacques and Pointurier 2024).

With this in mind, this workshop aims to explore the connections between community-building among marginalized groups and struggles for forms of political, cultural, and/or material autonomy in the United States through a historical, sociological, or socio-historical lens.

In the late 1960s, the multifaceted movement that emerged around the slogan "Black Power" centered on a redefinition and celebration of Black American identity—unified by a shared history of racial oppression—and on community control of institutions and resources. The term "separatist" has often been used, in contrast to the integrationist tradition, to criticize the Black nationalist activists of that period who rejected interracial dialogue and the integration of African Americans into the dominant white society as the sole goal of the civil rights movement (Rolland-Diamond 2016; Maheo 2024; Khamkham 2025). In the wake of Black Power, other minority groups adopted similar slogans and approaches: "Brown Power" for the Chicano/a movement, "Red Power" for the Indigenous movement, and "Yellow Power" for the Asian American liberation movement (Diamond, Huret, and Rolland-Diamond 2012). This was also the case for sexual

minorities, as illustrated, for example, by lesbian separatism, which emerged during the same period and was based on a firm rejection of heterosexuality as an institution and, more broadly, of the presence of men in women's lives.

All these movements share a common claim to identity and political agency, breaking with an assimilationist and reformist stance rooted in a politics of respectability. The goal of political and economic community control, which became central to many of these protest movements beginning in the late 1960s, gave rise to diverse interpretations and modes of action: self-governance and the establishment of material and economic infrastructures that translated calls for self-determination into concrete action (such as the Black Panther Party's community survival programs); electoral strategies and independent political conventions; artistic movements; and the creation of networks, organizations, collectives, or single-sex living spaces (as in the case of lesbian lands, for example).

The emphasis on communities and the emergence of new forms of collective action have also given rise to new roles, notably those of community leaders and community organizers. These roles may be performed informally; some individuals can assume leadership positions due to their commitment, their ability to rally others, or their contribution to the collective's vitality and sustainability. They can also be encouraged—or even institutionalized—by public policies aimed at promoting the empowerment of marginalized populations.

The community has, in fact, emerged as a distinct category of public policy since the implementation of Democratic President Lyndon B. Johnson's War on Poverty initiatives under the Great Society program. The government then promoted the empowerment of welfare recipients, particularly racial minorities.

These policies contributed to the rise of community organizing, which seeks to empower marginalized communities socially and politically by encouraging their active participation in advocacy efforts. This process is facilitated by community organizers, professional activists who work to foster the emergence of local leaders within the communities they serve. This model invites us to question both how these communities are perceived and constructed by organizers, and what genuine degree of political and social autonomy can emerge through community organizing (Petitjean 2023).

The call for papers is deliberately broad in scope to explore the multiple connections between marginalized communities, the construction and reclaiming of shared political identities, protest movements, collective emancipation, self-determination, and political, cultural, and/or material autonomy in the United States.

Although the focus is on the period from the second half of the 1960s to the present, submissions covering any historical period are welcome.

Among possible avenues for reflection, proposals could address the following themes (non-exhaustive list):

- Separatist movements in the United States
- Tensions between autonomy and assimilation/integration into mainstream society
- Independent political movements by and for minorities

- Separatist practices within protest social movements (e.g., women-only, queer-only, or people-of-color-only organizing)
- Autonomous intentional communities founded by marginalized populations
- The importance of the concept of community in activist discourse and imaginaries
- The multifaceted and malleable nature of what community self-determination can mean
- Community as the foundation of political and protest engagement
- The contradictions between community organizing and public policies aimed at empowering marginalized communities

Proposals for papers, in French or English (approximately 500 words, accompanied by a short biography), should be sent to Cassandre Di Lauro (cassandre.di-lauro@u-pec.fr) and Anissa Khamkham (anissa.khamkham@sorbonne-nouvelle.fr) no later than January 15th, 2027.

La communauté scientifique face aux défis environnementaux

Marion Douzou (Université Lumière Lyon II) et Lucie Genay (Université Grenoble Alpes)

Dans cet atelier, nous voudrions mettre à l'honneur les réflexions portant sur les impacts environnementaux anthropiques et interroger cet aspect à la fois pratique et philosophique de notre profession. Il est pensé comme un temps d'échange sur nos pratiques de recherche et notre rôle en tant que communauté d'enseignant.es-chercheur.ses spécialistes d'un pays dont une partie influente de la population démontre régulièrement son hostilité envers les enjeux climatiques et environnementaux. En effet, après un âge d'or du consensus qui a vu émerger des lois fondamentales sur la protection de l'environnement et la conservation énergétique pendant les présidences Kennedy, Johnson, Nixon et Carter sous l'impulsion de personnalités comme le sénateur de l'Idaho Frank Church (en poste de 1957 à 1981), la révolution conservatrice Reaganienne et l'anti-environnementalisme, incarné, entre autres, par le Secrétaire d'Etat à l'Intérieur James Watt (1981-1983,) ont inauguré ensuite l'ère des représailles, ou du retour de bâton ("*backlash*"), contre ces fondements législatifs et leurs défenseurs. On retrouve aujourd'hui dans le mouvement MAGA (*Make America Great Again*) les mêmes mécanismes de dénigrement et un désengagement ostentatoire, symbolisé par la double sortie des accords de Paris (COP21), face aux responsabilités de l'un des plus grands émetteurs mondial, actuel et historique, de gaz à effet de serre.

Dans ce contexte de dénialisme et d'une hyperconsommation érigée en pilier de *l'American way of life*, il n'est pas toujours aisé pour des universitaires conscients et soucieux des enjeux écologiques de naviguer dans ce champ de recherche. Ainsi, il s'agira d'interroger comment adapter nos méthodes et méthodologies à l'accélération du dérèglement climatique et aux dilemmes écologiques et éthiques connexes auxquels nous sommes confrontés. Comment réconcilier nos objets de recherche avec des convictions scientifiques et personnelles mises à mal par l'évolution éco-anxiogène de la situation ? Nous pensons être nombreux.ses dans cette

quête de cohérence en tant qu'analystes attentifs et attentives à ne pas contribuer davantage aux problèmes que nous examinons.

Par exemple, quelle posture adopter par rapport à la question de l'intelligence artificielle générative (IAg) et ses externalités négatives dans notre métier ? Notre connaissance des États-Unis nous place dans une position particulière, car nous connaissons le contexte dans lequel cette course technologique effrénée a débuté. Alors que l'IA est utilisée par l'administration Trump pour identifier les programmes universitaires jugés inutiles (dont ceux qui traitent de l'environnement et du climat), que les centres de données se multiplient dans des contrées où l'eau se fait dangereusement rare et que les géants du numérique états-uniens étendent leur influence politique et économique et détruisent des millions de livres imprimés après numérisation (« destructive book scanning ») pour entraîner leur modèle, pour ne citer que quelques éléments parmi une pléthore de risques écologiques et orwelliens, quelle place l'IAg (et plus largement le numérique) peut ou doit-elle avoir dans notre approche scientifique ? Les communications qui explorent le monde de la tech seront appréciées pour éclairer cette discussion.

Un autre aspect que nous aimerions interroger concerne l'accès même à la matière première d'où est issue notre production scientifique. Faire du terrain aux États-Unis est évidemment indispensable pour la vaste majorité d'entre nous , mais implique une empreinte carbone et environnementale conséquente. Quelles solutions peut-on partager et quelles solidarités peut-on envisager au sein de notre communauté pour diminuer cet impact ? Quelles mesures (de type chartes environnementales) les laboratoires mettent-ils en place ? Quels sont les freins et les limites aux efforts entrepris ? Sur place, le problème de l'hostilité se pose à nouveau et peut affecter le travail de celles et ceux qui étudient des objets de plus en plus sensibles (e.g., le carbone, l'eau, les feux, l'agriculture, l'énergie, les pollutions, la biodiversité), notamment dans les régions les plus conservatrices. En outre, la polarisation politique et le niveau de tension sont tels que dans certains contextes, les chercheur.ses étranger.ères peuvent se voir taxé.es d'une forme d'extractivisme et rejeté.es par des communautés locales engagées dans une démarche d'auto-défense. Au-delà des pratiques dans les universités françaises, les propositions sur la manière dont la communauté scientifique états-unienne fait face à la révolution technologique actuelle et à l'anti-environnementalisme de l'administration Trump seront aussi éclairantes.

Les présentations sous la forme de témoignages ou questionnements personnels seront les bienvenues, et les réflexions plus philosophiques et épistémologiques pourront aussi trouver leur place. Nous proposons que les présentations de cet atelier soient courtes afin de laisser un maximum de temps à la discussion sur ce thème complexe mais primordial. S'il s'agit de se confronter à des questions qui dérangent—quoi de plus logique dans un contexte de dérèglement ou de « grand dérangement » climatique pour reprendre l'expression d'Amitav Ghosh ?—l'objectif ne sera pas de nourrir une culpabilité collective ou de comparer le degré d'exemplarité des un.es et des autres, mais de poser les jalons d'une discussion constructive et de faciliter l'émergence de projets ou d'actions. Le congrès d'une société savante sur le thème de la communauté nous a paru un moment opportun pour nous saisir de ce sujet qui nous affecte toutes et tous, même s'il dépasse largement notre communauté. Si celle-ci n'a pas vocation à fournir toutes les réponses, elle se doit certainement de poser ces questions cruciales qui concernent l'ensemble

du vivant, des individus humains et non-humains qui constituent la biosphère et partagent un habitat commun.

Les propositions sont à envoyer à Marion Douzou (m.douzou@univ-lyon2.fr) et Lucie Genay (lucie.genay@univ-grenoble-alpes.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

"A Texas University Becomes a Petri Dish for a Conservative Overhaul." *The New York Times*, 18 août 2026.

"The quest to 'destructively scan' all the world's books." *The Washington Post*, 29 janvier 2026.

ALOMBERT, Anne. *De la bêtise artificielle: Pour une politique des technologies numériques*. Editions Allia, 2025.

BARRAU, Aurélien. *L'Hypothèse K. La science face à la catastrophe écologique*. Paris: Grasset & Fasquelle, 2023.

BECK, Ulrich. *Ecological Politics in an Age of Risk*. Polity Press, 1995

BEISER, Vince. *Power Metal: The Race for the Resources That Will Shape the Future*. Wildfire, 2024.

BENSON, Melinda Harm, and Robin **KUNDIS CRAIG**. *The End of Sustainability: Resilience and the Future of Environmental Governance in the Anthropocene*. University Press of Kansas, 2017.

BIHOUIX, Philippe. *Le Bonheur était pour demain: Les rêveries d'un ingénieur solitaire*. Point, 2022.

FRESSOZ, Jean-Baptiste. *Sans transition. Une nouvelle histoire de l'énergie*. Seuil, 2024.

FIEGE, Mark. *The Republic of Nature: An Environmental History of the United States*. University of Washington Press, 2013.

GHOSH, Amitav. *The Great Derangement: Climate Change and the Unthinkable*. University of Chicago Press, 2017.

HALTINNER, Kristin. *Inside the World of Climate Change Skeptics*. University of Washington Press, 2023.

MALM, Andreas and Wim **CARTON**. *Overshoot: How the World Surrendered to Climate Breakdown*. Penguin, 2026.

ORR, David W. *Dangerous Years: Climate Change, the Long Emergency, and the Way Forward*. Yale University Press, 2016.

ROHER, Daniel and Charlie **TYRELL**. *The AI Doc: Or How I Became an Apocaloptimist*. Documentaire. Production Playgrounds; Cottage M; Fishbowl Films, 2026.

SADIN, Éric. *Le Désert de nous-mêmes: Le tournant intellectuel et créatif de l'intelligence artificielle*. L'Échappée: 2025.

Xiao, Tianqi, Francesco **Fuso Nerini**, H. Damon **Matthews**, Massimo **Tavoni**, and Fengqi **You**. "Environmental Impact and Net-Zero Pathways for Sustainable Artificial Intelligence Servers in the USA." *Nature Sustainability* 8, no. 12 (2025): 1541-53.

Facing Environmental Challenges as a Scientific Community

Marion Douzou (Université Lumière Lyon II) and Lucie Genay (Université Grenoble Alpes)

In this workshop, we would like to highlight discussions on anthropogenic environmental impacts and address both the practical and philosophical implications of this issue for our profession. The panel is envisioned as an opportunity to discuss our research practices and our role as a community of professors and researchers specialized in a country where a significant portion of the population regularly demonstrates hostility toward climate and environmental concerns. Following a golden age of consensus that enabled the passing of landmark legislation on environmental protection and energy conservation during the Kennedy, Johnson, Nixon, and Carter administrations, driven by figures such as Idaho Senator Frank Church (in office from 1957 to 1981), the conservative Reagan Revolution and the anti-environmentalism embodied, among others, by Secretary of the Interior James Watt (1981–1983) subsequently ushered in an era of backlash against these legislative foundations and their defenders. Today, the MAGA movement exhibits the same mechanisms of denigration and ostentatious disengagement, symbolized by the double withdrawal from the Paris Agreement (COP21), from the responsibilities of one of the world's largest current and historical emitters of greenhouse gases.

In such a context of widespread denialism and hyperconsumption, which has been elevated to a pillar of the "American way of life," it is not always easy for academics who are aware of and concerned about ecological crises to navigate this research field. Thus, we suggest conferring about how to adapt our methods and methodologies to the accelerating pace of climate change and the related ecological and ethical dilemmas that we face as scholars. How can we reconcile our research with scientific and personal convictions that are being undermined by a situation that steadily causes more eco-anxiety? We believe there are many among us on the same quest for coherence, as analysts careful not to contribute further to the very problems they are examining.

For example, what stance ought we to take towards generative artificial intelligence (GAI) and its negative externalities in our field? Our knowledge of the United States (US) puts us in a unique position, as we understand the context in which this frantic technological race began. While the Trump administration is using AI to identify university syllabi deemed superfluous (including those dealing with the environment and climate change), while data centers are mushrooming in regions where water is becoming dangerously scarce, and while US tech giants are expanding their political and economic influence and destroying millions of printed books after digitizing them ("destructive book scanning") to train their models—and these are only a few among myriad other ecological and Orwellian risks—what role can or should GAI (and digital technology more broadly) play in our scientific approach? Presentations that investigate the world of Big Tech are welcome to help inform this discussion.

Another angle we would like to probe concerns access to the raw materials upon which our scientific output depends. Conducting fieldwork in the US is obviously essential for the vast majority of us, but it entails a substantial carbon and environmental footprint. What solutions can we share, and what forms of solidarity can we foster within our community to reduce this impact? What measures (such as environmental charters) are research teams implementing? What are the obstacles and limitations to these efforts? Once on the ground, the problem of hostility arises once again and can affect the work of those studying increasingly sensitive topics (e.g., carbon, water, wildfires, agriculture, energy, pollution, biodiversity), particularly in the most conservative areas. Furthermore, political polarization and tensions have reached such heights that, in certain circumstances, foreign researchers may be accused of a sort of extractivism and rejected by local communities who are engaged in self-defense initiatives. Aside from practices at French universities, insights into how the scientific community in the US is addressing the current technological revolution and the Trump administration's anti-environmentalism will also be illuminating.

Presentations in the form of personal accounts and testimonials or reflections are welcome, and more philosophical and epistemological insights are also encouraged. We suggest that the presentations in this workshop be brief in order to allow as much time as possible for discussion on this complex yet crucial topic. Although one objective is to grapple with uncomfortable questions—what could be more logical in the context of climate disruption or "Great Derangement" in the words of Amitav Ghosh? —the panel is not meant to fuel collective guilt or to evaluate and compare individual levels of exemplarity, but rather to lay the groundwork for a constructive exchange of ideas and to facilitate the emergence of projects or actions. A scholarly society's conference on the theme of community seems an opportune setting to tackle a challenge that affects us all, even though it extends far beyond our community. While our community cannot be expected to provide all the answers, it certainly must raise essential questions that concern all living beings, both human and non-human individuals, who make up the biosphere and share the same habitat.

Please send proposals to Marion Douzou (m.douzou@univ-lyon2.fr) and Lucie Genay (lucie.genay@univ-grenoble-alpes.fr) before January 15th, 2027.

« To Be Developed in the United States » : Communautés émergentes, communautés utopiques dans la musique américaine

Mathieu Duplay (Université Paris Cité) et Marie Olivier (Université Paris Est Créteil)

Aux États-Unis plus qu'ailleurs, la musique est l'affaire des communautés. Parce qu'elle est à la fois l'expression d'une culture commune, au moins à certain.es, et le terrain sur lequel prennent naissance des réseaux de partage et d'échange, des communautés de créateur·ices et

d'écoutant.es qui se reconnaissent en elle. Parce qu'elle est aussi ce qui les met en question, les dessaisit de ce qu'elles pensent avoir en propre et les amène à s'interroger sur leurs limites. Parce qu'elle est une entreprise utopique (au sens fort du terme), qui émane moins des communautés existantes qu'elle ne cherche à en faire advenir d'idéales, par-delà les déceptions dont le réel est porteur.

Au commencement de cette histoire, une constatation (toujours d'actualité) : il n'y a pas, pour l'heure, de musique américaine (pas plus qu'il n'y a de langue américaine, dans un pays où l'anglais, l'espagnol et quelques autres langues importées ont presque entièrement supplanté les idiomes autochtones). Écrite en 1893 par l'immigré tchèque Antonín Dvořák, la Symphonie du Nouveau Monde puise largement aux sources slaves pour dresser le portrait d'un pays dénué de toute tradition musicale propre, même si le compositeur estimait que les mélodies afro-américaines étaient capables de donner naissance à une école nationale encore à l'état de projet : « [T]he future music of this country must be founded on what are called Negro melodies. These can be the foundation of a serious and original school of composition, to be developed in the United States ». Cent trente ans plus tard, en 2023, Steve Reich—amateur de jazz, mais plus encore connaisseur de la musique africaine, qu'il est allé étudier au Ghana—emprunte le texte et le titre de l'une de ses dernières œuvres, Jacob's Ladder, au livre biblique de la Genèse : vertigineux retour en arrière qui le voit méditer à la fin de sa vie sur ce qu'il y avait ailleurs, bien avant l'Amérique, et pourquoi pas au commencement de tout, comme si, au terme d'une carrière de soixante ans, il s'agissait encore de chercher à débuter enfin. Il n'y a (toujours) pas de musique américaine, mais l'Amérique n'est pas pour autant un pays sans musique ; c'est même tout le contraire : les chansons populaires slovaques, les spirituals, le quasi-Sprechgesang du prédicateur de rue à qui est emprunté le matériau de *It's Gonna Rain* (1965), c'est bien en Amérique, dans les plaines du Nebraska ou au beau milieu de Union Square, que Dvořák et Reich les ont recueillis. Chacune de ces musiques disparates est l'émanation d'une communauté qui se retrouve en elles ; toutes, elles sont liées au sentiment d'une spécificité culturelle, d'une appartenance singulière, elles portent les stigmates d'une histoire à nulle autre pareille et, sur ces bases, imaginent un avenir possible (cf. le futur apocalyptique de *It's Gonna Rain*). Pour Dvořák comme pour Reich, le geste de composition consiste non pas à les soustraire à la collectivité qui les revendique, mais à l'élargir : une frontière est franchie, une limite est dépassée, en un geste inclusif qui invite à la circulation et au partage, si bien qu'en définitive chaque auditeur·ice est encouragé·e à s'y reconnaître à son tour.

C'est faire preuve d'optimisme, dira-t-on peut-être : et de fait l'histoire de la musique américaine est tout aussi profondément marquée par la dynamique inverse, par un geste d'appropriation et d'exclusion qui à la fois efface la contribution de certaines communautés (notamment minorisées) et trace des frontières qui divisent ce qui jamais n'aurait dû être séparé. Quand Sigmund Romberg acclimate le ragtime en 1913 sur la scène de Broadway, puis quand José Ferrer et la soprano wagnérienne Helen Traubel reprennent en 1954 son « Leg of Mutton Rag » dans un film à succès, les origines afro-américaines de ce courant artistique tendent du même coup à s'estomper, et la musique de Scott Joplin sombre un peu plus dans un oubli dont elle ne sortira que tardivement, en particulier grâce à la création posthume de son opéra *Treemonisha* à Atlanta en 1972. Parallèlement, le répertoire des opéras et des salles de concert continue de célébrer un canon musical dominé par les compositeurs européens, de Mozart et Beethoven à Wagner et Puccini. Les mondain.es d'Edith Wharton, habitué.es du Golden Horseshoe—le balcon du Met

où prenaient place, couvertes de bijoux, les élégantes du *Gilded Age*—en font un signe de distinction, voire un outil d'exclusion sociale. À cette captation de la culture musicale par une caste de privilégié.es, le public new-yorkais sait résister, par exemple quand l'extraordinaire succès du ténor Enrico Caruso, Napolitain issu d'un milieu populaire, fait de lui la coqueluche de Little Italy. Ici, la rencontre des communautés se fait sur le mode de l'affrontement et de la revendication identitaire, en prise directe sur des dynamiques sociales qui questionnent des privilèges d'autant plus âprement défendus qu'ils sont menacés. Quelque chose de ces tensions se retrouve dans la culture musicale des années 1960 quand John Adams, alors étudiant à Harvard, se sent pris au piège de l'opposition entre la culture adoubée par l'institution universitaire—le dodécaphonisme de Webern, par exemple—et les musiques portées par les nouveaux réseaux protestataires, de John Coltrane à Jimi Hendrix. Dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas de choisir, de tourner une fois pour toutes le dos à la culture « légitime » et d'explorer d'autres solidarités sur un terrain plus favorable : costumé en *forty-niner* dans *La Fanciulla del West* (1910) de Puccini, Caruso se produisait volontiers sur la scène du Met, et Adams n'est pas pour autant devenu un artiste de rock ou de jazz, quelque sympathie qu'il ait eue dans sa jeunesse pour ces deux traditions musicales. L'enjeu consiste plutôt à se maintenir sur la ligne de crête où l'on est à la fois intime et étranger·e, *insider* et *outsider*, assez au fait des usages pour montrer patte blanche en société, et assez informé·e de ce qui les bouscule pour faire apparaître au grand jour ce qu'ils ont d'arbitraire et de restrictif.

Et pourtant la musique est d'abord, en Amérique, l'un des domaines de prédilection des iconoclastes et autres *mavericks*, qui n'ont que faire de la communauté (ou du moins le prétendent) et trouvent dans l'individualisme poussé jusqu'à l'excentricité le moteur de leur pratique artistique. L'excentricité—ou mieux : l'extra-vagance chère à Thoreau (« I fear chiefly lest my expression be not extra-vagant enough, may not wander far enough beyond the narrow limits of my daily experience, so as to be adequate to the truth of which I have been convinced »)—c'est par exemple celle de Charles Ives ou de ses disciples Henry Cowell et Lou Harrison. John Cage est bien sûr, de tou·tes, l'extra-vagant le plus notoire—mais certes pas le dernier en date ; et l'on pourrait aussi songer à la compositrice Pauline Oliveros, qui tenait la plateforme de réalité virtuelle *Second Life* pour un instrument de musique à part entière. À moins bien sûr qu'en musicien·nes néo-transcendantalistes, ces artistes n'aient en commun d'œuvrer à la mise en place de nouvelles communautés utopiques, dont le collectif « Avatar Orchestra Metaverse » auquel collaborait Oliveros pourrait être l'un des exemples. L'objectif est-il de rompre avec la communauté, ou bien de la régénérer, voire de la réinventer à partir de zéro ? S'il n'y a toujours pas de musique américaine, c'est peut-être au fond parce que l'Amérique n'existe pas non plus, ou se montre désespérément infidèle à ses idéaux : en témoigne la manière dont le président Trump, par vindicte personnelle, œuvre au démantèlement du Kennedy Center, qui pourtant était censé l'aider à s'illustrer dans tous les genres musicaux. Face à cela, la musique persiste à témoigner de ce qui aurait pu, de ce qui pourrait encore être.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Mathieu Duplay (mathieu.duplay@u-pariscite.fr) et Marie Olivier (marie.olivier@u-pec.fr) avant le 15 janvier 2027.

“To Be Developed in the United States:” Emergent and Utopian Communities in American Music

Mathieu Duplay (Université Paris Cité) and Marie Olivier (Université Paris Est Créteil)

In the United States, more than anywhere else, music is a matter of communities. Because it is at once the expression of a shared culture—at least for some—and the ground on which networks of sharing and exchange take shape, as well as communities of creators and listeners who can recognize themselves in them. Because music is also what calls these communities into question, unsettles their sense of what they consider their own, and prompts them to reflect on their boundaries. Because it is a utopian endeavor (in the fullest sense of the term), one that emerges less from existing communities than from an effort to bring ideal ones into being, beyond the disappointments inherent in reality.

At the beginning of this story (and history!) lies an observation—one that remains as relevant as ever: for the time being, there is no such thing as American music (just as there is no American language in a country where English, Spanish, and a number of other imported languages have almost entirely supplanted Indigenous tongues). Written in 1893 by the Czech immigrant Antonín Dvořák, the *New World Symphony* extensively draws on Slavic musical traditions to portray a country devoid of any musical tradition of its own, even though the composer believed that African American melodies could give rise to a national school of composition that had yet to take shape: “[T]he future music of this country must be founded on what are called Negro melodies. These can be the foundation of a serious and original school of composition, to be developed in the United States.” One hundred and thirty years later, in 2023, Steve Reich—a jazz enthusiast, but even more knowledgeable about African music, where he had traveled, in Ghana more precisely, to study—borrows both the text and the title of one of his latest works, Jacob’s Ladder, from the biblical *Book of Genesis*. Such vertiginous return to the origins had him, towards the end of his life, reflect on what existed elsewhere, long before America, perhaps even at the very beginning of everything, as though, after a sixty-year career, the quest was still about trying to begin, at last! There is (still) no such thing as American music, but this does not mean that America is a country without any music; quite the contrary. Slovak folk songs, spirituals, and the quasi-Sprechgesang of the street preacher whose voice provides the source material for *It’s Gonna Rain* (1965) were all collected in America itself by Dvořák and Reich, whether on the plains of Nebraska or in the heart of Union Square. Each of these disparate musical forms emanates from a community that finds itself reflected in them; all are bound up with a sense of cultural distinctiveness and particular belonging; all bear the marks and the scars of a history unlike any other, and, on that basis, imagine a possible future (as in the apocalyptic future envisioned in *It’s Gonna Rain*). For both Dvořák and Reich, the act of composition does not consist in removing them from the communities that claim them as their own, but rather in expanding such communities: once the boundary is crossed, once the limit is transcended in an inclusive gesture that invites circulation and sharing, every listener is ultimately encouraged to find themselves reflected in the music.

One might call this optimism. And indeed, the history of American music is just as profoundly shaped by the opposite dynamic: a gesture of appropriation and exclusion that simultaneously erases the contributions of certain communities (particularly marginalized ones) and draws boundaries that divide what should never have been separated in the first place. When Sigmund Romberg adapted ragtime for a Broadway audience in 1913, and later, in 1954, when José Ferrer and the Wagnerian soprano Helen Traubel performed his "Leg of Mutton Rag" in a famous movie, the African American origins of this artistic movement were all the more likely to fade from view. Meanwhile, Scott Joplin's music sank further into oblivion, from which it would emerge only much later, notably through the posthumous premiere of his opera *Treemonisha* in Atlanta in 1972. Simultaneously, the repertoires of opera houses and concert halls continued to celebrate a musical canon dominated by European composers, from Mozart and Beethoven to Wagner and Puccini. Edith Wharton's socialites, regular patrons of the Golden Horseshoe—the Met's balcony where the elegant women of the Gilded Age took their seats, resplendent in jewels—regarded attendance there as a mark of distinction, and even as a means of social exclusion. New York audiences were not, however, without their means of resisting this appropriation of musical culture by a privileged caste. One example was the extraordinary success of the tenor Enrico Caruso, a Neapolitan from a working-class background, who became the darling of Little Italy. Here, encounters between communities have taken the shape of confrontation and assertion of identity, unfolding in direct relation to social dynamics that call privileges into question—privileges defended all the more fiercely as they come under threat. Something of these tensions resurfaced in the musical culture of the 1960s, when John Adams, then a student at Harvard, felt trapped between the culture sanctioned by the university establishment—Webern's twelve-tone music, for instance—and the music embraced by emerging networks of protest, from John Coltrane to Jimi Hendrix. In neither case is the issue simply one of choosing sides, of turning one's back once and for all on "legitimate" culture in order to explore other forms of solidarity on more welcoming ground. Dressed as a forty-niner in Puccini's *La Fanciulla del West* (1910), Caruso was quite at home performing on the Met stage. And Adams did not become a rock or jazz musician despite his youthful sympathy for both musical traditions. The challenge, rather, has consisted in remaining on the knife-edge where one is at once an insider and an outsider, sufficiently familiar with social conventions to pass muster in society, and yet, sufficiently attuned to what unsettles them to expose, in broad daylight, their arbitrary and restrictive nature.

However, in America, music is first and foremost one of the preferred domains of iconoclasts and other mavericks, who have little use for community (or at least claim to have none) and find in an individualism pushed to the point of eccentricity the driving force behind their artistic practice. Such eccentricity—or, better still, the extra-vagance cherished by Thoreau ("I fear chiefly lest my expression be not extra-vagant enough, may not wander far enough beyond the narrow limits of my daily experience, so as to be adequate to the truth of which I have been convinced")—is exemplified by Charles Ives and his disciples Henry Cowell and Lou Harrison. John Cage is, of course, the most notorious extra-vagant of them all—but certainly not the last. One might also think of the composer Pauline Oliveros, who regarded the virtual-reality platform *Second Life* as a musical instrument in its own right. Unless, of course, these artists, as neo-transcendentalist musicians, share a commitment to creating new utopian communities, such as the "Avatar Orchestra Metaverse," the collective to which Oliveros collaborated.

Is the aim to break away from community, or rather to regenerate it, perhaps even to reinvent it from scratch? If there is still no such thing as American music, perhaps it is ultimately because America itself does not exist—or because it remains so desperately unfaithful to its own ideals? This is now made even more evident by the way President Trump, driven by personal spite, has been working at dismantling the Kennedy Center, an institution that was nevertheless supposed to help him make his mark across all musical genres. Against this backdrop, music continues to bear witness to what might have been, and to what might still yet be.

Proposals, between 300 and 500 words, accompanied by a short biographical note, should be sent to Mathieu Duplay (mathieu.duplay@u-pariscite.fr) and Marie Olivier (marie.olivier@u-pec.fr) before January 15th, 2027.

Refonder les communautés hydriques : ce que peut la littérature.

Caroline Durand-Rous (Nîmes Université) et Béné Meillon (Université d'Angers)

En 1951, Rachel Carson remarquait : « Les poissons, les amphibiens et les reptiles, les oiseaux et les mammifères à sang chaud, chacun de nous porte dans ses veines un flot salé dans lequel le sodium, le potassium et le calcium se combinent dans des proportions quasiment identiques à celles de l'eau de mer » (*The Sea Around Us*). En relevant cette consubstantialité, elle mettait en lumière l'interconnexion aqueuse qui lie l'humain à l'autre-qu'humain : une ontologie commune qui entraîne, par là-même, un destin commun. Milieu de l'émergence de la vie à l'échelle planétaire mais également premier lieu de vie des fœtus que nous avons été, cet élément primordial subit plus que jamais un stress écologique du fait des agressions des activités humaines. Des sécheresses répétées à la montée des eaux dues à la fonte des glaces, de la pollution des rivières à la bétonisation des littoraux, l'urgence de la situation des territoires d'eau nous appelle à rediriger notre attention vers le bleu et à retrouver ou réinventer une congruence dans la sphère humide.

Puisant dans les cadres théoriques écocritiques et écopoétiques, cet atelier en humanités bleues invite à explorer comment la littérature d'Amérique du Nord imagine des faire-communautés résilients au sein des espaces hydriques. Les territoires d'eau sont ici pensés dans toute leur diversité et leur complexité : des profondeurs océaniques aux espaces liminaux des zones côtières, des eaux vives des rivières aux eaux troubles des zones humides sans oublier les étendues glacées de la cryosphère. Guidés par les qualités intrinsèques de l'eau que sont la fluidité, la dissolution et la recréation (Cortesi), nous voulons examiner comment la *poiesis* de la langue littéraire refonde un être-au-monde qui permet aux personnages de tisser un réseau de relationalité et de réciprocité avec l'autre-qu'humain et ainsi d'assurer la pérennité du groupe humain.

Nous invitons les communications à sonder les savoirs situés (Haraway) et les cosmovisions indigènes (Simpson, De la Cadena), de l'immanence du sacré à la co-agentivité de l'ensemble des êtres d'eau dont l'humanité fait partie. De la redécouverte de connaissances écologiques traditionnelles à l'invention de nouveaux rituels, les récits de l'eau entrecroisent sans cesse l'intime et l'universel, l'érudition scientifique et les croyances personnelles (comme dans *People of the Whale* de Linda Hogan). Ce sont notamment ces voies/voix de compréhension et de reconnaissance des intersubjectivités à l'œuvre dans l'équilibre fragile des milieux aquatiques qui rassemblent les individus autour de la protection des *hydrocommons* (Neimanis). Portées par la poésie de la langue et l'énergie de l'imagination, les fictions investissent le champ des interrogations éthiques sur la manipulation et l'exploitation de l'eau en déjouant le manichéisme et la pensée binaire.

Aires d'instabilité et de négociation, les profondeurs maritimes et les terres d'eau ont également opéré en tant qu'espaces diasporiques, à la fois lieux d'épreuve (le *Middle Passage*) et de refuge (tels les bayous cajuns d'*Oyster* de John Biguenet) pour des communautés marginalisées. Suivant leurs traces, les fictions littéraires s'emparent de ces environnements ambivalents, propices à la métamorphose réelle ou symbolique (par exemple dans *The Deep* de Rivers Solomon). Ils deviennent alors le vecteur de l'auto-détermination et de la revendication identitaire et communautaire. Nous accueillons les communications qui explorent l'eau en tant que marge porteuse d'hybridité (Bhabha), qui étudient les interstices d'où émergent des solidarités inter-espèces et de nouvelles façons de faire communauté avec le vivant. Il peut également s'agir d'explorer des récits où, justement, l'eau résiste et se dérobe à toute tentative de faire corps avec l'environnement.

Bien que centré sur l'étude de textes littéraires, cet atelier accepte les propositions explorant les œuvres relevant des arts visuels, des performances et des spectacles vivants. Une attention particulière sera portée aux analyses s'inscrivant dans le cadre de l'expérientialité, des *Affect Studies*, des nouveaux matérialismes et de l'hydroféminisme.

Les propositions de communication d'environ 500 mots, accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Caroline Durand-Rous (Caroline.Durand_Rous@unimes.fr) et Béné Meillon (benedicte.meillon@univ-angers.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

Bhabha, Homi. 2004. *The Location of Culture*. 1994. Routledge Classics. New York: Routledge.

Carson, Rachel. 2013. *The Sea around Us*. 1951. Oxford: Oxford University Press.

Chen, Cecilia, Janine **MacLeod** and Astrida **Neimanis**. 2013. *Thinking with Water*. Montreal: McGill-Queen's University Press.

Cortesi, Luisa. 2022. "Hydrotopias and Waterland." *Geoforum* 131, 215-222. https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2021.11.014

De La Cadena, Marisol. 2015. *Earth Beings: Ecologies and Practice Across Andean Worlds*. Durham: Duke University Press.

DeLoughrey, Elizabeth. 2010. "Heavy Waters: Waste and Atlantic Modernity" *PMLA* 125.3: 703-712.

Haraway, Donna. 1988. "Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective" in *Feminist Studies* 14.3 (Autumn): 575-599.

Jue, Melody. 2020. *Wild Blue Media: Thinking through Seawater*. Durham: Duke University Press.

Mentz, Steve. 2024. *An Introduction to the Blue Humanities*. New York: Routledge.

Neimanis, Astrida. 2017. *Bodies of Water: Posthuman Feminist Phenomenology*. Environmental Cultures Series. London: Bloomsbury Academic.

Oppermann, Serpil. 2023. *Blue Humanities: Storied Waterscapes in the Anthropocene*. Cambridge: Cambridge University Press.

Simpson, Betasamosake Leanne. 2026. *Theory of Water: Nishnaabe Maps of the Times Ahead*. Toronto: Knof Canada.

Refounding Hydric Communities: What Literature Can Do.

Caroline Durand-Rous (Nîmes Université) and Béné Meillon (Université d'Angers)

In 1951, Rachel Carson observed: "Fish, amphibian and reptile, bird and warm-blooded mammal, each of us carries in our veins a salty stream in which the elements sodium, potassium and calcium combine in proportions almost the same proportions as in seawater" (*The Sea Around Us*). By highlighting this consubstantiality, she illuminated the aqueous interconnection that binds humans to the other-than-human: a shared ontology that, by its very nature, entails a shared destiny. The environment in which life emerged on a planetary scale, and also the first habitat of the fetuses we once were, this primordial element is suffering more than ever from ecological stress due to the encroachments of human activities. From repeated droughts to rising waters due to melting ice, from river pollution to the concreting of coastlines, the urgency of the situation of water territories calls on us to redirect our attention to the blue and to find or reinvent wet congruence in liquid dwellings.

Drawing on ecocritical and ecopoetic theoretical frameworks, this workshop in Blue Humanities invites contributions to explore how North American literature imagines resilient community-building within aquatic spaces. Water territories are considered here in all their diversity and complexity: from ocean depths to the liminal spaces of coastal zones, from the flowing waters of rivers to the murky waters of wetlands, not forgetting the icy expanses of the cryosphere. Guided by water's intrinsic qualities of fluidity, dissolution, and recreation (Cortesi), we aim to examine how the *poiesis* of literary language re-establishes a way of being-to-the-world that allows characters to weave a network of relationality and reciprocity with the non-human, thus ensuring the continuity of the human group.

We invite submissions to explore situated knowledge (Haraway) and Indigenous cosmovisions (Simpson, De la Cadena), from the immanence of the sacred to the co-agency of all aquatic

beings, including humankind. From the rediscovery of traditional ecological knowledge to the invention of new rituals, water narratives constantly intertwine the intimate and the universal, scientific erudition and personal beliefs (e.g. Linda Hogan's *People of the Whale*). It is these intertwined paths and voices of understanding and recognition of the intersubjectivities at work in the fragile balance of aquatic environments that bring individuals together around the protection of 'hydrocommons' (Neimanis). Driven by the poetry of language and the energy of imagination, these fictional narratives engage with the ethical questions surrounding the manipulation and exploitation of water, challenging Manichaeism and binary thinking.

Areas of instability and negotiation, the deep sea and waterways have also functioned as diasporic spaces, simultaneously places of hardship (the Middle Passage) and refuge (e.g. the Cajun bayous of John Biguenet's *Oyster*) for marginalized communities. Following their footsteps, literary fictions seize upon these ambivalent environments, conducive to real or symbolic metamorphosis (e.g., *The Deep* by Rivers Solomon). They then become the vehicle for self-determination and the assertion of identity and community. We welcome submissions that explore water as a margin imbued with hybridity (Bhabha), that study the interstices from which interspecies solidarities and new ways of forming community with the living world emerge. This may also involve exploring narratives where, precisely, water resists and eludes any attempt to become one with the environment.

Although focused on the study of literary texts, this workshop welcomes proposals exploring works in the visual arts and performances. Particular attention will be paid to analyses situated within the frameworks of experientiality, Affect Studies, new materialisms, and hydrofeminism.

Proposals of approximately 500 words, accompanied by a short biographical note, should be sent to Caroline Durand-Rous (Caroline.Durand_Rous@unimes.fr) and Béné Meillon (benedicte.meillon@univ-angers.fr) before January 15th, 2027.

(Un)Common Ground. Communautés, environnements et paysages aux États-Unis.

Yves Figueiredo (Université Paris Cité)

Dans *Uncommon Ground: Rethinking the Human Place in Nature* (1995), le collectif d'historien·ne·s dirigé par William Cronon interrogeait les catégories à travers lesquelles les sociétés humaines pensent et représentent leurs relations à la nature. Le titre de son ouvrage suggère un paradoxe qui nous semble particulièrement intéressant et fertile dans le cadre du présent congrès de l'AFEA : le « terrain commun » n'est jamais donné, il se construit, se négocie et peut être contesté. Faire communauté, c'est ainsi toujours définir ce qui est partagé, mais aussi déterminer ce qui est inclus et ce qui est exclu. L'appel du congrès souligne ainsi combien les communautés sont liées à des espaces, à des expériences partagées et à la construction d'un « en-commun », tout en rappelant que leurs frontières sont constamment négociées et

redéfinies. Il ouvre également une réflexion sur les « communautés écologiques », confrontées aux transformations des milieux et aux enjeux du vivant.

Cet atelier propose d'explorer les différentes manières dont les relations aux environnements, aux paysages et aux territoires ont contribué à « faire communauté » dans l'histoire des États-Unis, et comment, en retour, les communautés ont transformé, représenté et se sont disputé les milieux qu'elles habitent ou ont habité. Le terme de « communauté » est ici envisagé dans un sens volontairement très large, qui reconnaît et souhaite englober les importantes nuances de sens entre les contextes francophone et anglophone. Il peut donc désigner des collectivités ancrées dans un territoire, mais aussi des groupes constitués autour d'une ressource, d'une pratique, d'un savoir, d'une identité ou d'un enjeu commun. Il ne présuppose ni homogénéité ni consensus.

Faire communauté ne renvoie pas seulement à la constitution de groupes sociaux partageant une identité, un territoire ou des intérêts communs. Les communautés se construisent aussi dans des relations matérielles et symboliques avec des environnements : habiter un territoire, exploiter une ressource, partager un cours d'eau, gérer une forêt et les feux qui la menacent, cultiver une terre ou apprendre à lire et apprécier un paysage, tout cela contribue à produire et reproduire des formes d'appartenance et de solidarité. De nombreux travaux d'histoire environnementale ont ainsi montré comment les relations entre sociétés et milieux ont contribué à la constitution de communautés et les ont profondément façonnées, qu'il s'agisse des rapports entre colons et écosystèmes (William Cronon), de la conception de la communauté comme une catégorie à la fois écologique et sociale (Gregg Mitman), ou de la fabrique humaine des paysages (Mark Fiege), pour ne prendre que quelques exemples.

Ces processus sont indissociables des tensions et conflits qu'ils suscitent puisque toute action sur l'environnement, qu'il s'agisse de l'aménagement des territoires, de la gestion (confiscation ?) des ressources, ou des politiques de conservation des paysages crée de nouvelles communautés tout autant qu'elle en déplace ou fragmente d'autres. Nous interrogerons donc dans cet atelier les frontières du collectif et les dynamiques qui les sous-tendent : d'où procède le pouvoir de définir l'usage « légitime » d'un territoire ou d'une ressource ? Comment se perpétue-t-il et comment peut-il se rompre ? Comment se négocie ou s'impose le privilège d'interpréter la « juste » lecture d'un milieu ? Ces questions se prêtent à l'évidence à une lecture décoloniale susceptible de mettre en lumière les processus de dépossession et les bouleversements ayant affecté les environnements que les peuples autochtones occupaient, occupent, ont vocation à occuper. La question des savoirs écologiques traditionnels (*Traditional Ecological Knowledge*, TEK) offre ici un point d'entrée supplémentaire permettant d'interroger les frontières entre savoirs scientifiques et des formes de connaissance traditionnelles, ainsi que les rapports de pouvoir qui déterminent quels savoirs sont reconnus comme légitimes. L'histoire de la gestion des feux et des paysages, notamment, permet d'étudier concrètement ces tensions (M. Kat Anderson).

La dimension spatiale est essentielle à la réflexion qui sera menée dans cet atelier. Si de nombreuses communautés restent profondément ancrées dans des lieux particuliers, le XIXe siècle voit également se développer des formes d'appartenance et de sociabilité qui débordent les cadres locaux et territoriaux. Les environnements et les paysages peuvent ainsi contribuer à relier des individus éloignés géographiquement, à travers des réseaux professionnels,

scientifiques, militants ou touristiques, mais aussi à travers la circulation d'images, de savoirs et de représentations (Carolin Görgen). Les communautés peuvent dès lors être simultanément enracinées dans un lieu et constituées à distance, par la circulation d'informations, de pratiques, d'images ou de canons esthétiques.

Le paysage, en tant que construction historique, culturelle et politique porteuse de conceptions emblématiques des relations entre sociétés et milieux, constitue donc un observatoire privilégié. Autour de la *wilderness*, des forêts, des montagnes, des déserts ou des littoraux ont ainsi pu se construire des formes d'identification collective, voire des imaginaires nationaux construisant des espaces communs et invisibilisant d'autres usages, d'autres histoires et d'autres communautés. L'histoire de la conservation et des parcs nationaux offre de nombreux exemples de cette tension entre la construction d'un paysage conçu comme patrimoine collectif et l'exclusion ou le déplacement des populations qui l'habitaient. Les pratiques de représentation jouent dès lors un rôle central : photographies, panoramas, cartes postales, affiches, films ou images liées à la conservation ne se contentent pas de documenter des environnements : ils contribuent à les rendre visibles, désirables, partageables et valorisables. Ils participent à la constitution de communautés de touristes, de scientifiques, de conservationnistes, d'habitants ou de militants, tout en contribuant à définir et imposer ce qui mérite d'être apprécié et donc préservé.

L'atelier invite ainsi à penser les communautés non seulement comme des groupes qui agissent sur leur environnement, mais comme des collectifs qui se constituent dans des relations avec des milieux, des territoires, des paysages et d'autres formes du vivant. La réflexion pourra s'étendre aux différentes manières de concevoir les relations entre humains et non-humains, ainsi que sur les formes de « commun » produites, négociées ou contestées à travers ces relations.

Les communications pourront porter sur les thématiques suivantes (liste non exhaustive) :

- communautés autochtones, territoires, souveraineté et TEK ;
- gestion des feux, des forêts, de l'eau et des ressources naturelles ;
- communs, propriété et conflits environnementaux ;
- communautés rurales, urbaines et suburbaines ;
- conservation, parcs nationaux et déplacements de populations ;
- paysages, appartenances et identités collectives ;
- photographie, culture visuelle et représentation des environnements ;
- communautés scientifiques, professionnelles ou militantes ;
- tourisme et communautés de loisirs ;
- catastrophes, risques et mobilisations environnementales ;
- circulations de savoirs, d'images et de pratiques environnementales.

Merci d'envoyer vos propositions de communication (500 mots maximum), ainsi qu'un court CV, à Yves Figueiredo (yves.figueiredo@u-pariscite.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

ANDERSON, M. Kat. *Tending the Wild: Native American Knowledge and the Management of California's Natural Resources*. Berkeley: University of California Press, 2005.

BERKES, F., "Indigenous Ways of Knowing and the Study of Environmental Change," *Journal of the Royal Society of New Zealand*, 39 (4), 2009, p. 151-156.

BERQUE, A. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin, 2000.

DUNBAR-ORTIZ, R. *An Indigenous Peoples' History of the United States*. Boston: Beacon Press, 2015.

CRONON, W. *Changes in the Land: Indians, Colonists, and the Ecology of New England*. New York: Hill & Wang, 1983.

CRONON, W. *Uncommon Ground: Rethinking the Human Place in Nature*. New York: W. W. Norton, 1995.

DESCOLA, P. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard, 2005.

FIEGE, M. *Irrigated Eden: The Making of an Agricultural Landscape in the American West*. Seattle: University of Washington Press, 1999.

FOUCAULT, M., *Naissance de la biopolitique : cours au Collège de France, 1978-1979*, édition établie sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana. Paris : Seuil, 2004.

GÖRGEN, C. *The California Camera Club: Collective Visions in the Making of the American West*. Norman: University of Oklahoma Press, 2025.

LATOUR, B. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris : La Découverte, 1999.

MITMAN, G. *The State of Nature: Ecology, Community, and American Social Thought, 1900–1950*. Chicago: University of Chicago Press, 1992.

SCHAMA, S. *Landscape and Memory*. New York: Alfred A. Knopf, 1995.

SPENCE, M. *Dispossessing the Wilderness. Indian Removal and the Making of National Parks*. New York: Oxford University Press, 1999

WHITE, R. *The Organic Machine: The Remaking of the Columbia River*. New York: Hill & Wang, 1995.

(Un)Common Ground. Communities, Environments and Landscapes in the United States.

Yves Figuereido (Paris Cité University)

In *Uncommon Ground: Rethinking the Human Place in Nature* (1995), a collection of essays edited by William Cronon, the contributors examine the ways in which human societies have

understood and represented their relationship with nature. The title of the volume suggests a paradox that seems particularly productive in the context of the present AFEA annual conference: “common ground” is never simply given; it is constructed, negotiated, and open to contestation. To form a community is thus always to define what is shared, but also to determine what is included and what is excluded. The conference call likewise emphasizes the extent to which communities are connected to spaces, shared experiences, and the construction of shared forms of belonging, while stressing that their boundaries are constantly negotiated and redefined. It also opens up a reflection on “ecological communities,” confronted with environmental transformations and questions concerning the living world.

This panel proposes to explore the different ways in which relationships with environments, landscapes, and territories have contributed to “making community” in the history of the United States, and how, in turn, communities have transformed, represented, and contested the environments they inhabit or have inhabited. The term “community” is deliberately understood here in a broad sense, one that acknowledges and seeks to encompass the significant differences in meaning between Francophone and Anglophone contexts. It may refer to communities rooted in a particular territory, but also to groups formed around a resource, a practice, a body of knowledge, an identity, or a shared issue. It therefore presupposes neither homogeneity nor consensus.

Making community does not refer solely to the formation of social groups sharing an identity, a territory, or common interests. Communities are also constituted through material and symbolic relationships with environments: inhabiting a territory, exploiting a resource, sharing a waterway, managing a forest and the fires that threaten it, cultivating land, or learning to read and appreciate a landscape all contribute to producing and reproducing forms of belonging and solidarity. A substantial body of environmental history has shown how relationships between societies and environments have contributed to the formation of communities and profoundly shaped them, whether through relations between settlers and ecosystems (William Cronon), the conception of community as both an ecological and a social category (Gregg Mitman), or the human making of landscapes (Mark Fiege), to name but a few examples.

These processes are inseparable from the tensions and conflicts they generate, since any intervention in the environment, whether through territorial development, the appropriation of resources, or landscape conservation, creates new communities just as much as they displace or fragment existing ones. This panel will therefore examine the boundaries of the collective and the dynamics underlying them: Where does the power to define the “legitimate” use of a territory or resource come from? How is that power maintained, and how can it be disrupted? How is the authority to determine the “proper” way of understanding or reading an environment negotiated or imposed? These questions clearly lend themselves to a decolonial approach, capable of bringing to light processes of dispossession and the transformations that have affected, and continue to affect, the environments Indigenous peoples have inhabited or seek to reclaim. The question of Traditional Ecological Knowledge (TEK) offers an additional point of entry for examining the boundaries between scientific knowledge and traditional forms of knowledge, as well as the power relations that determine which forms of knowledge are recognized as legitimate. The history of fire and landscape management, in particular, provides a concrete way of exploring these tensions (M. Kat Anderson).

The spatial dimension is central to the questions this panel seeks to address. While many communities remain deeply rooted in particular places, the nineteenth century also witnessed the development of forms of belonging and sociability that extended beyond local and territorial frameworks. Environments and landscapes can connect individuals who are geographically distant through professional, scientific, activist, or tourist networks, as well as through the circulation of images, knowledge, and representations (Carolin Görgen). Communities may therefore be simultaneously rooted in a particular place and constituted at a distance, through the circulation of information, practices, images, or aesthetic conventions.

Landscape, as a historical, cultural, and political construction that embodies particular conceptions of the relationships between societies and environments, consequently offers a privileged vantage point. Wilderness, forests, mountains, deserts, and coastlines have all served as sites around which forms of collective identification and even national imaginaries have been constructed, producing shared spaces while rendering other uses, histories, and communities invisible. The history of conservation and national parks offers numerous examples of this tension between the construction of landscapes conceived as collective heritage and the exclusion or displacement of the populations who inhabited them. Practices of representation therefore play a central role: photographs, panoramas, postcards, posters, films, and conservation imagery do not merely document environments; they contribute to making them visible, desirable, shareable, and valued. They participate in the formation of communities of tourists, scientists, conservationists, residents, or activists, while also helping to define and impose what is worth appreciating, therefore preserving.

The panel thus invites us to think of communities not simply as groups that act upon their environments, but as collectives constituted through relationships with environments, territories, landscapes, and other forms of life. The discussion may also extend to different ways of conceptualizing human–nonhuman relations, as well as to the forms of “the common” produced, negotiated, or contested through these relationships.

Papers may address, but are not limited to, the following themes:

- Indigenous communities, territories, sovereignty, and TEK;
- Fire, forest, water, and natural resource management;
- Commons, property, and environmental conflicts;
- Rural, urban, and suburban communities;
- Conservation, national parks, and population displacement;
- Landscapes, belonging, and collective identities;
- Photography, visual culture, and the representation of environments;
- Scientific, professional, or activist communities;
- Tourism and leisure communities;
- Disasters, risk, and environmental mobilization;
- The circulation of environmental knowledge, images, and practices.

Please send your proposals (500 words maximum), along with a brief resume, to Yves Figueiredo (yves.figueiredo@u-pariscite.fr) before January 15th, 2027.

(Re)faire communauté : stratégies autochtones

Sophie Gergaud (chercheure indépendante), Jean-Marc Serme (Université de Bretagne occidentale), Maïann Stachnik (Sorbonne Université) et Tatiana Viallaneix (Université de Picardie Jules-Verne)

La notion de « communauté » est loin de renvoyer à une réalité fixe ou univoque. Elle peut désigner une appartenance héritée, une catégorie imposée, un espace de solidarité, un projet politique ou encore une stratégie de mobilisation. Dans les contextes autochtones, cette fluidité invite à interroger les échelles, les frontières et les usages de la communauté : de la nation tribale aux réseaux transautochtones, des communautés locales et diasporiques aux collectifs militants, artistiques ou universitaires, etc. Loin de constituer une catégorie « enfermante », la communauté peut ainsi devenir un outil d'agentivité, de résistance et d'empouvoirement, voire être produite par les pratiques mêmes qui cherchent à défendre ou à reconquérir des souverainetés.

Cette réflexion appelle à inscrire les expériences communautaires autochtones dans une temporalité large, qui ne saurait se réduire à un avant/après de la colonisation. Il s'agit plutôt d'observer les continuités, les recompositions, les ruptures et les réinventions à travers lesquelles les communautés autochtones ont toujours fait face aux transformations de leurs mondes.

Dans cette perspective, cet atelier propose d'interroger les communautés autochtones comme des espaces de pratiques, de relations et de pouvoirs, en s'intéressant tant à leurs dynamiques internes qu'à leur capacité à transformer les mondes qui les entourent.

- **Faire communauté : un moyen et une fin**

« Community is not only a tool or a framework for the hermeneutical task but also its ultimate goal. » (Weaver, 2001, 304)

Un premier axe portera sur les formes que prend l'affirmation de la communauté comme principe de vie collective, de gouvernance, de résistance et de création. Ainsi, cet axe interrogera les manières dont les nations tribales, les organisations de la société civile, les collectifs militants ou les communautés artistiques font de la communauté autochtone une ressource politique et un horizon commun.

Il pourra s'agir d'étudier les initiatives liées aux souverainetés politique, territoriale, économique, alimentaire, environnementale ou numérique, mais aussi les pratiques relevant de la santé, de l'éducation ou encore de la transmission culturelle. Ces moyens d'action peuvent se combiner et témoigner d'une perspective autochtone holistique visant à protéger et à prendre soin de la communauté mais aussi de la terre, dans une relation empreinte de symbiose et de communalité. Cette dernière peut être définie comme « the practice and ethics of being with one another, with the land, and non-human beings » (Altamirano-Jiménez, 2022, 337).

On insistera sur les notions de communauté et d'activisme (réunies par Weaver dans le concept de *communitism*) afin d'analyser l'action collective autochtone. Une attention particulière

pourra être portée aux pratiques artistiques et culturelles comme formes d'action communautaire : comment littérature, cinéma, arts visuels ou performance participent-ils à la mémoire, à la survivance (Vizenor, 1999, vii) ?

Cet axe invitera également à interroger les différentes échelles et configurations de l'appartenance : comment s'articulent les communautés locales, les nations, les communautés diasporiques, les identités « at large », les réseaux panindiens et les collaborations transautochtones ? Comment ces appartenances, le plus souvent « imbriquées », se complètent-elles plutôt qu'elles ne s'excluent ? Comment les communautés autochtones négocient-elles simultanément des stratégies de protection de leur souveraineté et des formes de relation, de partenariat et de coexistence avec les communautés voisines ou lointaines ?

- **Le pouvoir transformateur de l'action communautaire**

Un deuxième axe s'intéressera au pouvoir transformateur des actions communautaires autochtones, aussi bien pour les communautés concernées que pour celles qui les entourent. Dans quelle mesure les pratiques autochtones transforment-elles les espaces politiques, sociaux, économiques, environnementaux ou culturels dans lesquels elles s'inscrivent ? Comment penser ces transformations lorsqu'elles relèvent moins de la confrontation que de la relation, de la coopération, de la réciprocité ou d'une volonté de « vivre avec » ?

Cette interrogation concernera également les pratiques de recherche. Les chercheur·euses et communautés autochtones appellent une recherche qui repose sur le respect mutuel et la réciprocité, et ce, dans toutes ses étapes, de la conception du sujet à la collecte des données, en passant par les méthodes d'analyse et jusqu'à la publication des résultats. Comment passer d'une recherche sur les communautés à une recherche avec et par elles, où chercheur·euses et communautés autochtones sont « co-appprenant·es » (Wilson, 2008, 113), dans une relation mutuellement bénéfique ? Comment prendre en compte la souveraineté des communautés autochtones sur les savoirs et leurs protocoles propres ? Les démarches de *community-based research*, les méthodologies autochtones et les pratiques de co-construction invitent à repenser les rapports de pouvoir entre chercheur·euses et communautés, ainsi que les dynamiques extractivistes qui ont marqué les démarches de recherche occidentales. Quelles formes de réciprocité, de transfert de pouvoir et d'empouvoirement ces démarches rendent-elles possibles ? Et comment transforment-elles, en retour, la communauté scientifique elle-même ?

- **Vers une communauté d'imaginaires**

Enfin, cet atelier souhaite dépasser une conception de l'action communautaire limitée à la défense ou à la restauration de l'existant. Les communautés autochtones peuvent également être envisagées comme des espaces de projection, d'invention et de transformation des imaginaires.

Comment les pratiques communautaires permettent-elles de penser des futurs alternatifs et de proposer d'autres manières d'habiter, de gouverner ou de coexister ? Quelles formes prennent ces propositions dans les arts et la culture, notamment à travers le mouvement des Futurismes autochtones, mais aussi d'autres expressions artistiques du politique ? Comment les créations contemporaines articulent-elles mémoire, souveraineté, technologie, territoires (y compris urbains) et avenir ?

Cet axe invite ainsi à considérer les communautés non plus seulement comme des espaces de résistance et de survivance, mais comme des lieux qui s'en affranchissent et depuis lesquels se construisent de nouveaux modèles, de nouvelles relations et d'autres futurs—pour les communautés autochtones elles-mêmes comme au-delà d'elles.

Les propositions, d'un maximum de 250 mots, pourront porter sur toutes les périodes, aires géographiques et disciplines des études étatsuniennes. Nous accueillerons notamment les contributions qui interrogent les frontières et les échelles de la communauté, ses usages stratégiques, ses dimensions relationnelles et transgéographiques, ainsi que ses enjeux politiques, méthodologiques, épistémologiques, culturels et artistiques.

Les propositions, accompagnées d'une courte notice biobibliographique, seront à envoyer à Sophie Gergaud (gergaud.sophie@orange.fr) et Tatiana Viallaneix (tatiana.viallaneix@u-picardie.fr) au plus tard le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

ALFRED, Taiaiake. *Heeding the Voices of Our Ancestors: Kahnawake Mohawk Politics and the Rise of Native Nationalism*. Oxford University Press, 1995.

ARCHIBALD, Jo-Ann, et al., dir. *Decolonizing Research: Indigenous Storywork as Methodology*. Bloomsbury Academic, 2022.

ALTAMIRANO-JIMÉNEZ, Isabel. « Communality as Everyday Indigenous Sovereignty in Oaxaca, Mexico ». *Routledge Handbook of Critical Indigenous Studies* (dir. Brendan Hokowhitu, Aileen Moreton-Robinson, Linda Tuhiwai-Smith, Chris Andersen, Steve Larkin). Routledge, 2022, p. 337-346.

CARR, Ryan, et al. *Samson Occom: Radical Hospitality in the Native Northeast*. Columbia University Press, 2024.

CHAMPAGNE, Duane. *Social Change and Cultural Continuity among Native Nations*. Altamira Press, 2007.

COBB, Amanda J. "Understanding Tribal Sovereignty: Definitions, Conceptualizations, and Interpretations". *American Studies*, vol. 46, no. 3/4, 2005, pp. 115–32.

COULTHARD, Glenn Sean. *Red Skin, White Masks: Rejecting the Colonial Politics of Recognition*. University of Minnesota Press, 2014.

DELORIA, Vine Jr. *Custer Died for Your Sins*. Macmillan, 1969.

DILLON, Grace (ed.). *Walking the Clouds: An Anthology of Indigenous Science Fiction*. University of Arizona Press, 2012.

FIXICO, Donald L. *Indian Resilience and Rebuilding: Indigenous Nations in the Modern American West*. University of Arizona Press, 2013.

GEORGE-KANENTIIO, Douglas M. *Iroquois on Fire: A Voice from the Mohawk Nation*. University of Nebraska Press, 2008.

GRANDE, Sandy. *Red Pedagogy: Native American Social and Political Thought*. Rowman & Littlefield Publishers, 2004.

NELSON, Melissa K. *Original Instructions – Indigenous Teachings For A Sustainable Future*. Bear and Company, 2008.

SIMPSON, Leanne Betasamosake. *As We Have Always Done: Indigenous Freedom through Radical Resistance*. University of Minnesota Press, 2020.

SMITH, Linda T. *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*. University of Otago Press, 1999.

TINKER, George E. *Spirit and Resistance: Political Theology and American Indian Liberation*. Fortress Press, 2004.

WEAVER, Jace. *Other Words: American Indian Literature, Law, and Culture*. University of Oklahoma Press, 2001.

VIZENOR, Gerald. *Manifest Manners: Narratives on Postindian Survivance*. University of Nebraska Press, 1999.

WINDCHIEF, Sweeney, and Timothy **SAN PEDRO**. *Applying Indigenous Research Methods: Storying with Peoples and Communities*. Routledge, 2019.

WILSON, Shawn. *Research Is Ceremony: Indigenous Research Methods*. Fernwood Publishing, 2008

WYSS, Hilary E. *Writing Indians: Literacy, Christianity, and Native Community in Early America*. University of Massachusetts Press, 2003.

(Re)Building Community: Indigenous Strategies

Sophie Gergaud (chercheure indépendante), Jean-Marc Serme (Université de Bretagne occidentale), Maïann Stachnik (Sorbonne Université) and Tatiana Viallaneix (Université de Picardie Jules-Verne)

The term “community” does not refer to just one specific and predetermined reality. It can also encompass inherited affiliation to a group, categories imposed by outsiders, solidarity networks, political projects, and even mobilization strategies. In Indigenous contexts, the fluidity implied by the term “community” encourages us to look into the different scales, boundaries, and practices of community, from tribal nations to transindigenous networks, but also from regional and diasporic communities to activist, artistic, or academic groups, etc. Far from being a category that “boxes people in,” community can thus become a tool for agency, resistance and empowerment, and it can also be produced by the very practices implemented to defend and recover different forms of sovereignty.

This concept also invites us to explore Indigenous experiences of community in a broad time frame that is not limited to the pre- and post-colonization dichotomy. The goal here is rather to

focus on the continuities, reconfigurations, ruptures, and reinventions on which Indigenous peoples have always relied to face the ways in which their worlds have been altered.

In this perspective, this panel aims to look into Indigenous communities as spaces where practices are developed, relationships are built, and empowerment is generated, and this by analyzing both dynamics internal to these communities and their ability to transform the world around them.

- **Building Community: A Means and an End**

“Community is not only a tool or a framework for the hermeneutical task but also its ultimate goal.” (Weaver 2001, 304)

A first theme explored in this panel will be the different ways in which community represents a guiding principle for lifestyles, governance, resistance, and creative endeavors. With this theme, we will thus look into the different ways in which tribal nations, civil society organizations, activist groups and artistic communities have turned Indigenous community-building into both a resource for political action and a common horizon.

We invite studies on projects seeking to advance sovereignty in a variety of spheres, including political, territorial, economic, food-related, environmental and digital, as well as analyses of practices in the fields of health, education or even cultural transmission. These endeavors and practices can combine and testify to a holistic Indigenous perspective aiming to protect and care for community, but also for land, in a relationship characterized by symbiosis and communality. The latter can be defined as “the practice and ethics of being with one another, with the land, and non-human beings” (Altamirano-Jiménez 2022, 337). Emphasis will be placed on the concepts of community and activism (brought together in the term communitism coined by Weaver). Particular attention will be paid to artistic and cultural practices as means for community action: how do literature, cinema, visual arts, and performance contribute to both remembrance and survivance (Vizenor, 1999, vii)?

This theme also encourages us to explore the different scales and configurations which belonging can take, and how local communities, tribal nations, diasporic communities, “at-large” identities, panindian networks and transindigenous collaborations intersect and interact. How do these different affiliations, which are most often interwoven, fit together rather than exclude one another? How do Indigenous communities simultaneously negotiate strategies to protect their sovereignties and create forms of relationships, partnerships and coexistence with neighboring or distant communities?

- **The Transformative Power of Community Action**

A second theme for this panel will be the transformative power of actions led by Indigenous communities, with transformations being operated both on Indigenous communities and on those which surround them. To what extent do Indigenous practices transform the spaces with which they interact, whether political, economic, environmental, or cultural? How can these transformations be analyzed when their origins do not lie in confrontation as much as in relationship-building, cooperation, reciprocity, or a will to cohabit with others?

These questions will also be extended to the field of academic research and its practices. Indigenous researchers and communities have been calling for research grounded in mutual respect and reciprocity throughout its entire process—from the choice of the research topic and data collection to methods of analysis and the publication of results. How can academics move from research on Indigenous communities to research with and by them, where researchers and Indigenous communities are "co-learners" (Wilson, 2008, 113) engaging in a mutually beneficial relationship? How can researchers take into account the intellectual sovereignty of Indigenous communities on their own knowledge and research protocols? Community-based research as well as Indigenous research methods and co-construction of knowledge lead us to rethink the power dynamics at play between researchers and Indigenous communities, along with the extractivist dynamics which have marked the history of Western research practices. What forms of reciprocity, transfers of power and empowerment do Indigenous research methods allow for? And how do these methods, in turn, transform the academic world itself?

- **Toward a Community of Imaginaries**

Finally, this panel wishes to provide opportunities to look into definitions of community action beyond the defense or the restoration of what already exists, or has already existed. Indeed, Indigenous communities can also be understood as spaces of invention, projection into the future, and transformation of imaginary worlds.

How do community practices help create alternative futures and propose different ways of dwelling, governing and coexisting? What forms can such proposals take in arts and culture, including in movements such as Indigenous Futurisms, or through other artistic expressions of political statements? How does contemporary creative work associate memorializing remembrance, sovereignty, technologies, territory (including urban areas), and future?

This theme will thus invite us to analyze Indigenous communities not only as spaces of resistance and survivance, but also as sites that transcend these notions and from which new models, new relationships, and other futures are constructed—both for Indigenous communities and beyond them.

Proposals, which will not exceed 250 words, may cover all time periods, geographical areas, and disciplines represented in American studies. We will particularly welcome proposals exploring the boundaries and scales of community, its strategic uses, its relational and transgeographical aspects, as well as its political, methodological, epistemological, cultural and artistic dimensions.

Proposals (abstract of 250 words + short bio-bibliography) are to be sent to Sophie Gergaud (gergaud.sophie@orange.fr) and Tatiana Viallaneix (Tatiana.viallaneix@u-picardie.fr) no later than January 15th, 2027.

Communautés littéraires érotiques : désir, écriture et formes du collectif

Farid Ghadami (Université Paris-Est Créteil)

Cet atelier propose d'examiner les liens entre littérature, désir et formation des communautés. Il part de l'hypothèse que la littérature ne se contente pas de représenter des communautés préexistantes, mais contribue à les faire advenir en suscitant des formes d'attachement, d'intimité, d'identification et de solidarité entre les sujets, les textes et leurs lecteurs. Le désir est ici entendu dans un sens large, qui englobe l'érotisme, les relations entre les corps et les formes d'affectivité susceptibles de donner naissance à des expériences du collectif. La poésie d'Enheduanna, dans l'ancienne Mésopotamie, constitue un point de départ historique pour interroger l'ancienneté de ces rapports entre écriture et communauté. L'atelier se concentrera notamment sur trois moments de l'histoire littéraire américaine : le projet de démocratie érotique de Walt Whitman, les formes de sociabilité et de résistance de la *Beat Generation*, et les pratiques d'écriture subversives de Kathy Acker.

En mettant en dialogue ces expériences, il s'agira d'interroger les transformations des communautés littéraires érotiques, depuis leur inscription dans l'imaginaire national chez Whitman jusqu'aux réseaux contre-culturels des Beats et aux formes de sociabilité liées à la culture punk, avec laquelle l'œuvre de Kathy Acker entretient des rapports étroits. Le punk sera envisagé non seulement comme une esthétique de la rupture, mais aussi comme une forme de communauté fondée sur des pratiques culturelles partagées, la transgression des normes et la contestation des institutions dominantes. Comment l'écriture, la performance et la circulation des textes produisent-elles des formes de solidarité et d'appartenance ? Comment le désir peut-il devenir un principe de formation du collectif, tout en contestant les normes sociales, sexuelles et politiques dominantes ? Enfin, quelles exclusions, contradictions et relations de pouvoir traversent ces communautés ? L'atelier entend ainsi explorer la littérature non seulement comme représentation du lien social, mais comme une pratique qui crée, transforme et met en crise les formes du vivre-ensemble.

Les propositions, accompagnées d'une courte notice biobibliographique, seront à envoyer à Farid Ghadami (farid.ghadami@upec.fr) au plus tard le 15 janvier 2027.

Erotic Literary Communities: Desire, Writing and Collective Forms

Farid Ghadami (Université Paris-Est Créteil)

This workshop explores the relationship between literature, desire, and the formation of communities. It starts from the premise that literature does not merely represent pre-existing communities but actively helps bring them into being by fostering forms of attachment, intimacy, identification, and solidarity among individuals, texts, and readers. Desire is understood broadly,

encompassing eroticism, embodied relations, and affective bonds capable of generating collective forms of life. The poetry of Enheduanna in ancient Mesopotamia serves as a historical point of departure for considering the longstanding relationship between literary expression and community. The workshop will focus in particular on three moments in American literary history: Walt Whitman's project of erotic democracy, the forms of sociability and resistance associated with the Beat Generation, and Kathy Acker's subversive writing practices.

By bringing these literary experiences into dialogue, the workshop will examine the historical transformations of erotic literary communities, from Whitman's national imagination to the Beats' countercultural networks and the forms of sociability associated with punk culture, with which Kathy Acker's work is closely connected. Punk will be considered not merely as an aesthetic of rupture, but also as a form of community grounded in shared cultural practices, transgression, and resistance to dominant institutions. How do writing, performance, and the circulation of texts generate forms of solidarity and belonging? How can desire become a principle of collective formation while challenging dominant social, sexual, and political norms? What exclusions, contradictions, and power relations shape these communities? The workshop thus approaches literature not simply as a representation of social bonds, but as a practice that creates, transforms, and unsettles forms of collective life.

Proposals (abstract of 250 words + short bio-bibliography) are to be sent to Farid Ghadami (farid.ghadami@upec.fr) no later than January 15th, 2027.

Atelier méthodologique : approches discursives des communautés

Margaux Guillerit (Université Paris Cité), Manon Bouyé (Université Lyon 3) et Soukayna Mniai (Université Paris Nanterre)

Les communautés, qu'elles soient politiques, professionnelles, religieuses, écologiques, culturelles, ou encore numériques, ont comme point commun le rôle central joué par le discours (compris ici comme l'usage de la langue dans un contexte particulier) dans leur construction, organisation et régulation.

Cet atelier méthodologique propose ainsi d'explorer la notion de communauté aux États-Unis en l'abordant via une approche discursive, en analysant la manière dont les pratiques langagières sont utilisées pour définir les frontières d'une communauté, ainsi que ses normes et valeurs. Les propositions pourront s'insérer dans les différentes approches de la notion de communauté déclinées ci-dessous, qu'elles interrogent les discours politiques, médiatiques et culturels présents et passés, ou qu'elles se concentrent sur le discours de communautés états-uniennes particulières (mouvements politiques, communautés religieuses, culturelles, ou liées à une identité minoritaire).

Les communications pourront tout d'abord étudier la manière dont le discours est utilisé pour définir les contours d'une communauté, par des processus d'inclusion, d'exclusion et de marginalisation. Ainsi, la communauté nationale américaine elle-même s'est construite et est régie par le biais de la langue, puisque l'organisation du pays repose sur un ensemble de textes normatifs ayant permis de fédérer les individus qui le composent (Déclaration d'Indépendance, Constitution fédérale, constitutions des États, etc.). Tout en se constituant, la communauté nationale américaine a procédé à l'exclusion de certains individus, toujours par la langue et ses déclinaisons juridiques, politiques ou artistiques (codes esclavagistes, lois Jim Crow, décrets présidentiels de D. Trump concernant l'immigration, représentation des minorités dans la littérature ou le cinéma, etc.). L'histoire des catégories raciales et des processus de racisation aux États-Unis peut également être analysée à travers les changements dans les termes employés pour désigner différents groupes et à travers les discours politiques et médiatiques sur ces groupes.

Par ailleurs, les communications pourront également analyser la manière dont chaque communauté de discours possède des codes linguistiques et une voix discursive propres, qui permettent à ses membres de s'y reconnaître tout en se différenciant d'autres communautés. Le discours devient dès lors un outil de construction d'un ethos spécifique. Dans le cas des communautés professionnelles par exemple, le discours peut être facteur d'exclusion pour les membres extérieurs à la profession. Dans la communauté professionnelle des juristes américains, l'usage de phrases longues et alambiquées, de termes techniques et de jargon fait partie des pratiques discursives et rend le discours juridique difficilement compréhensible aux profanes. Ce discours peut être alors perçu comme excluant par ces derniers, qui ne possèdent pas les connaissances nécessaires pour le comprendre. Les communautés politiques utilisent également à plein l'usage de la langue comme vecteur d'inclusion ou d'exclusion. On pense ainsi à l'utilisation péjorative du terme « woke » par les conservateurs américains pour désigner les démocrates et progressistes, à la réappropriation par les conservateurs des termes « DEI (*diversity, equity and inclusion*) » et « CRT (*critical race theory*) » pour critiquer toute analyse ou politique antiraciste, ou encore à l'emploi répété par Donald Trump de termes péjoratifs et caricaturaux (« rapists », « crazy », « bad », « the worst president », etc.) pour désigner ses adversaires politiques mais aussi des individus qu'il souhaite exclure de la communauté nationale américaine. Ces termes excluent tout en rassemblant celles et ceux qui les utilisent.

Les contributions pourront également explorer la manière dont le discours est utilisé par une communauté pour contester des rapports de pouvoir dans la société. Ainsi, les communautés construites autour d'identités marginalisées et minorisées (minorités de genre notamment) utilisent le discours verbal et non-verbal pour se réapproprier des insultes ou désignations excluantes, notamment en ligne, grâce à la réappropriation de termes péjoratifs (« sluts », « queers ») ou au détournement de codes discursifs dominants (pratique du drag).

Enfin, les contributions pourront s'intéresser aux processus qui permettent à certains discours sur des communautés ou issus de communautés spécifiques d'être perçus comme légitimes dans différents champs, tandis que d'autres se trouvent marginalisés dans ces espaces. L'analyse discursive du traitement médiatique d'un même événement par différents médias peut ainsi être révélatrice des différentes manières de cadrer un même phénomène par différentes communautés. Par exemple, en se faisant le relais de la rhétorique trumpiste légitimant les

actions de la police de l'immigration aux États-Unis au nom de la lutte contre la criminalité, Fox News confère au président Trump un ethos de crédibilité auprès du grand public et lui permet de diffuser largement son discours. Au contraire, d'autres médias peuvent se faire le porte-voix d'autres communautés dans leur lutte contre les attaques frontales menées par l'administration Trump à leur encontre. Les contributions pourront également analyser le rôle joué par les réseaux sociaux, qui sont un médium particulièrement utile pour fédérer ou consolider certaines communautés via des vidéos courtes, mèmes, et autres formats numériques.

Merci d'envoyer vos propositions de communication (environ 300 mots) ainsi qu'une courte bibliographie à Margaux Guillerit (margaux.guillerit@u-pariscite.fr), Manon Bouyé (manon.bouye@univ-lyon3.fr) et Soukayna Mniai (smniai@parisnanterre.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

Amet, A. 2024. "Donald Trump et le discours de la peur: Mise en scène d'une terrifiante immigration." *ELIS - Echanges de Linguistique En Sorbonne* 9: 60–79.

Amossy, R., ed. 1999. *Images de soi dans le discours: La construction de l'ethos*. Delachaux et Niestlé.

Carrere, A. 2024. "Donald Trump et la construction de l'éthos mis en scène en interaction : quand l'effet prime sur les faits." *Corela*, no. 22-2. https://doi.org/10.4000/12q12.

Charaudeau, P., D. **Maingueneau**, J.-M. **Adam**, S. **Bonnafous**, and J. **Boutet**. 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Éditions du Seuil.

Egbert, J., & D. **Biber**. 2020. "It's Just Words, Folks. It's Just Words: Trump's Distinctive Linguistic Style." In *Linguistic Inquiries into Donald Trump's Language: From 'Fake News' to 'Tremendous Success'*, edited by Ulrike Schneider and Matthias Eitelmann, 17–40. London: Bloomsbury.

Fairclough, N. 2013. *Critical Discourse Analysis: The Critical Study of Language*. 2. ed., [Nachdr.]. Routledge.

Jensen, K., & R. **Asen**. (2026). *Tracing the evolution of online anti-woke publics: right-wing education rhetoric in the Daily Signal and City Journal*. Communication Education, 1–24. https://doi.org/10.1080/03634523.2026.2626545

Johnstone, B. 2018. *Discourse Analysis*. 3rd ed. John Wiley & Sons.

Kerbrat-Orecchioni, C. 2012. "Analyser du discours: Le cas des débats politiques télévisés." *SHS Web of Conferences* 1: 25–42. https://doi.org/10.1051/shsconf/20120100338.

Nacos, B. L., R. Y. **Shapiro**, and Y. **Bloch-Elkon**. 2020. "Donald Trump: Aggressive Rhetoric and Political Violence." *Perspectives on Terrorism* 14, no. 5: 2–25.

Paltridge, B. 2012. Discourse Analysis: An Introduction. 2nd ed. Continuum.

Partington, A. 2003. *The Linguistics of Political Argument: The Spin-Doctor and the Wolf-Pack at the White House*. Routledge.

Ross, A. S., & D. **Caldwell**. (2020). *'Going negative': An APPRAISAL analysis of the rhetoric of Donald Trump on Twitter*. Language & Communication, 70, 13–27. https://doi.org/10.1016/j.langcom.2019.09.003

Swales, J. M. 1990. *Genre Analysis: English in Academic and Research Settings*. Cambridge University Press.

Swales, J. M. 2016. "Reflections on the Concept of Discourse Community." *ASp*, no. 69: 7–19. https://doi.org/10.4000/asp.4774.

Methodological Workshop: Discursive Approaches to Communities

Margaux Guillerit (Université Paris Cité), Manon Bouyé (Université Lyon 3) and Soukayna Mniai (Université Paris Nanterre)

All communities, whether political, professional, religious, environmental, cultural, or digital, share a common feature: discourse (here defined as the use of language in a specific context) plays a central role in their formation, organization, and regulation.

This methodological panel will explore the concept of community in the United States through a discursive approach. It will analyze how linguistic practices are used to define community boundaries, as well as their associated norms and values. Proposals may fall under the various approaches to the concept of community outlined below. They may examine current and past political, media, and cultural discourses, or focus on the discourse of specific US communities, such as political movements, religious or cultural communities, or those associated with a minority identity.

First, papers may examine how discourse is used to define community boundaries through processes of inclusion, exclusion, and marginalization. The American national community itself has been constructed and governed through language, since the organization of the country is based on a set of normative texts that seek to unite its citizens (e.g. the Declaration of Independence, the Federal Constitution, state constitutions, etc.). As the American national community took shape, it proceeded to exclude certain individuals, always through language and its legal, political, or artistic manifestations (e.g. slavery codes, Jim Crow laws, President Trump's executive orders on immigration, the representation of minorities in literature or film, etc.). Changes in the terms used to refer to different groups, as well as political and media discourse about these groups, can also be used to analyze the history of racial categories and processes of racialization in the United States.

Furthermore, the papers may also analyze how each discourse community has its own linguistic codes and discursive voice. These allow members to identify with their community while distinguishing themselves from others. Thus, discourse becomes a tool for constructing a specific ethos. In professional communities, for instance, discourse can exclude those outside the profession. In the professional community of American attorneys, the use of long, convoluted sentences and jargon is standard practice, making legal discourse difficult for laypeople to

understand. Laypeople who lack the necessary knowledge to comprehend this discourse may therefore perceive it as exclusionary. Political communities also use language to include or exclude people. Examples include the pejorative use of the term "woke" by American conservatives to refer to Democrats and progressives; conservatives' reappropriation of the terms "DEI" (diversity, equity, and inclusion) and "CRT" (critical race theory) to criticize anti-racist analyses or policies; Donald Trump's repeated use of pejorative and caricatural terms ("rapists," "crazy," "bad," "the worst president," etc.) to refer not only to his political opponents but also to individuals he wishes to exclude from the American national community. These terms are exclusionary while simultaneously uniting those who use them.

Papers may also explore how a community uses discourse to challenge power dynamics in society. For instance, communities formed around marginalized and minority identities (particularly gender minorities) use verbal and nonverbal discourse to reclaim insults or exclusionary labels—especially online—through the reappropriation of pejorative terms ("sluts," "queers") or the subversion of dominant discursive codes (e.g. drag).

Finally, papers may explore the processes allowing certain discourses about or originating from specific communities to be perceived as legitimate in various fields, while marginalizing others. A discursive analysis of how different media outlets cover the same event can thus reveal the various ways different communities frame the same phenomenon. For example, by amplifying Trumpist rhetoric that legitimizes the actions of US immigration enforcement agencies in the name of fighting crime, Fox News lends President Trump an ethos of credibility with the general public and enables him to spread his message widely. Conversely, other media outlets may serve as a voice for communities struggling against direct attacks by the Trump administration. Papers may also analyze the role of social media in uniting or strengthening certain communities through short videos, memes, and other digital formats.

Abstracts of approximately 300 words, as well as short bibliographies, should be sent to Margaux Guillerit (margaux.guillerit@u-pariscite.fr), Manon Bouyé (manon.bouye@univ-lyon3.fr) and Soukayna Mniai (smniai@parisnanterre.fr) before January 15th, 2027.

Communautés en séries : formes, représentations et pratiques du collectif à la télévision

Audrey Haensler (Université Bourgogne Europe) et Shannon Wells-Lassagne (Université Bourgogne Europe)

La série télévisée nord-américaine, fruit de la collaboration étroite entre *showrunner*, équipes de scénaristes, producteur·rices, multiples réalisateur·rices et acteur·rices, est par essence une œuvre collective. Résultat du travail d'une communauté créative, la production d'une série télévisée repose sur un modèle qui se veut volontiers horizontal, par contraste avec le modèle plus fortement auctorial du cinéma. Cette horizontalité affichée ne doit pourtant pas masquer

les rapports de pouvoir, les hiérarchies, d'inclusion et d'exclusion qui structurent cette communauté (Caldwell), ni les négociations qui s'opèrent entre ses membres, comme en témoignent certaines représentations métatextuelles ; la sitcom Reboot donne par exemple à voir les conflits qui opposent deux générations de scénaristes aux idées politiques divergentes au sein d'une même *writers' room*. Quelles spécificités émergent de cette écriture collective ? Quelles dynamiques de pouvoir s'y jouent-elles, et comment sont-elles susceptibles d'être négociées, à la ville comme à l'écran ? Comment l'arrivée dans les studios de profils issus de minorités historiquement tenues à l'écart de la production (Shonda Rhimes, Janet Mock) rebat-elle les cartes de ce fonctionnement collectif ? Comment la transformation de la communauté créative influe-t-elle sur la représentation à l'écran de minorités longtemps absentes ou sous-représentées au petit écran ?

Par sa forme spécifique, la série télévisée se montre propice à la mise en scène de communautés, a fortiori dans certains de ses genres et formats de prédilection : les sitcoms, centrées sur une communauté familiale, amicale ou professionnelle (*Friends, The Office, All in the Family*), ou les séries chorales, qui donnent à voir la vie d'une communauté politique, professionnelle, géographique, estudiantine, ou encore religieuse (*The West Wing, Urgences, The Wire, Big Love*…). Particulièrement apte à penser le collectif, notamment grâce à son développement sur le temps long et sa possibilité d'une narration kaléidoscopique, la forme sérielle est aussi marquée par son infinitude (Favard, Mittell), et sa longévité dépend de sa capacité à développer de nouveaux personnages et de nouvelles intrigues, en somme, à étoffer la communauté qu'elle représente et les événements qui l'affectent. Si la communauté peut être présentée et célébrée à l'écran comme lieu d'entraide, de solidarité ou de résistance à l'oppression, en particulier dans le cadre de groupes minorisés, queer et/ou racisés—on pense à *Queer as Folk, Orange Is The New Black* ou encore *Sense8*—elle peut également être questionnée, ou critiquée, en mettant au jour les mécanismes de contrainte, de surveillance, voire de violences susceptibles de s'exercer en son sein. Quelles fonctions la communauté joue-t-elle dans la vie des personnages de séries télévisées, et sous quelle forme se manifeste-t-elle ? Qui « fait communauté », et à quelles conditions ? Qui en est exclu, et comment la télévision représente-t-elle cette exclusion ?

Pour autant qu'elle permette une narration kaléidoscopique, même la série chorale est limitée par des impératifs de cohérence narrative, qui dictent que la communauté, pour être compréhensible par le public, doit se restreindre à un nombre limité de personnages clairement identifiables et reconnaissables. Dans sa préface à *Let the Record Show : A Political History of ACT UP New York*, Sarah Schulman déplore les refus qu'elle essuie lorsqu'elle cherche à créer un documentaire : les producteurs qu'elle rencontre insistent pour que la narration se centre sur quelques figures fortes afin que le public puisse suivre leur parcours. Pourtant, plusieurs séries ont tenté de porter à l'écran des luttes collectives et communautaires : *Mrs. America, When We Rise, Pose*… Que peut vraiment la série en termes de représentation du collectif ? Procède-t-elle nécessairement à une forme de réduction de la communauté à quelques figures marquantes, invisibilisant de fait le collectif au profit de l'individuel ?

Enfin, la question de la communauté est également centrale dans les mécanismes de réception d'une œuvre sérielle. Pendant des décennies, la communauté spectatorielle est produite de facto par le rythme de diffusion des séries, proposées simultanément à l'échelle du territoire,

visionnées en communautés restreintes, dans le salon familial, ou en communautés plus larges, comme ce fut le cas pour l'épisode du *coming out* d'Ellen Morgan (Ellen Degeneres) dans la sitcom Ellen, diffusé dans de nombreux bars lesbiens en 1997. Comment le passage progressif du *broadcasting* au *narrowcasting,* à partir des années 1980, redéfinit-il les contours de ces communautés spectatorielles ? Quels publics et quelles communautés les chaînes émergentes cherchent-elles à atteindre, et par quelles stratégies ? Plus largement, comment les transformations industrielles et sociales de la télévision américaine ont-elles reconfiguré les communautés rassemblées autour des séries ? À l'ère de la post-télévision, où les modes et rythmes de visionnage s'individualisent avec la VOD et les plateformes de streaming, qu'advient-il de ces communautés spectatorielles ? Où existent-elles désormais, et quelles pratiques adoptent-elles ? Loin d'être seulement réceptrices, elles sont aussi des communautés créatrices : elles enquêtent collectivement, à l'image des *forensic fans* (Mittell), proposent des clés de lecture ou « braconnent » les textes (Jenkins) à travers la fanfiction ou le *vidding* (Hatchuel), productions par lesquelles elles font, à leur tour, communauté. Dans quelle mesure ces pratiques prolongent-elles, déplacent-elles ou contestent-elles les communautés représentées à l'écran ? Comment les communautés de fans influent-elles en retour sur la production et l'évolution des séries ?

L'atelier est susceptible d'accueillir des propositions issues de divers champs disciplinaires—*cultural studies*, *fan studies*, *television studies*, études sérielles—adoptant diverses méthodologies (analyse filmique et textuelle, études de la réception, analyse de la production) pour traiter des questions et thématiques suivantes (sans s'y limiter) :

- Communautés créatives télévisuelles, *writers' rooms*, hiérarchies et rapports de pouvoir
- Forme sérielle et mise en scène du collectif
- Visibilité et représentation des communautés minorisées
- Représenter le collectif : mécanismes d'individualisation et limites de la représentation communautaire ; appartenance et mécanismes d'exclusion de la communauté à l'écran
- Communautés spectatorielles, communautés de fans : réception, pratiques créatives et influence sur la production
- Transformations industrielles et reconfigurations des communautés spectatorielles

Les propositions de communication d'environ 300 mots doivent être envoyées, accompagnées d'une courte notice biographique, à Audrey Haensler (audrey.haensler@ube.fr) et Shannon Wells-Lassagne (Shannon.Wells-Lassagne@ube.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

AKASS, Kim, and Janet **MCCABE**. *Quality TV: Contemporary American Television and Beyond*. Londres : I.B Tauris & Co Ltd., 2007.

CALWELL, John T. *Production Culture: Industrial Reflexivity and Critical Practice in Film and Television*, Durham: Duke University Press, 2008.

CHAMBERS, Samuel A. *The Queer Politics of Television*, New York, I.B. Tauris, 2009.

DELEVILLE, Diego. « Les séries télévisées américaines, miroir d'une société multiculturelle et de l'évolution de ses rapports intercommunautaires. », *Signes, Discours et Sociétés*, 14, 7 février 2015. http://www.revue-signes.info/document.php?id=4248

ESTEVES Olivier, Sébastien **LEFAIT**. *La Question raciale dans les séries américaines*. Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 2014.

FAVARD, Florent. « La série est un récit (improvisé) : l'articulation de l'intrigue à long terme et la notion de 'mythologie' », *Télévision 7*, no 1, 11 décembre 2016. https://www.cairn.info/revue-television-2016-1-page-49.htm

FAVARD, Florent. *Écrire une série TV: La promesse d'un dénouement*, Tours : Presses universitaires François Rabelais, 2019

GOUDMAND, Anaïs. « « Oh my God ! They've killed... ! » Le récit sériel entre autonomie et hétéronomie : conséquences du départ non planifié des acteurs », *Télévision 7*, no 1, 11 décembre 2016. https://www.cairn.info/revue-television-2016-1-page-65.htm.

HATCHUEL, Sarah. « "Brokeback Island": les remakes queer de Lost en vidding » dans Donna Andréolle-Spalding et Claire Maniez (dir.) «Bis Repetita Plancent ? Remake et technologie dans le cinéma et les séries télévisées anglophones », *Revue du CEMRA*, Université de de Grenoble, décembre 2015.

HATCHUEL, Sarah & Monica **MICHLIN**, ed. Les pièges des nouvelles séries télévisées américaines : mécanismes narratifs et idéologiques, GRAAT 6, décembre 2009. http://www.graat.fr/backissuepiegesseriestv.htm.

JENKINS, Henry. *Textual Poachers. Television Fans and Participatory Culture*, New York: Routledge, 1992.

LOTZ, Amanda. *The Television Will Be Revolutionized* (second edition), New York, NYU Press, 2007.

MILLS, Bret. *The Sitcom*. Edinburgh: Edinburgh University Press, 2009.

MITTEL, Jason. *Complex TV: the Poetics of Contemporary Television Storytelling*, New York : New York University Press, 2015.

SCHULMAN, Sarah. *Let the Record Show: A Political History of Act Up New York*, 1987-1993, New York: Farrar, Straus & Giroux Inc., 2021

Communities in/of/on TV: Forms, Representations, and Collective Practices

Audrey Haensler (Université Bourgogne Europe) and Shannon Wells-Lassagne (Université Bourgogne Europe)

The North American television series is by its very nature a collective work, a close collaboration between a showrunner, writers, producers, directors, cast and crew. As such, the production of a television series is based on a model that is deliberately horizontal, in contrast to the more auteur-driven model of film. Its apparent horizontality, however, should not obscure the power dynamics, hierarchies, and patterns of inclusion and exclusion that structure this community (Caldwell), nor the negotiations that take place among its members, as evidenced by certain metatextual representations; for example, the sitcom Reboot depicts the conflicts between two generations of screenwriters with divergent political views within the same writers' room. What specific characteristics emerge from this collective writing process? What power dynamics are at play, and how might they be negotiated, both in real life and on screen? How does the arrival of figures from minorities historically excluded from production (Shonda Rhimes, Janet Mock) reshape the dynamics of this collective process? How does the transformation of the creative community influence the on-screen representation of minorities who have long been absent or underrepresented on television?

By its very nature, the television series lends itself well to depicting communities, especially in certain favored genres and formats: sitcoms, which focus on a family, group of friends, or workplace community (*Friends, The Office, All in the Family*), or choral series, which depict the life of a political, professional, geographic, student, or even religious community (*The West Wing, ER, The Wire, Big Love*…). The serial format is particularly well-suited to exploring the collective thanks to its long-term development and its capacity for kaleidoscopic storytelling, and has been characterized as having infinite potential (Favard, Mittell), given that its longevity depends on its ability to develop new characters and new plotlines, to flesh out the community it represents and the events that affect it. While communities can be portrayed and celebrated on screen as a space of mutual aid, solidarity, or resistance to oppression—particularly in the context of marginalized, queer, and/or racialized groups (*Queer as Folk, Orange Is the New Black, Sense8*) —they can also be questioned or criticized by exposing the mechanisms of coercion, surveillance, or even violence they encompass. What role does community play in the lives of television characters, and how does that manifest? Who makes up that community, and under which conditions? Who is excluded from it, and how does television portray this exclusion?

Even though it allows for a kaleidoscopic narrative, the ensemble series is still limited by the demands of narrative coherence, which dictate that the community—in order to be understandable to the audience—must be restricted to a limited number of clearly identifiable and recognizable characters. In her preface to *Let the Record Show: A Political History of ACT UP New York*, Sarah Schulman laments the rejections she faced when trying to make a documentary: the producers she met insisted that the narrative focus on a few strong figures so that the audience could follow their journeys. Yet several series have attempted to bring collective and community struggles to the screen: *Mrs. America, When We Rise, Pose*… What can a series truly achieve in terms of representing the collective? Does it necessarily reduce the community to a few prominent figures, effectively rendering the collective invisible in favor of the individual?

Finally, the question of community is also central to the reception of a serialized work. For decades, the viewing community was de facto shaped by the broadcast schedule of series, which were aired simultaneously nationwide, watched in small groups—in the family living room—or in larger gatherings, as was the case with the episode in which Ellen Morgan (Ellen DeGeneres)

came out in the sitcom Ellen, which was shown in many lesbian bars in 1997. How has the gradual shift from broadcasting to narrowcasting redefined these viewing communities? Which audiences and communities are new channels and platforms targeting, and how? More broadly, how have the industrial and social transformations of American television reconfigured the communities gathered around TV series? In the post-television era, where viewing habits and patterns are becoming increasingly individualized through VOD and streaming platforms, what has become of these viewer communities? Where do they exist now, and what practices have they adopted? Far from being merely passive consumers, they are also creative communities, conducting collective investigations as "forensic fans" (Mittell), offering interpretive frameworks or "poaching" texts (Jenkins) through fanfiction or vidding (Hatchuel)—creative endeavors through which they, in turn, build community. To what extent do these practices extend, shift, or challenge the communities depicted on screen? How do fan communities, in turn, influence the production and evolution of TV series?

The workshop welcomes proposals from various fields (cultural studies, fan studies, television studies) employing diverse methodologies (film and textual analysis, reception studies, production analysis) to address the following suggested themes:

- Creative television communities, writers' rooms, hierarchies, and power dynamics
- Serial form and the portrayal of the collective
- Visibility and representation of marginalized communities
- Representing the collective: mechanisms of individualization and the limits of community representation; belonging and mechanisms of exclusion from the community on screen
- Viewer communities, fan communities: reception, creative practices, and influence on production
- Industrial transformations and the reconfiguration of viewer communities

This list is not exhaustive.

Proposals of approximatively 300 words should be sent, along with a short bio, to Audrey Haensler (audrey.haensler@ube.fr) and Shannon Wells-Lassagne (Shannon.Wells-Lassagne@ube.fr) before January 15th, 2027.

Communautés de puissance : les États-Unis, le monde et les frontières de l'alignement

Frédéric Heurtebize (Université Sorbonne Nouvelle), Maud Quessard (IRSEM), Jean-Baptiste Velut (Université Sorbonne Nouvelle)

Depuis leur émergence comme puissance mondiale, les États-Unis ont contribué à la formation de communautés politiques, stratégiques, économiques et idéologiques qui ont largement débordé leurs frontières nationales. « Hémisphère occidental », « monde libre », « communauté atlantique », « Occident », « communauté des démocraties » ou « ordre international libéral » : ces

constructions ont défini des appartenances autant qu'elles ont produit des exclusions, organisé des solidarités autant qu'elles ont institutionnalisé des rapports asymétriques de pouvoir. Cet atelier propose d'interroger, dans une perspective historique comme contemporaine, la manière dont la puissance américaine contribue à constituer, structurer, transformer ou fragmenter des communautés internationales et transnationales.

Ces communautés ne sauraient être réduites aux relations interétatiques ou aux alliances militaires. La projection internationale des États-Unis repose également sur des réseaux d'acteurs et des circulations qui traversent les frontières : entreprises et syndicats, fondations et ONG, diasporas et communautés d'immigrés, organisations internationales, mouvements religieux ou militants. Elle s'inscrit dans des espaces économiques et financiers, des infrastructures matérielles et numériques et des systèmes de normes qui peuvent tout autant servir de vecteurs à la puissance américaine que constituer des lieux de négociation, de contestation ou de résistance à celle-ci. L'atelier pourra ainsi envisager la communauté comme un espace où se négocient les relations entre puissance et interdépendance, autonomie et dépendance, inclusion et exclusion.

Cette interrogation prend une acuité particulière dans le contexte contemporain. Les revirements de la politique étrangère américaine depuis une décennie ont profondément affecté les communautés d'alliés et de partenaires constituées sous leadership américain depuis 1945. De l'OTAN aux relations interaméricaines et transpacifiques, la pérennité de l'alignement est désormais interrogée par le retour du protectionnisme, la bilatéralisation des rapports de puissance et une conception plus transactionnelle des alliances. Les stratégies de hedging, la recherche d'autonomie stratégique ou la diversification des partenariats témoignent des recompositions en cours. La dépendance elle-même ne relève plus seulement des domaines militaire et commercial : normes techniques, infrastructures numériques, données, plateformes et architectures de sécurité constituent autant de formes moins visibles d'interdépendance et de pouvoir.

Ces évolutions invitent enfin à repenser l'articulation entre l'intérieur et l'extérieur. Polarisation politique, transformations institutionnelles, politiques migratoires, rapports entre pouvoir fédéral et grandes entreprises technologiques ou contestation des normes de l'ordre libéral affectent la perception de la puissance américaine par ses partenaires et la cohésion des communautés dont elle demeure le principal centre de gravité.

L'atelier accueillera ainsi des propositions relevant notamment de l'histoire, des relations internationales, de la science politique, de l'économie politique, des études transnationales ou des études américaines. Elles pourront porter sur toutes périodes et toutes aires géographiques afin d'interroger une question commune : comment la puissance américaine fabrique-t-elle des communautés et que deviennent celles-ci lorsque se transforment les principes, les instruments et les rapports de pouvoir qui les fondent ?

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Frédéric Heurtebize (frederic.heurtebize@sorbonne-nouvelle.fr), Maud Quessard (maud.quessard@irsem.fr) et Jean-Baptiste Velut (jean-baptiste.velut@sorbonne-nouvelle.fr) avant le 15 janvier 2027.

Communities of Power: The United States, the World, and the Boundaries of Alignment

Frédéric Heurtebize (Université Sorbonne Nouvelle), Maud Quessard (IRSEM), Jean-Baptiste Velut (Université Sorbonne Nouvelle)

Since its emergence as a global power, the United States has contributed to the formation of political, strategic, economic, and ideological communities extending far beyond its national borders. The "Western Hemisphere," the "Free World," the "Atlantic Community," the "West," the "community of democracies," and the "Liberal International Order" (LIO) have all defined forms of belonging while also generating exclusions, fostering solidarity while institutionalizing asymmetrical relations of power. This panel seeks to examine, from both historical and contemporary perspectives, the ways in which American power contributes to the creation, structuring, transformation, and fragmentation of international and transnational communities.

Such communities cannot be reduced to interstate relations or military alliances. The international projection of U.S. power also relies on networks of actors and forms of circulation that cut across national borders: corporations and labor unions, foundations and NGOs, diasporas and immigrant communities, international organizations, religious movements, and activist networks. It also operates through economic and financial spaces, material and digital infrastructures, and systems of norms that may serve as vehicles of American power while simultaneously providing arenas for negotiation, contestation, or resistance. The panel therefore proposes to approach community as a space in which the relationships between power and interdependence, autonomy and dependence, and inclusion and exclusion are constantly negotiated.

These questions have acquired particular urgency in the contemporary context. The shifts in U.S. foreign policy over the past decade have profoundly affected the communities of allies and partners built under American leadership since 1945. From NATO to inter-American and transpacific relations, the durability of alignment is increasingly being called into question by the return of protectionism, the growing bilateralization of power relations, and a more transactional approach to alliances. Hedging strategies, the pursuit of strategic autonomy, and the diversification of partnerships attest to ongoing processes of recomposition. Dependence itself is no longer confined to the military and commercial spheres: technical standards, digital infrastructures, data, platforms, and security architectures constitute less visible forms of interdependence and power.

These developments also invite us to rethink the relationship between the domestic and the international. Political polarization, institutional change, migration policies, relations between the federal government and major technology companies, and challenges to the norms of the liberal order all shape how American power is perceived by its partners and affect the cohesion of the communities for which the United States remains the principal center of gravity.

The panel welcomes proposals drawing, in particular, on history, international relations, political science, political economy, transnational studies, and American studies. Papers may address

any historical period or geographical area while engaging with a common question: How does U.S. power create communities, and what becomes of those communities when the principles, instruments, and power relations on which they rest are transformed?

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Frédéric Heurtebize (frederic.heurtebize@sorbonne-nouvelle.fr), Maud Quessard (maud.quessard@irsem.fr) and Jean-Baptiste Velut jean-baptiste.velut@sorbonne-nouvelle.fr before January 15th, 2027.

Vers les extrêmes : polarisation et communauté politique

Georginna Hinnebusch (Université de Limoges)

À l'ère de la polarisation exacerbée, la société américaine se fragmente selon des lignes politiques et sociales, remettant en question l'existence et la viabilité d'une communauté politique nationale américaine. Cette polarisation peut être appréhendée de deux manières. Au niveau de la gouvernance, les partis politiques sont responsables de la polarisation des enjeux, leurs programmes politiques divergeant de manière extrême. Les élites politiques promeuvent des politiques publiques concurrentes, poursuivant des objectifs législatifs dogmatiques et rejetant toute négociation avec l'opposition afin de maintenir leurs divisions partisanes et de mener un jeu législatif à somme nulle, gage de paralysie. Au niveau des citoyens, la société civile se caractérise par une polarisation sociale accrue, structurée autour de clivages qui radicalisent les identités. Alimentée par l'intolérance à la diversité, cette polarisation sociale creuse le fossé entre les normes concurrentes qui fragmentent l'unité civique, rendant impossible le partage de valeurs communes et contribuant en retour à la fracturation de la communauté politique. A contrario, ces phénomènes mettent en évidence la nécessité d'engagements partagés, fondements de toute conception cohérente et durable d'une communauté politique nationale. Face à ces deux phénomènes, ce panel analysera comment la polarisation sur les enjeux politiques et les clivages sociaux transforme et redéfinit le sens de la communauté politique américaine. Il invitera à réfléchir aux nouvelles communautés d'intérêt politique, notamment celles qui résultent des réalignements au sein des deux principaux partis politiques américains, ainsi qu'à la transformation sociale des identités des citoyens, deux phénomènes qui témoignent de l'influence accrue de la polarisation.

- **Partis politiques : Polarisation partisane sur les enjeux**

Pour analyser l'influence de la polarisation sur la communauté politique, on peut commencer par se demander comment le réalignement actuel des deux principaux partis politiques américains affecte leur traitement des grands enjeux politiques. À cet égard, les partis républicain et démocrate ont tous deux connu des transformations majeures. D'une part, sous l'influence du mouvement MAGA, le Parti républicain a fait de la réduction de la taille de l'État, du protectionnisme commercial, de la fermeture des frontières et du renforcement de l'application des lois sur l'immigration des priorités centrales, s'écartant ainsi de l'orthodoxie républicaine

axée sur la déréglementation de l'activité économique et les réductions d'impôts. Le mouvement MAGA a également infusé une forte hostilité envers les politiques identitaires, en remettant en cause les pratiques de recrutement favorisant la diversité et la discrimination positive dans l'admission à l'enseignement supérieur. De plus, alors que le Parti républicain a traditionnellement défendu une liberté d'expression absolue, l'administration Trump a restreint la liberté d'expression académique, tandis que la Commission fédérale des communications a muselé la parole dans les médias de manière inédite, remettant en question le droit de parler au nom des communautés américaines. Ce faisant, la polarisation des débats orchestrée par MAGA a conduit le Parti républicain à se forger une nouvelle conception de la communauté politique américaine.

Parallèlement, le Parti démocrate semble se tourner progressivement vers sa gauche, retenant pour les différentes élections des candidats aux profils plus marqués. Une série de primaires démocrates récentes a mis en exergue une marginalisation de l'establishment et une mise à l'écart des centristes démocrates. Avec l'élection de Zohran Mamdani à la mairie de New York, l'aile progressiste du parti semble déterminée à profiter de la transformation générationnelle du Parti démocrate pour reprendre le mouvement qu'avait initié Bernie Sanders en 2016. Le programme progressiste de M. Mamdani met en lumière des mesures telles que le gel des loyers, la garde d'enfants universelle, la gratuité des transports publics, les épiceries communautaires et l'impôt sur la fortune, susceptibles de redéfinir le programme national du Parti démocrate. Il reste à voir si ces mesures trouveront un écho auprès de la base militante. L'adoption de notions autrefois taboues comme le « socialisme » et de conceptions collectivistes, jusqu'ici minimisées, d'émancipation citoyenne, de propriété collective, de coopératives ouvrières et de syndicats forts pourrait, en théorie, redéfinir la communauté politique de gauche.

Ces réalignements partisans, situés aux antipodes de l'échiquier politique, constituent-ils un obstacle à la construction d'une communauté politique inclusive, ne faisant qu'exacerber les divisions et les antagonismes ? Ou bien, au contraire, témoignent-ils de préoccupations communes transcendant les clivages partisans, telles que les bouleversements économiques post-industriels et les freins à la mobilité sociale, suggérant des problématiques auxquelles les partis peuvent répondre en conciliant ces préoccupations partagées afin de forger une nouvelle communauté politique ? La polarisation des enjeux, ces fluctuations politiques perpétuelles vers les extrêmes, remettent-elles en question la définition même du conservatisme et du progressisme et rendent-elles obsolètes les conceptions traditionnelles de communautés politiques centrées sur la droite et la gauche ? En l'absence de la capacité des partis à prendre des décisions collectives et à se rassembler sur les points d'accord, une communauté politique peut-elle exister ?

- **Le corps politique : polarisation sociale**

À quel moment l'influence des partis politiques dépasse le cadre du jeu électoral pour forger des communautés alternatives ? Dans sa monographie*, Uncivil Agreement: How Politics Became Our Identity* (2018), la politologue Lilliana Mason soutient que la polarisation politique américaine est de plus en plus alimentée par l'identité sociale plutôt que par des désaccords de fond sur les enjeux politiques et les positions politiques. Mason affirme que les identités sociales de groupe, telles que la race, la religion, l'éducation, la situation géographique ou l'idéologie, qui transcendaient autrefois les clivages partisans, se sont désormais organisées et cartographiées

autour de l'appartenance partisane, s'alignant et fusionnant avec l'un des deux partis, de sorte que l'appartenance partisane s'est fondue en deux identités distinctes et globales, constituant de fait une appartenance à un groupe social. D'une part, les personnes d'origine européenne, chrétiennes, rurales, culturellement conservatrices, propriétaires d'armes à feu et sans diplôme universitaire pourraient être considérées comme une identité républicaine socialement cohérente. D'autre part, les personnes d'origine extra-européenne, laïques, urbaines, culturellement progressistes et diplômées de l'enseignement supérieur pourraient constituer une identité sociale démocrate distincte. C'est le degré d'adhésion à une identité partisane commune, plutôt qu'à un engagement envers des enjeux politiques partisans, qui alimente la polarisation. Cette chercheuse distingue ainsi la polarisation sur les enjeux de la polarisation sociale, cette dernière étant de plus en plus dépendante de l'appartenance à un groupe socialement éloigné et hostile au groupe adverse. Si l'affiliation partisane prime désormais sur le soutien aux enjeux politiques pour déterminer l'identité sociale, quel impact cela a-t-il sur l'appartenance et le sentiment d'appartenance à une communauté politique ?

La communauté politique repose sans doute sur un certain pluralisme qui remet en question les divisions issues de la polarisation politique et sociale. Dès lors, la polarisation peut empêcher le développement de la participation citoyenne et des liens associatifs chers à Tocqueville susceptibles d'ancrer la communauté politique, et devenir plutôt la source d'une sorte de tribalisme qui prospère grâce à la domination des groupes dominants sur les groupes minoritaires. Ce panel réfléchira donc sur la communauté politique à travers le prisme de la polarisation, des réalignements partisans et des nouvelles identités sociales, en s'appuyant sur les travaux portant sur l'identité partisane, la ségrégation géographique, la politique territoriale, la fragmentation sociale, le ressentiment culturel, la polarisation affective et l'appartenance politique.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Georginna HInnebusch (georginna.monbrun@unilim.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

ABRAMOWITZ, Alan I. *The Great Alignment: Race, Party Transformation, and the Rise of Donald Trump*. Yale University Press, 2018.

ACHEN, Christopher H., and Larry M. **BARTELS**. *Democracy for Realists: Why Elections Do Not Produce Responsive Government*. Princeton University Press, 2016.

BISHOP, Bill. *The Big Sort: Why the Clustering of Like-Minded America Is Tearing Us Apart*. Mariner Books, 2009.

CAHN, N., & J. **CARBONE**. (2010). *Red families v. blue families: Legal polarization and the creation of culture*. New York, NY: Oxford University Press.

CRAMER, Katherine J. *The Politics of Resentment: Rural Consciousness in Wisconsin and the Rise of Scott Walker*. University of Chicago Press, 2016.

FIORINA, Morris P., Samuel J. **ABRAMS**, and Jeremy C. **POPE**. *Culture War? The Myth of a Polarized America*. 3rd ed., Longman, 2011.

HOCHSCHILD, Arlie **RUSSELL**. *Strangers in Their Own Land: Anger and Mourning on the American Right*. The New Press, 2016.

HOPKINS, Daniel J. *The Increasingly United States: How and Why American Political Behavior Nationalized*. University of Chicago Press, 2018.

IYENGAR, Shanto, et al. "The Origins and Consequences of Affective Polarization in the United States." *Annual Review of Political Science*, vol. 22, no. 1, 2019, pp. 129-46.

JACOBS, Nicholas F., and Daniel M. **SHEA**. *The Rural Voter: The Politics of Place and the Disuniting of America*. Columbia University Press, 2023.

LEVENDUSKY, Matthew. *The Partisan Sort: How Liberals Became Democrats and Conservatives Became Republicans*. University of Chicago Press, 2009.

MCCARTY, Nolan, Keith T. **POOLE**, and Howard **ROSENTHAL**. *Polarized America: The Dance of Ideology and Unequal Riches*. MIT Press, 2016.

MASON, Lilliana. *Uncivil Agreement: How Politics Became Our Identity*. University of Chicago Press, 2018.

PRIOR, Markus. *Post-Broadcast Democracy: How Media Choice Increases Inequality in Political Involvement and Polarizes Elections*. Cambridge University Press, 2007.

RODDEN, Jonathan A. *Why Cities Lose: The Deep Roots of the Urban-Rural Political Divide*. Basic Books, 2019.

SHERMAN, Jennifer. *Those Who Work, Those Who Don't: Poverty, Morality, and Family in Rural America*. University of Minnesota Press, 2009.

SUNSTEIN, Cass R. *Republic: Divided Democracy in the Age of Social Media*. Princeton University Press, 2017.

Veering to the Extremes: Polarization and Political Community

Georginna Hinnebusch (Université de Limoges)

In an era of heightened polarization, American society is fragmenting along political and social lines, challenging the existence and viability of a robust national U.S. political community. Polarization can be conceptualized in a twofold manner. At the level of elite governance, political parties are responsible for issue polarization, diverging to extremes on party programs. Partisan elites advance competing public policies, pursuing doctrinaire legislative goals, while rejecting negotiations across the aisle to keep party ranks apart and pursue zero-sum lawmaking that guarantees gridlock. Partisan issue polarization exposes the difficulty of forging cross-cutting compromise that can establish the requisite consensus needed to pursue common policy

agendas. At the citizen level, civil society tracks social polarization, generating divides that pull identities to extremes. Social polarization, sustained by intolerance for diversity widens the gap between competing norms that undergird civic unity, making shared values impossible and fracturing political community. It exposes the need for shared commitments foundational for any cohesive and durable conception of a national political community. Confronted with these two dilemmas, this panel seeks to adjudicate how polarization along political issues and social cleavages is transforming and redefining the meaning of American political community. It invites reflections on emerging political communities of interest, particularly those arising realignments within America's two political parties as well as a social transformation of citizen partisan identities, both of which point to the heightened influence of polarization.

- **Political Parties: Partisan Issue polarization**

In diagnosing the influence of polarization on political community, one might begin by asking how the emerging realignment of America's two major political parties affects partisan issue polarization. Both Republican and Democratic parties appear to be undergoing major transformations. On the one hand, the MAGA movement has defined a new set of public policy issues, with the GOP embracing government downsizing, trade protectionism, closed borders, and immigration enforcement as frontline priorities that diverge from the GOP orthodoxy of business deregulation and tax cuts. MAGA has likewise articulated a strong animus against identity politics, rolling back preferential diversity hiring practices and affirmative action in higher education admissions. Moreover, while the GOP has traditionally championed free speech absolutism, the Trump administration has clamped down on academic expression, while the Federal Communications Commission has muzzled speech in the media in unprecedented ways, challenging who has the right to speak on behalf of US communities. Indeed, MAGA-led issue polarization is arguably equipping the GOP to forge a new conception of political community.

Meanwhile, the Democratic Party appears to be veering leftwards, fielding unorthodox 'leftist' candidates with a spate of Democratic primaries upsetting establishment insiders and ousting democratic centrists. With Zohran Mamdani's unprecedented election to the New York mayor's office, the 'progressive' wing of the party appears focused on engineering a generational transformation of the Democratic Party that harkens back to the 2016 Bernie Sanders phenomenon. Mamdani's progressive agenda showcases policy issues like rent freezes, universal childcare, free public transportation, community-owned groceries, and wealth taxes that could redefine Democratic Party programs. Indeed, it remains to be seen whether such issues resonate among the wider Democratic grassroots. The embrace of once politically taboo notion of 'socialism' and hitherto downplayed collectivist conceptions of public empowerment, community ownership, worker cooperatives, and strong unions could theoretically redefine a political community on the Left.

Are these party realignments, at the opposite poles of the political spectrum, a liability to forging an inclusive political community, merely exacerbating division and antagonism? Do they, on the contrary, speak to common concerns transcending partisan divides, including post-industrial economic dislocation and barriers to upward mobility, that suggest issues to which parties can respond by reconciling shared concerns to forge a new political community? Is issue polarization, the perpetual policy lurches to the political extremes, challenging what it means to be conservative or progressive and making traditional concepts of political communities centered

on the Right and Left obsolete? Absent parties' capacity for collective decision-making and reciprocal recognition of issues can there be a political community?

- **The Body Politic: Social Polarization**

This leads to the question of when political parties move beyond competing parties and electoral coalitions to forge alternative political communities. In her monograph, *Uncivil Agreement: How Politics Became Our Identity* (2018), Political Scientist Lilliana Mason argues that American political polarization is increasingly driven by social identity rather than substantive disagreement over political issues and policy stances. Mason claims that group social identities, including race, religion, education, geography, or ideology, that previously cut across the party divide have now sorted themselves and mapped onto partisanship, aligning and fusing with one of two parties, such that partisanship has melded into two distinct comprehensive identities, essentially constituting a social group membership. On the one hand, White, Christian, rural, culturally conservative, gun owners without university degrees could be deemed a socially cohesive Republican identity. On the other hand, the racially diverse, secular, urban, culturally progressive, and college-educated may constitute a separate Democratic social identity. The degree of alignment around a common partisan identity rather than commitment to partisan political issues is what drives polarization. Mason thus distinguishes issue polarization from social polarization, with the latter increasingly dependent on belonging to the in-group that is socially far from and hostile to the out-group adversary. If partisan affiliation now exceeds support for political issues to determine social identity, what impact does this have on membership and belonging to political community?

Political community arguably rests on a degree of pluralism that challenges divisions arising from political and social polarization. Polarization may preclude fostering civic participation and Tocquevillian associational bonds capable of grounding political community, serving instead as a source of tribalism that thrives on in-groups defeating out-groups. This panel invites reflections on political community through the lens of polarization, party realignments and new social identities spanning literatures on partisan identity, geographic sorting, territorial politics, social fragmentation, cultural resentment, affective polarization and political belonging.

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Georginna Hinnebusch (georginna.monbrun@unilim.fr) before January 15th, 2027.

Les nouvelles congrégations : communautés d'enchantement dans la culture américaine contemporaine

Talal Hochard (Université de La Réunion)

L'appel du congrès rappelle que toute communauté a un caractère « illusoire, voire illusionniste », et qu'elle se fabrique « dans le régime des représentations et de la culture ». Cet atelier propose de prendre ce constat au mot : si la communauté produit de l'illusion, c'est qu'elle enchante. Elle offre à ses membres du sens, de l'émerveillement, de l'appartenance, parfois du sacré ; mais elle peut aussi capter l'attention et la volonté au profit d'une marque, d'une figure charismatique ou d'une idéologie.

Aux États-Unis, la thèse wébérienne du désenchantement du monde ne s'est jamais tout à fait vérifiée. Le paysage religieux se recompose, entre *mégachurches*, spiritualités « spiritual but not religious » et nouvelles religiosités sans Dieu (Burton 2020). Dans le même temps prolifèrent des formes séculières de communion : podcasts dont les auditeurs se vivent comme une congrégation, communautés de fans et de lecteurs, mouvements du bien-être, vies « analogiques » mises en scène sur les réseaux. S'y ajoutent des communautés soudées par la défiance, de la manosphère à la « conspiritualité », où se rencontrent théorie du complot et spiritualité New Age (Ward et Voas 2011).

Ces nouvelles congrégations empruntent aux formes religieuses leurs rituels, leurs prédicateurs et leur effervescence collective (Durkheim). Elles produisent une *communitas* (Turner) et prolongent l'« oralité secondaire » décrite par Walter Ong, où la voix enregistrée recrée l'intimité d'une assemblée. Elles reposent enfin sur une intimité à distance, cette relation parasociale que Horton et Wohl identifiaient dès 1956.

L'atelier invite à interroger ces communautés d'enchantement selon trois questions. Comment se fabriquent-elles : par quels récits, rituels, dispositifs médiatiques, et en sollicitant quelles dispositions (absorption narrative, émerveillement, besoin d'appartenance) ? Qui en tire profit : comment l'enchantement communautaire est-il récupéré par le marché (Hebdige), mobilisé par des entrepreneurs politiques ou religieux, ou au contraire réapproprié par des groupes minorisés pour construire un en-commun ? Enfin, que peuvent la littérature et les arts face à ces formes : la fiction met-elle en scène ces congrégations pour en défaire le charme, ou en invente-t-elle d'autres ?

Les communications pourront porter notamment sur les podcasts, la radio et les médias alternatifs comme lieux de communion ; sur les communautés religieuses et spirituelles contemporaines et leurs généalogies (réveils, camp meetings, Chautauqua, contre-culture) ; sur les *fandoms*, les communautés de lecteurs et les pratiques collectives de lecture ; sur les communautés du bien-être, du « retour à l'ancestral » et des vies analogiques ; sur la conspiritualité et les communautés de la défiance ; ou sur la représentation de ces congrégations dans la fiction, la poésie, le cinéma et les séries.

L'atelier est ouvert à la littérature, à la civilisation, aux études culturelles et médiatiques et à l'histoire des religions, ainsi qu'aux approches cognitives de la réception.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Talal Hochard (talal.hochard@univ-reunion.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

BURTON, Tara Isabella. *Strange Rites: New Religions for a Godless World*. New York: PublicAffairs, 2020.

COLLINS, Randall. *Interaction Ritual Chains*. Princeton: Princeton University Press, 2004.

DURKHEIM, Émile. *The Elementary Forms of Religious Life*. Translated by Karen E. Fields. New York: Free Press, 1995.

HEBDIGE, Dick. *Subculture: The Meaning of Style*. London: Methuen, 1979.

HORTON, Donald, and R. Richard **WOHL**. "Mass Communication and Para-Social Interaction: Observations on Intimacy at a Distance." *Psychiatry* 19, no. 3 (1956): 215–29.

JENKINS, Henry. *Convergence Culture: Where Old and New Media Collide*. New York: New York University Press, 2006.

ONG, Walter J. *Orality and Literacy: The Technologizing of the Word*. London: Methuen, 1982.

REMSKI, Matthew, Derek **BERES**, and Julian **WALKER**. *Conspirituality: How New Age Conspiracy Theories Became a Health Threat*. New York: PublicAffairs, 2023.

SALER, Michael. *As If: Modern Enchantment and the Literary Prehistory of Virtual Reality*. New York: Oxford University Press, 2012.

TURNER, Victor. *The Ritual Process: Structure and Anti-Structure*. Chicago: Aldine, 1969.

WARD, Charlotte, and David **VOAS**. "The Emergence of Conspirituality." *Journal of Contemporary Religion* 26, no. 1 (2011): 103–21.

The New Congregations: Communities of Enchantment in Contemporary American Culture

Talal Hochard (Université La Réunion)

The conference call reminds us that every community is "illusory—not to say illusion-producing," and that communities are "made and sustained" in the realm of representation and culture. This panel takes that claim at its word: if community produces illusion, it is because community enchants. It offers its members meaning, wonder, belonging, and sometimes the sacred; but it can also capture attention and will on behalf of a brand, a charismatic figure, or an ideology.

In the United States, Weber's thesis of the disenchantment of the world has never quite come true. The religious landscape keeps reshaping itself, from megachurches to the "spiritual but not religious" and the new religions of a godless world (Burton 2020). Secular forms of communion multiply at the same time: podcasts whose listeners experience themselves as a congregation, fan and reader communities, wellness movements, and "analog" lives performed on digital platforms. To these we may add communities bound together by distrust, from the manosphere to "conspirituality," where conspiracy theory meets New Age spirituality (Ward and Voas 2011).

These new congregations borrow from religion its rituals, its preachers, and its collective effervescence (Durkheim). They generate *communitas* (Turner) and extend what Walter Ong called "secondary orality," in which the recorded voice recreates the intimacy of an assembly. They also rest on intimacy at a distance, the parasocial bond that Horton and Wohl described as early as 1956.

The panel invites papers that examine these communities of enchantment through three questions. How are they made: through which narratives, rituals, and media forms, and by engaging which dispositions (narrative absorption, wonder, the need to belong)? Who benefits: how is communal enchantment recuperated by the market (Hebdige), mobilized by political or religious entrepreneurs, or reclaimed by marginalized groups to build a common world of their own? And what can literature and the arts do in response: does fiction stage these congregations in order to break their spell, or does it imagine other ones?

Papers may address, among other topics, podcasts, radio, and alternative media as sites of communion; contemporary religious and spiritual communities and their genealogies (revivals, camp meetings, Chautauqua, the counterculture); fandoms, reader communities, and collective reading practices; wellness, "ancestral," and analog-living communities; conspirituality and communities of distrust; and the representation of such congregations in fiction, poetry, film, and television.

The panel welcomes contributions from literature, history and civilization, cultural and media studies, and religious studies, as well as cognitive approaches to reception.

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Talal Hochard (talal.hochard@univ-reunion.fr) before January 15th, 2027.

L'essai vidéo comme communauté de pratique et nouvel horizon méthodologique des études audiovisuelles.

Ariane Hudelet (Université Paris Cité)

L'essai vidéo, aussi appelé « vidéo-essai » ou « critique vidéographique », désigne le fait de conduire une réflexion, une analyse ou une démonstration critique sous forme audiovisuelle, le plus souvent par la sélection et l'assemblage d'images préexistantes. Le format construit l'écran comme espace de travail, comme interface de réflexion et de démonstration. Il peut prendre des formats et longueurs très divers, utiliser une voix off, du texte à l'écran, ou plus généralement manipuler images et sons de manière performative : *split screens*, ralentis, accélérations, déformations de l'image, etc. La forme trouve ses antécédents dans les films essais (Chris Marker, Harun Farocki), les pratiques vidéo amateur et certains documentaires. Apparue hors du monde universitaire (bonus DVD, productions Mubi ou Fandor, chaînes YouTube), elle se développe aussi depuis les années 2010 dans la recherche universitaire, émanant surtout des études cinématographiques et audiovisuelles, notamment aux États-Unis. L'essai vidéo répond

en effet au problème du « texte introuvable » du cinéma décrit par Raymond Bellour : l'impossibilité pour l'analyse textuelle de citer directement un objet filmique. Il ne s'agit pas seulement de restituer des résultats, mais avant tout de prendre la forme comme véritable outil de recherche : la pensée s'y développe par la manipulation même des extraits, dans une démarche exploratoire qui se distingue d'une simple médiatisation. L'essai vidéo use ainsi de la forme audiovisuelle comme « une forme qui pense » (Godard), rendant compte non seulement de conclusions abouties, mais aussi de processus de réflexion en train de se faire.

Cet atelier pourra interroger la notion de « communauté de pratique » sous plusieurs angles :

- présentation de projets vidéographiques sur des corpus américains, en cours ou achevés, émanant notamment de projets collectifs comme les résidences vidéographiques ou les ateliers ponctuels, et approches réflexives sur cette forme d'écriture
- réflexion sur l'utilisation pédagogique d'essais vidéo comme source de savoir et référence scientifique, ou comme exercice proposé aux étudiants dans le cadre de cours sur le cinéma et la culture audiovisuelle états-uniens.
- question de la légitimité académique des essais vidéo, et de quelle manière promouvoir la forme au sein de la communauté universitaire, notamment au sein des études américanistes (revues en ligne, publications de monographies vidéographiques, question des critères d'évaluation, reconnaissance du *fair use*, valorisation des publications vidéographiques au même niveau que les articles scientifiques, etc.)
- histoire et perspectives de la forme de l'essai vidéo aux États-Unis, relations entre les communautés vidéographiques en Amérique du Nord et au-delà.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Ariane Hudelet (ariane.hudelet@u-pariscite.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

BELLOUR, Raymond, *L'Analyse du film*, Paris, Albatros, 1979.

GODARD, Jean-Luc, *Histoire(s) du cinéma*, épisode 3a (1988-1998).

GRANT, Catherine, "The Audiovisual Essay as Performative Research", *NECSUS* 2016. https://necsus-ejms.org/the-audiovisual-essay-as-performative-research/

KEATHLEY, Christian, "La Caméra-stylo: Notes on video criticism and cinephilia", in *The Language and Style of Film Criticism*, ed. Andrew Klevan and Alex Clayton, London and New York, Routledge, 2011.

LAVIK, Erlend, "The Video Essay: The Future of Academic Film and Television Criticism?", *Frames Cinema Journal*, Issue 1, July 2012. http://framescinemajournal.com/article/the-video-essay-the-future/

MITTELL, Jason, "Videographic Criticism as a Digital Humanities Method", in L. Gold and M. Klein, eds. *Debates in the Digital Humanities* 2019. University of Minnesota Press, 2019.

The Videographic Essay: Practice and Pedagogy, site réalisé par Christian Keathley, Jason Mittell et Catherine Grant, http://videographicessay.org/works/videographic-essay/index?path=contents

The Video Essay as Community of Practice and New Methodological Horizon for Audiovisual Studies.

Ariane Hudelet (Université Paris Cité)

The video essay, also known as an "audiovisual essay" or "videographic criticism," refers to the act of conducting a reflection, analysis, or critical demonstration in audiovisual form, most often through the selection and assembly of pre-existing images. The format transforms the screen into a workspace, an interface for reflection and demonstration. It can take on a wide variety of formats and lengths, use voice-over or on-screen text, or more generally manipulate images and sound in a performative manner: split screens, slow motion, fast motion, image deformation, etc. The form has its roots in essay films (Chris Marker, Harun Farocki), amateur video practices, and certain documentaries. Having emerged outside the academic world (DVD bonus features, Mubi or Fandor productions, YouTube channels), it has also been developing since the 2010s in academic research, primarily within film and audiovisual studies, particularly in the United States. The video essay addresses the problem of cinema's "unattainable text" described by Raymond Bellour: the impossibility for textual analysis to directly cite a filmic object. It is not merely a matter of presenting results, but above all of treating the form itself as a genuine research tool: thought develops through the very manipulation of the clips, in an exploratory process that differs from a simple sharing of results. The video essay thus uses the audiovisual text as "a form that thinks" (Godard), reflecting not only on final conclusions but also on the ongoing processes of reflection.

This workshop will explore the concept of a "community of practice" from several angles:

- presentation of video projects on American corpora—whether ongoing or completed—arising in particular from collective initiatives such as video residencies or workshops, along with reflexive approaches to this form of writing
- reflection on the pedagogical use of video essays as a source of knowledge and scholarly reference, or as an assignment for students in courses on American cinema and audiovisual culture
- the question of the academic legitimacy of video essays, and how to promote the form within the academic community, particularly within American studies (online journals, publications of videographic monographs, the issue of evaluation criteria, recognition of fair use, elevating video publications to the same level as scholarly articles, etc.)

Proposals(between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Ariane Hudelet (ariane.hudelet@u-pariscite.fr) before January 15th, 2027.

La communauté du renseignement : intégration ou fragmentation ?

Gildas Le Voguer (Université Rennes 2) et Manon Lefebvre (Université de Montpellier Paul-Valéry)

En 1984, les historiens britanniques Christopher Andrew et David Dilks ont coédité un ouvrage consacré à l'histoire du renseignement et, comme son titre l'indiquait clairement, leur objectif était de montrer que le renseignement constituait « la dimension manquante » des affaires étrangères. Depuis lors, historiens et politologues ont amplement démontré que le renseignement était et reste un facteur constant dans les relations internationales. Aux États-Unis, depuis l'adoption en 1947 du *National Security Act*, qui a institué la *Central Intelligence Agency* (CIA), le renseignement est un instrument clé de la politique étrangère et, surtout depuis les années 1970, il est devenu un objet d'étude à part entière, d'autant plus que de nombreuses archives des services de renseignement sont désormais accessibles. Cela a conduit au développement des études sur le renseignement et, des deux côtés de l'Atlantique, on observe une augmentation constante du nombre de publications consacrées à ce qu'on appelle désormais communément la « communauté du renseignement ».

La communauté du renseignement a été officiellement créée par le décret présidentiel n° 12333, promulgué par Ronald Reagan le 4 décembre 1981. L'expression « communauté du renseignement » était cependant déjà utilisée depuis plus de trente ans, après son invention par le général Walter Bedell Smith (Ramos). Le décret n° 12333 semblait avoir pour objectif d'instaurer une forme de cohésion a posteriori, les agences ayant été créées sur une période de 120 ans. En 2026, la communauté du renseignement des États-Unis se compose de dix-huit agences. Le *Secret Service* (USSS), dont la mission est d'assurer la protection du président et de lutter contre la contrefaçon, est la plus ancienne : il a été créé en 1865. La plus récente est le *National Space Intelligence Center* (NSIC), fondé en 2022 et qui, comme son nom l'indique, est chargé du renseignement concernant les missions, les systèmes et les services spatiaux. Plusieurs agences ont vu le jour pendant la Guerre froide, une période particulièrement propice à la création de nouveaux services de renseignement : la célèbre CIA a rapidement été suivie par la fondation de la *National Security Agency* (NSA) en 1952, du *National Reconnaissance Office* (NRO) en 1960 et de la *Defense Intelligence Agency* (DIA) en 1961.

Dix-sept des dix-huit agences qui composent la communauté du renseignement relèvent de la responsabilité de six départements différents (*Defense, Energy, Homeland Security, Justice, State, Treasury*), tandis que la CIA est une agence indépendante sous l'autorité directe du président. Le renseignement aux États-Unis s'apparente donc davantage à une constellation d'agences éparses qu'à une communauté soudée. Il existe également des différences quant au degré d'intégration de ces agences au sein de la communauté du renseignement : le *Federal Bureau of Investigation* (FBI) n'est pas considéré comme un membre à part entière ; seules ses branches chargées du renseignement (IB) et de la sécurité nationale (NSB) sont reconnues comme faisant partie de la communauté du renseignement, ce qui marginalise le Bureau par

rapport à d'autres agences plus « centrales », comme la *Central Intelligence Agency*, dont le nom la place d'emblée au premier plan du secteur du renseignement.

Il existe également une tension inhérente au sein de la communauté du renseignement entre exigences du secret et nécessités de transparence (Le Voguer). Cet antagonisme a été pleinement mis en évidence par les attentats terroristes du 11 septembre 2001 et a été souligné par l'enquête indépendante menée par la Commission nationale sur les attentats terroristes contre les États-Unis. La Commission a souligné le manque de communication entre les agences (en particulier la CIA et le FBI) avant les attentats et a insisté sur la nécessité de rétablir une relation de confiance entre elles. Afin de tenter de renforcer la coopération, l'administration de G. W. Bush a créé le *Department of Homeland Security* (DHS) en 2002 et, deux ans plus tard, le Congrès, par le biais de l'*Intelligence Reform and Terrorism Prevention Act* (IRTPA), a institué la fonction de directeur du renseignement national au sein de l'*Office of the Director of National Intelligence* (ODNI). Le bilan de ces deux institutions est cependant mitigé. De plus, leurs efforts ont récemment été sérieusement compromis par l'administration de Donald Trump.

Le secret intrinsèque au secteur du renseignement suscite enfin des fantasmes au sein du grand public et constitue une source d'inspiration pour Hollywood. Les films d'espionnage et les séries télévisées sécuritaires se délectent tout particulièrement de la rivalité entre les agences de renseignement, qui alimente leurs intrigues et leurs personnages stéréotypés voués à s'opposer, tels que l'assassin rebelle de la CIA et l'agent du FBI trop rigide. Les agences ont depuis longtemps compris le pouvoir de l'écran et ont mis en place des divisions des relations publiques chargées de nouer des liens avec Hollywood (Herzberg, Jenkins). Les films et les séries télévisées sont des vecteurs particulièrement utiles pour vanter les réussites qu'elles ne pourraient autrement pas partager avec le public, tout en conservant la possibilité de plaider qu'il ne s'agit que de fiction si les spectateurs rejettent certaines intrigues ou méthodes. Ce sont également des outils de recrutement efficaces, comme l'a démontré en 2004 la campagne publicitaire de la CIA mettant en vedette Jennifer Garner, qui incarnait l'agent Sydney Bristow dans la série *Alias* (ABC, 2001-2006).

Les communications portant sur les thèmes suivants sont donc les bienvenues (liste non exhaustive) :

- les dimensions historiques et politiques du développement de la communauté du renseignement
- la notion de centre et de périphérie au sein de la communauté du renseignement
- les réformes post-11-septembre : réussite ou échec ?
- les tensions entre secret et transparence en matière de renseignement
- les rapports entre communauté du renseignement et gouvernement
- la politisation du renseignement
- les représentations fictionnelles de la communauté du renseignement
- les relations entre les agences du renseignement et Hollywood

Les propositions (500 mots maximum), rédigées en français ou en anglais, doivent être envoyées à Gildas Le Voguer (gildas.levoguer@univ-rennes2.fr) et à Manon Lefebvre (manon.lefebvre@umpv.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

ANDREW, Christopher & David **DILKS**. *The Missing Dimension: Governments and the Intelligence Communities in the 20th Century*, Londres : Palgrave Macmillan, 1984.

HERZBERG, Bob. *The FBI and the Movies: A History of the Bureau on Screen and Behind the Scenes in Hollywood*, Jefferson : McFarland, 2006.

JENKINS, Tricia. *The CIA in Hollywood: How the Agency Shapes Film and Television*, Austin : University of Texas Press, 2012.

LE VOGUER, Gildas. *Le Renseignement américain : entre secret et transparence (1947-2013)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014.

MELLEY, Timothy. *The Covert Sphere: Secrecy, Fiction, and the National Security State*, Ithaca : Cornell University Press, 2012.

RAMOS, Raphaël. « Le général Walter Bedell Smith et la naissance de la communauté du renseignement américaine, 1950-1953 », *Stratégique*, n°110, 2015/3, p.45-61.

RAMOS, Raphaël. *La puissance et l'ombre – 250 ans de guerres secrètes de l'Amérique*, Paris : Éditions du Cerf, 2025.

RICHELSON, Jeffrey. *The U.S. Intelligence Community*, 7th edition, Londres : Routledge, 2015.

RITTGERS, David. « Abolish the Department of Homeland Security », *Policy Analysis*, n°683, 11 septembre 2011.

TAKACS, Stacy. *Terrorism TV: Popular Entertainment in Post 9/11 America*, Lawrence : University Press of Kansas, 2012.

THEOHARIS, Athan G. *The Quest for Absolute Security: The Failed Relations Among U.S. Intelligence Agencies*, Chicago : Ivan R. Dee, 2007.

TIDD, John M. « From Revolution to Reform: A Brief History of U.S. Intelligence », *The SAIS Review of Internal Affairs*, vol.28, n°1, 2008.

VINCI, Anthony. *The Fourth Intelligence Revolution: The Future of Espionage and the Battle to Save America*, New York : Henry Holt, 2025.

ZEGART, Amy B. *Spying Blind: The CIA, the FBI, and the Origins of 9/11*, Princeton : Princeton University Press, 2007.

ZEGART, Amy B. *Spies, Lies, and Algorithms: The History and Future of American Intelligence*, Princeton : Princeton University Press, 2022.

The Intelligence Community: Integration or Fragmentation?

Gildas Le Voguer (Université Rennes 2) and Manon Lefebvre (Université de Montpellier Paul-Valéry)

In 1984, British historians Christopher Andrew and David Dilks co-edited a volume of essays devoted to the history of intelligence and, as the title indicated it clearly, their goal was to show that intelligence was "the missing dimension" of international affairs. Since then, historians and political scientists have amply demonstrated that intelligence was and is a constant factor in international relations. In the United States, since the adoption of the National Security Act in 1947, which established the Central Intelligence Agency (CIA), intelligence has been a key instrument of American foreign policy and, especially since the 1970s, it has become a perfectly valid object of study, all the more so as numerous intelligence archives are now available. This has led to the development of intelligence studies and, on both sides of the Atlantic, there is now a steady growth of publications devoted to the now commonly named Intelligence Community.

The intelligence community was officially created by Executive Order 12333, issued by Ronald Reagan on December 4, 1981. The phrase "intelligence community," however, first coined by General Walter Bedell Smith (Ramos), had already been used for more than thirty years. Executive Order 12333 seemed to be aimed at instituting a sense of after-the-fact cohesion, as the agencies were established in a span of 120 years. As of 2026, the intelligence community is composed of eighteen agencies. The United States Secret Service (USSS), whose mission is to protect the president and fight counterfeiters, is the oldest: it was created in 1865. The most recent is the National Space Intelligence Center (NSIC), which was founded in 2022 and, as its name indicates, is charged with intelligence regarding space missions, systems, and services. Several agencies were created during the Cold War, a time particularly conducive to the establishment of new intelligence agencies—the creation of the well-known CIA was soon followed by the establishment of the National Security Agency (NSA) in 1952, the National Reconnaissance Office (NRO) in 1960, and the Defense Intelligence Agency (DIA) in 1961.

Seventeen of the eighteen agencies that constitute the intelligence community fall under the responsibility of six different departments (Defense, Energy, Homeland Security, Justice, State, Treasury), while the CIA is an independent agency that answers directly to the president. More than a close-knit collective, the intelligence community therefore tends to resemble a constellation of scattered agencies. There are also differences as to how integrated these intelligence agencies are considered to be within the community: the Federal Bureau of Investigation is not considered a member in and of itself; only its intelligence (IB) and national security (NSB) branches are recognized as part of the intelligence community, which marginalizes the Bureau compared to other more "central" agencies, like the Central Intelligence Agency, whose name immediately puts it front and center in the field of intelligence.

There is also an inherent tension within the intelligence community between the requirements of secrecy and the need for cooperation (Le Voguer). This antagonism was made fully visible by the September 11 terrorist attacks and was highlighted by the independent investigation conducted by the National Commission on Terrorist Attacks Upon the United States. The Commission pointed to the lack of communication between agencies (especially the CIA and the FBI) prior to the attacks and emphasized the need to restore confidence between them. In order to try and reinforce inter-agency cooperation, the G. W. Bush administration created the Department of Homeland Security (DHS) in 2002, and two years later, Congress, with the Intelligence Reform and Terrorism Prevention Act (IRTPA), established the Office of the Director of National

Intelligence (ODNI). However, both institutions have not really been up to the task. And, recently, their efforts have seriously been undermined by the Donald Trump administration.

The secrecy that surrounds the intelligence community also elicits fantasies among the general public and constitutes a source of inspiration for Hollywood. Spy films and terrorism TV particularly relish in the competition between intelligence agencies that provides conflicts for their scenarios and stock characters who will find themselves at odds—the rogue CIA agent and the uptight FBI agent immediately come to mind. Intelligence agencies have long understood the power of the screen and developed public relations branches to work on their links with Hollywood (Herzberg, Jenkins). Films and TV series are notably useful to publicize successes that they are otherwise unable to share with the public, while still keeping the veil of "plausible deniability" when it comes to aspects the spectators may find less palatable. They are also effective recruitment tools, as demonstrated by the 2004 CIA-led campaign starring Jennifer Garner, who played agent Sydney Bristow in *Alias* (ABC, 2001-2006).

Papers on (but not restricted to) the following topics are therefore welcome:

- the historical and political dimensions of the growth of the Intelligence Community
- the notion of center and periphery within the intelligence community
- post-9/11 intelligence reforms: success or failure?
- the tension between secrecy and transparency when it comes to intelligence
- the Intelligence Community and government
- the politicization of intelligence
- fictional representations of the intelligence community
- intelligence agencies' relationship(s) to/with Hollywood

Proposals (no more than 500 words) in French or English should be sent to Gildas Le Voguer (gildas.levoguer@univ-rennes2.fr) and Manon Lefebvre (manon.lefebvre@umpv.fr) before January 15th, 2027.

Fictions étatsuniennes de l'imaginaire et communautés : des conventions *Star Trek* au futurisme indigène

Hélène Machinal (Université Rennes 2), Georges Pillegand Le Rider (Université Sorbonne Nouvelle), et Aurélie Thiria-Meulemans (Université de Picardie)

La notion de communauté est au cœur des fictions dites de l'imaginaire, de la Résistance dans *Star Wars*, aux groupes de survivants des récits post-apocalyptiques (les *Parables* de Butler ou dans *The Last of Us*), sans oublier les communautés religieuses du type Bene Genesserit (*Dune*) ou Jedi, ou encore scolaires comme Basgiath (*Fourth Wing*) ou Roke (*Terremer*). Au niveau narratif, si des genres tels que l'heroic fantasy font la part belle au héros solitaire, les récits de SF ou de fantasy mettent souvent en scène des quêtes collectives, et insistent davantage sur les

relations entre les membres d'un groupe que sur son objectif, c'est la fameuse « fiction panier » théorisée par Ursula K. Le Guin et mise en pratique par des auteur·rices tel.les que Rivers Solomon ou Becky Chambers

Les fictions de l'imaginaire se font également le reflet dystopique de tensions entre communautés, rendues plus visibles, par exemple, par la gestion de l'espace (*Fallout, The Expanse*) ou par l'horreur de l'invasion des corps (*Get Out, Fringe*). Ainsi, le caractère excluant de la création même d'une communauté peut-il être mis en avant, avec les *gated communities*, les bunkers et leurs avatars (*The Colony, The 100, Silo*), ou à l'inverse, des genres comme l'Afrofuturisme, l'« Africanfuturism » (*Okorafor*) ou le futurisme indigène (*Night Raiders*), permettent-ils l'expression de voix longtemps réduites au silence.

Plus spécifique encore à ces mondes de fiction, est la création de communautés de fans (fandom) qui se retrouvent en ligne autour de fanfictions, et dans la vraie vie autour d'événements tels que les conventions, où des pratiques comme le cosplay signalent l'appartenance des fans à telle ou telle communauté. En outre, les expériences collaboratives de ces fictions se déclinent aussi autour de formes ludiques, tels le jeu de rôle et le jeu vidéo.

Le présent atelier propose d'étudier la façon dont la notion de communauté travaille les fictions de l'imaginaire, de l'intérieur et de l'extérieur, depuis les membres de l'U.S.S. Enterprise et autres vaisseaux spatiaux ou les étudiant.es des campus étatsuniens des années 1960 mobilisés contre la guerre du Vietnam, brandissant des pancartes « Gandalf for President », jusqu'aux manifestant.es vêtu.es des robes rouges de *The Handmaid's Tale*.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Hélène Machinal (helene.machinal@univ-rennes2.fr), Georges Pillegand (georges.pillegand@sorbonne-nouvelle.fr) et Aurélia Thiria-Meulemans (aurelie.thiria-meulemans@u-picardie.fr) avant le 15 janvier 2027.

Communities and US Fictions of the Imagination: From *Star Trek* Conventions to Indigenous Futurism

Hélène Machinal (Université Rennes 2), Georges Pillegand Le Rider (Université Sorbonne Nouvelle), and Aurélie Thiria-Meulemans (Université de Picardie)

The notion of community lies at the heart of the fictions of the imagination, from *Star Wars*' Resistance, to groups of survivors in postapocalyptic narratives (Butler's *Parables*, *The Last of Us*), not to mention religious orders such as the Bene Genesserit (*Dune*) or Jedis, or academic communities like Basgiath (*Fourth Wing*) or Roke (*Earthsea*). On a narrative level, whereas genres like heroic fantasy tend to favor solitary heroes, SF or fantasy narratives, conversely, tend to stage collective quests, and to insist more on the relations within a given community than on its objectives—as theorized by Ursula K. Le Guin in her "Carrier Bag Theory of Fiction," and implemented by authors such as Rivers Solomon or Becky Chambers.

In a more dystopian mode, the fictions of the imagination can also reflect tensions between communities evidenced by space or resource shortages (*Fallout, The Expanse*) or the horror of body invasion (*Get Out, Fringe*). Indeed, the very creation of a community can aim at the exclusion of others, as seen with gated communities (*The Colony, The 100, Silo*), while, conversely, genres such as Afro-futurism or Africanfuturism (*Okorafor*), or indigenous futurism (*Night Raiders*), allow for long-silenced voices to be finally heard.

Even more specific to these fictional worlds is the creation of fandoms, communities of fans, who meet up online around fanfiction works, or in real life on occasions such as conventions, where practices like cosplay signal a fan's belonging to such or such community. Besides, the collaborative dimension of these fictional worlds is also at work in gaming experiences, in video games or role-playing games, for instance.

This workshop invites reflection on the way the notion of communities is at work in the fictions of the imagination, from inside and out, from the crew of the USS Enterprise and other spacecrafts to the students of US campuses in the 1960s wishing « Gandalf for President », to contemporary protesters wearing the red robes of Atwood's *Handmaid's Tale*.

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Hélène Machinal (helene.machinal@univ-rennes2.fr), Georges Pillegand (georges.pillegand@sorbonne-nouvelle.fr) and Aurélia Thiria-Meulemans (aurelie.thiria-meulemans@u-picardie.fr) before January 15th, 2027.

« Real Communities » : actualité des études de périodiques américanistes

Céline Mansanti (Université de Picardie) et Alice Morin (Université de Lorraine)

Si les travaux sur les périodiques existent depuis longtemps, les études de périodiques, en revanche, ne se sont constituées en champ d'études à part entière que relativement récemment : dans le domaine des humanités anglo-américaines, l'article de Sean Latham et Robert Scholes, « The Rise of Periodical Studies », publié en 2006, est généralement considéré comme leur acte fondateur. Depuis lors, les périodiques ont été reconnus comme des « objets culturels (et non pas 'littéraires' ou 'journalistiques') », « interdisciplinaires », « autonomes et distincts », pour lesquels il s'agit de « développer le langage et les outils nécessaires pour les examiner, les décrire et les contextualiser » (traduit de Latham et Scholes). De nombreux travaux ont ainsi été engagés dans des directions qui se sont multipliées. D'abord essentiellement centrée sur les « petites revues » modernistes, la recherche s'est étendue à des périodiques plus mainstream, voire « populaires », et a développé les angles d'analyse : matérialités, réseaux, sérialités, multimodalités, traductions, communautés, circulations transnationales, transferts, etc.

Vingt ans après l'article de Latham et Scholes et cinq ans après *Periodical Studies Today*, l'ouvrage collectif de Jutta Ernst, Dagmar von Hoff et Oliver Scheiding, de récents appels à

communication lancés au sein de départements d'anglais autour des périodiques soulignent le dynamisme actuel de ce champ d'étude. Cet atelier propose dès lors de faire un point sur l'actualité de la recherche américaniste en études de périodiques, en invitant les américanistes français et internationaux à venir exposer leurs travaux en cours, de manière à faire ressortir leurs hypothèses, leurs problématiques et leurs méthodologies. Il s'agira d'examiner en quoi nos objets de recherche font émerger des communautés scientifiques situées. Nous proposons donc de réfléchir à ce qui nous unit, autant qu'à ce qui nous distingue, afin de mieux comprendre où, collectivement, nous allons, dans une compréhension réflexive, mais aussi performative, de la notion de communauté.

On pourra s'intéresser entre autres aux aspects suivants :

- Réseaux
- Matérialités ; Archives
- Sérialités
- Textes et images ; Transmédialités ; Transferts et circulations ; Traductions
- Notion de communautés : communautés éditoriales, communautés des lectrices· eurs.

Nous accueillons les propositions se rattachant à toutes les disciplines englobées par les études américaines (civilisation, littérature, culture visuelle, etc.). Les éléments mentionnés ci-dessus ne constituent que des suggestions : nous souhaitons avant tout ouvrir un espace de rencontres et de débats pour mieux appréhender ce que les études de périodiques apportent aux études américanistes, et inversement.

Les propositions de communication (300 mots) en anglais ou en français, accompagnées d'une notice biographique (une centaine de mots), doivent être envoyées à Céline Mansanti (celine.mansanti@u-picardie.fr) et Alice Morin (alice.morin@univ-lorraine.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

BROOKER, Peter et Andrew **THACKER**, dir., T*he Oxford Critical and Cultural History of Modernist Magazines*, vol. 2, North America 1894-1960, Oxford, Oxford University Press, 2012.

COLLIER, Patrick, « What Is Modern Periodical Studies? », *Journal of Modern Periodical Studies*, vol. 6, n°2, novembre 2015, 92-111.

COLLIER, Patrick, « The Magazine in Theory », in *The Routledge Companion to the British and North American Literary Magazine*, s.l.d. Tim Lanzendörfer, Londres, Routledge, 2021, 11-26.

CORDELL, Ryan, « What Has the Digital Meant to American Periodicals Scholarship? », *American Periodicals: A Journal of History & Criticism*, vol. 26, n°1, 2016, 2-7.

DICENZO, Maria, « Remediating the Past: Doing 'Periodical Studies' in the Digital Era », *English Studies in Canada*, vol. 41, n°1, mars 2015, 19-39.

ERNST, Jutta, Dagmar **VON HOFF** et Oliver **SCHEIDING**, dir., *Periodical Studies Today: Multidisciplinary Analyses*, Boston, Brill, « Studies in Periodical Cultures », 2022.

Hammill, Faye, Paul **Hjartarson** et Hannah **McGregor**, "Introduction: Magazines and/as Media: Periodical Studies and the Question of Disciplinarity," *The Journal of Modern Periodical Studies*, vol. 6, n°2, 2015, iii-xiii.

Hoffman, Frederick J. et al., *The Little Magazine: A History and a Bibliography*, Princeton, Princeton University Press, 1946.

Kalifa, Dominique et al., dir., *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau monde, 2011.

Latham, Sean et Robert **Scholes**, « The Rise of Periodical Studies », *PMLA* (Publications of the Modern Language Association of America), vol. 121, n°2, mars 2006, 517-31.

Morrisson, Mark, "Beyond Little Magazines: American Modernism and the Turn to Big Magazines," *The Journal of Modern Periodical Studies*, vol. 11, n°1, "Investigating Big Magazines," s.l.d. Anne Reynès-Delobel, Benoît Tadié et Cécile Cottenet, 2020, 1-24.

Murphy, Stephen J., "Introduction to Visualizing Periodical Networks," *The Journal of Modern Periodical Studies*, vol. 5, n°1, 2014, iii-xv.

Mussell, James, "Digitization," *The Routledge Handbook to Nineteenth-Century British Periodicals and Newspapers*, s.l.d. Andrew King, Alexis Easley et John Morton, Abingdon, Routledge, 2016, 17-29.

Nicholson, Bob, "The Digital Turn," *Media History*, vol. 19, n°1, 2013, 59-73.

Peterson, Theodore, *Magazines in the Twentieth Century*, Urbana, University of Illinois Press, 1956.

Putnam, Lara, "The Transnational and the Text-Searchable: Digitized Sources and the Shadows They Cast," *American Historical Review*, vol. 121, n°2, 2016, 376-402.

Scholes, Robert et Clifford **Wulfman**, *Modernism in the Magazines: An Introduction*, Princeton, Yale University Press, 2010.

Stead, Évanghélia et Hélène **Vedrine**, dir., *L'Europe des revues (1880-1920) : Estampes, photographies, illustrations*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008.

Stead, Évanghélia, "Introduction: Re-Considering 'Little' vs. 'Big' Periodicals," *Journal of European Periodical Studies*, vol. 1, n°2, 2016, https://openjournals.ugent.be/jeps/article/id/71528/.

Stead, Évanghélia et Hélène **Vedrine**, dir., *L'Europe des revues II (1860-1930) : Réseaux et circulations des modèles*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2018.

Stead, Évanghélia*, Sisyphe heureux. Les Revues artistiques et littéraires*. Approches et figures, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020.

Tebbel, John et Mary Ellen **Zuckerman**, *The Magazine in America 1741-1990*, New York, Oxford University Press, 1991.

THERENTY, Marie-Ève et Sylvain **VENAYRE**, dir., *Le Monde à la une : une histoire de la presse par ses rubriques*, Paris, Anamosa, 2021.

VAILLANT, Alain et Matthieu **LETOURNEUX**, dir., *L'Empire du Rire*, Paris, CNRS Éditions, 2021.

Journal of European Periodical Studies, JEPS, Université de Gand, https://openjournals.ugent.be/jeps/.

Journal of Modernist Periodical Studies, JMPS, The Pennsylvania State University Press, http://muse.jhu.edu/journal/473.

Real Communities: Periodical Studies Today

Céline Mansanti (Université de Picardie) et Alice Morin (Université de Lorraine)

While studies of periodicals have long existed across disciplines, periodical studies has consolidated as a distinct field over the past two decades: in particular, the English-speaking humanities have provided fertile ground for its development, with Sean Latham and Robert Scholes's seminal 2006 article "The Rise of Periodical Studies" marking an important moment in the institutionalization of the field. Following Latham and Scholes's call, new scholarship has sought to consider "the autonomy and distinctiveness of periodicals as cultural objects (as opposed to 'literary' or 'journalistic' ones)" in an inherently "genuinely interdisciplinary or even multidisciplinary context," and consequently "to develop the language and tools necessary to examine, describe, and contextualize" periodicals (Latham and Scholes), taking the field in multiple directions. Moving beyond the study of modernist little magazines, research on mainstream and popular periodicals has opened up new perspectives on periodical cultures, addressing questions of materiality, networks, seriality, multimodality, translation, communities, transnational circulation, cultural transfer, and more.

Twenty years after Latham and Scholes's article, and five years after the publication of the edited volume *Periodical Studies Today* (eds. Jutta Ernst, Dagmar von Hoff, and Oliver Scheiding), we propose to take stock of the ways in which these dynamic approaches have contributed to American studies, and vice versa. The proliferation, over the past few months, of scholarly events calling for greater engagement between periodical and American studies seems to signal growing momentum toward cross-pollination between the two fields. This panel therefore seeks to interrogate the convergence of American studies and periodical studies and to explore whether and how this convergence produces "situated communities." We invite scholars to present their ongoing work on periodical cultures in order to discuss shared thematic threads, research questions, and methodological challenges. We aim to reflect on what connects our respective research agendas and where they diverge, in order to consider collectively the future of Americanist periodical studies. We will therefore engage both reflexively and performatively with the concept of community, which has proved central to periodical studies altogether theoretically and heuristically.

We welcome proposals addressing, among other aspects:

- Networks
- Materiality ; Archives
- Seriality
- Image/text relations ; Transmedia phenomena ; Transfers and circulations ; Translation(s)
- Community-building phenomena, formed around periodical editors or reader-viewers.

Rather than constituting an exhaustive list, the topics outlined above are intended as suggestions, as the panel aims to open up a space for discussion and debate around the communities we (per)form. Colleagues from across the disciplines encompassed by American studies—Including history, literature, cultural studies, visual studies, and related fields—are warmly invited to submit proposals.

Abstracts (300 words) together with a short biographical note (100 words) should be sent to Céline Mansanti (celine.mansanti@u-picardie.fr) and Alice Morin (alice.morin@univ-lorraine.fr) by January 15th, 2027.

Faire communauté ? La neurodiversité à l'épreuve du collectif dans la littérature et les arts nord-américains

Pauline Marie-Jeanne (Sorbonne Université) et Juliette Utard (Sorbonne Université)

C'est dès la fin des années 1990 que le terme « neurodiversité » aurait été inventé, collectivement (Botha et al. 2024), dans une liste de diffusion—InLv, abbréviation de « Independent Living on the Autistic Spectrum » (Dekker 2020)—créée pour les personnes autistes et leurs proches, ouvrant un champ de recherche et d'expérimentation aujourd'hui en pleine expansion. À l'époque, l'autisme était encore bien souvent perçu comme cet état d'auto-absorption morbide décrit par Eugene Bleuler en 1911, relayé plus tard par Bruno Bettelheim dans son ouvrage aujourd'hui unanimement décrié, *La Forteresse vide* (1967). À rebours de l'étymologie même d'un mot assimilant l'autisme à un repli sur soi pathologique (du grec *autos*), la notion de neurodiversité venait soudain faire communauté, à la fois pour les personnes concernées et au sein de la société. Plus généralement, la fin du vingtième siècle et le tournant numérique, en facilitant la constitution de blogs et forums en ligne, ont rendu possible l'avènement de nombreuses communautés qui, notamment aux États-Unis, se sont fédérées autour de ce concept.

Parler de neurodiversité, selon le pionnier et militant Nick Walker, c'est reconnaître « la diversité des intelligences humaines et l'infinie variation des fonctionnements neurocognitifs dans notre espèce » (notre traduction, 34). Progressivement, le terme inclut, outre le spectre autistique ou TSA, les personnes avec TDA ou TDAH, 'dys' (dysphasie, dyspraxie, dyslexie, dysorthographie, dyscalculie), HPI ou HPE (haut potentiel intellectuel / émotionnel) ou encore les personnes avec un syndrome de Tourette, accueillant une communauté de plus en plus diverse et de plus en plus militante revendiquant même une « culture de la folie » (« *mad culture* »). S'inscrire dans le paradigme de la neurodiversité revient en quelque sorte, selon l'expression de Hanna Rosqvist,

Nick Chown et Anna Stenning, à « 'queeriser' le regard normatif sur le fonctionnement cognitif » (notre traduction, 228). M. Remi Yergeau et Nick Walker préfèrent d'ailleurs parler de communauté « *neuroqueer* » (plutôt que « neuroatypique ») pour bien souligner la dimension militante de leur engagement et la convergence de luttes contre différentes formes de discrimination. Les innombrables initiatives artistiques qui ont vu le jour depuis sous l'ample bannière de la neurodiversité nous invitent ainsi à nous pencher, dans le cadre de cet atelier, sur les liens entre neurodiversité et communauté(s) dans la littérature et les arts nord-américains.

En effet, comment et pourquoi « faire » communauté autour de la neurodiversité ? Ce concept aujourd'hui agrégé aux *Critical Disability Studies*—qui fait donc progressivement « communauté » au sein de l'université—a permis de relire de nombreuses œuvres classiques au prisme des disparités de fonctionnement neurologique (on pense notamment aux personnages de « Bartleby, The Scrivener » et de « Benjy » Compson dans *The Sound and the Fury*). De la même manière, relire les expérimentations modernistes sous l'angle des *Literary Neurodiversity Studies* permet de revitaliser certaines interprétations, à condition toutefois de ne pas tomber dans la tentation du diagnostic (« le Neuroqueer [étant] avant tout une notion culturelle, pas un diagnostic », comme le souligne Julia Miele Rodas [xvii]). À l'écran, la série *The Rehearsal* de Nathan Fielder (HBO 2022), qui met en scène de manière savoureusement métathéâtrale les mécanismes de la neurodivergence sur un plateau de tournage, rejoue la dichotomie individualité / communauté de manière littéralement expérimentale—on est bien loin de l'image caricaturale d'un Dustin Hoffman dans *Rain Man* (1988). Enfin, on ne compte plus les réseaux et collectifs qui ont émergé dans des lieux souvent alternatifs, comme le Neurolyrical Cafe, ce café virtuel hébergé par l'I-ASC en collaboration avec l'association *Unrestricted Interest*, qui permet à des autistes non-verbaux qui s'expriment uniquement à l'écrit de partager leurs production (poétique, musicale ou artistique) en *open mic* ; ou encore l'Azara Ballet, compagnie de danse floridienne inclusive qui promeut le bien-être des danseurs, l'égalité et la neurodiversité.

Cet atelier invite en somme les contributions examinant spécifiquement l'articulation entre neurodiversité et communauté dans la littérature et les arts nord-américains, notamment (mais pas seulement) à travers les enjeux suivants :

- neurodiversité et communauté sur scène et à l'écran
- neurodiversité, communauté et genres littéraires (roman, poésie, théâtre, nonfiction)
- neurodiversité et communautés artistiques
- neurodiversité et communautés scientifiques
- neurodiversité, communautés de lecteur·ices et réception
- neurodiversité, canon et histoire littéraire
- neurodiversité et communautés LGBTQIA+
- neurodiversité et communautés virtuelles

Merci d'envoyer vos propositions (environ 300 mots), accompagnées d'une courte bio-bibliographie (environ 150 mots), à Pauline Marie-Jeanne (Pauline.marjea@gmail.com) et Juliette Utard (juliette.utard@gmail.com) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

Autism Network International (ANI), https://www.autismnetworkinternational.org/.

AXIS Dance Company | Redefining Dance and Disability, https://axisdance.org/.

Azara Ballet, https://www.azaraballet.org/about.

BERGENMAR, Jenny, Louise **CREECHAN**, and Anna **STENNING**. *Critical Neurodiversity Studies: Divergent Textualities in Literature and Culture*. London: Bloomsbury Academic, 2025.

BETTELHEIM, Bruno. *The Empty Fortress: Infantile Autism and the Birth of Self*. New York: The Free Press, 1967.

BIRGE, Sarah. "No Life Lessons Here: Comics, Autism, and Empathetic Scholarship." *Disability Studies Quarterly*. Vol. 30, no. 1 (2010), https://dsq-sds.org/index.php/dsq/article/view/1067/1255.

BLEULER, Eugene. *Dementia Praecox or the Group of Schizophrenias*. New York: International Universities Press, 1950.

BOTHA, Monique, Robert **CHAPMAN**, Morénike **GIWA ONAIWU**, Steven K. **KAPP**, Abs **STANNARD ASHLEY**, and Nick **WALKER**. "The Neurodiversity Concept Was Developed Collectively: An Overdue Correction on the Origins of Neurodiversity Theory." *Autism*. Vol. 28, no 6 (June 2024): 1591-1594, https://doi.org/10.1177/13623613241237871.

BRUHN, Mark J. "A Mirror on the Mind: Stevens, Chiasmus, and Autism Spectrum Disorder." *Wallace Stevens Journal*. Vol. 39, no. 2 (2015): 182-206, https://doi.org/10.1353/wsj.2015.0026.

CARLSON, Marla. "Autism and Affect in Post-Realist Theatre." In *Performing Psychologies: Imagination, Creativity and Dramas of the Mind*. Ed. Nicola Shaughnessy and Philip Barnard. London: Bloomsbury, 2019. 149-160.

CHAPMAN, Robert. *Empire of Normality: Neurodiversity and Capitalism*. London: Pluto Press, 2023.

CHEW, Kristina. "The Disabled Speech of Asian Americans: Silence and Autism in Lois-Ann Yamanaka's Father of the Four Passages." *Disability Studies Quarterly*. Vol. 30, no. 1 (2010), https://doi.org/10.18061/dsq.v30i1.1068.

COLLINS, Christie, and Saul **LEMEROND**. *Divergent Writers: Disability, Illness, Neurodivergence, and Ableism in Creative Writing*. London: Bloomsbury Publishing, 2026.

DEKKER, Martijn. "From Exclusion to Acceptance: Independent Living on the Autistic Spectrum." In *Autistic Community and the Neurodiversity Movement. Stories from the Frontline*. Ed. Steven K. Kapp. Singapore: Springer Nature, 2020. 41-49, https://link.springer.com/chapter/10.1007/978-981-13-8437-0_3.

EPIC Players, https://www.epicplayersnyc.org.

FARMASI, Lilla. *Narrative, Perception, and the Embodied Mind: Towards a Neuro-Narratology*. New York: Routledge, 2022.

IRISH, Bradley J. *Literary Neurodiversity Studies: Current and Future Directions*. New York: Palgrave, 2025.

IRISH, Bradley J. *Literary Neurodiversity Studies*, https://www.literaryneurodiversity.org/.

KERN-STÄHLER, Annette, and Anna **THIEMANN**. "Autism and the American Dream: Progress and Recovery in the American Autie-Biography." In *Narrative Matters in Medical Contexts Across Disciplines*. Ed. Franziska Gygax and Miriam A. Locher. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, 2015. 15-31.

KNADLER, Stephen. "Neurodiverse Afro-Fabulations: Pauline Hopkins's Counterintelligence." *American Literature*. Vol. 94, no. 2 (2022): 301-329, https://doi.org/10.1215/00029831-9779050.

LOFTIS, Sonya Freeman. *Imagining Autism: Fiction and Stereotypes on the Spectrum*. Bloomington: Indiana University Press, 2015.

« Love on the Spectrum (US) ». *Love on the Spectrum*, réalisé par Cian O'Clery, avec Katrina Holden, Netflix, 2022-présent. 39-53min.

MARTENS, Gunther, and Liselotte **VAN DER GUCHT**. "All to No a Veil: Crip Humour and Neurodiversity in David Foster Wallace's Infinite Jest (1996)." In *Poetics of Disturbances: Narratives of Non-normative Bodies and Minds*. Ed. Deborah de Muijnck, Jessica Jumpertz, Ralf Schneider, and Teresa Turnbull. Volume 2. Leiden: Brill, 2024. 117-141, https://doi.org/10.1163/9789004519886_008.

MARTÍNEZ BENEDÍ, Pilar. "Where Racial Meets NeuroDiversity: Pondering 'Who's We' in Colson Whitehead's The Intuitionist." *Critique: Studies in Contemporary Fiction*. Vol. 60, no. 2 (2019): 179-190, https://doi.org/10.1080/00111619.2018.1531819.

MARTÍNEZ BENEDÍ, Pilar, and Ralph James **SAVARESE**. *Herman Melville and Neurodiversity, or Why Hunt Difference with Harpoons? A Primitivist Phenomenology*. London: Bloomsbury, 2024.

MCDANIEL, Raymond. "Affect and Autism: Kenneth Goldsmith's Reconstitution of Signal and Noise." In *American Poets in the 21st Century: The New Poetics*. Ed. Claudia Rankine and Lisa Sewell. Middleton: Wesleyan University Press, 2007. 367-382.

MCDONAGH, Patrick. "Autism and Modernism: A Genealogical Exploration." In *Autism and Representation*. Ed. Mark Osteen. New York: Routledge, 2008. 99-116.

Neurodivergent Plays. https://www.neurodivergentplays.com/about.

Neurolyrical Cafe. I-ASC (International Association for Spelling as Communication), 2025, https://i-asc.org/events/neurolyrical-cafe/.

Rain Man. Réalisé par Barry Levinson, avec Dustin Hoffman et Tom Cruise. Prod. Mark Johnson, United Artists, 1988.

The Rehearsal. Réalisé par Nathan Fielder, avec Nathan Fielder. HBO, Saison 1, 2022.

RODAS, Julia Miele. *Autistic Disturbances: Theorizing Autism Poetics from the DSM to Robinson Crusoe*. Ann Arbor: University of Michigan Press, 2018.

ROSQVIST, Hanna Bertilsdotter, Nick **CHOWN**, and Anna **STENNING**, eds. *Neurodiversity Studies: A New Critical Paradigm*. New York: Routledge, 2020.

SANTA MARIA, Helen. "Reading Autism in Herman Melville's 'Bartleby the Scrivener: A Story of Wall Street." In *Rethinking Disability Theory and Practice: Challenging Essentialism*. Ed. Karín Lesnik-Oberstein. New York: Palgrave Macmillan, 2015. 54-75.

SAVARESE, Ralph James. *See It Feelingly: Classic Novels, Autistic Readers, and the Schooling of a No-Good English Professor*. Durham: Duke University Press, 2018.

SAVARESE, Ralph James. "What Some Autistics Can Teach Us about Poetry." In *The Oxford Handbook of Cognitive Literary Studies*. Ed. Lisa Zunshine. Oxford: Oxford University Press, 2015. 394-417, https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199978069.013.0020.

SILBERMAN, Steve. *Neurotribes: The Legacy of Autism and the Future of Neurodiversity*. New York: Avery, 2015.

SILVERMAN, Gillian. "Neurodiversity and the Revision of Book History." *PMLA*, Vol. 131, No. 2 (March 2016): 307-323.

SIMONETTI, Nicola. *Neurodiversity and the Contemporary in the 21st-Century Novel*. London: Bloomsbury, 2026.

STENNING, Anna. *Narrating the Many Autisms: Identity, Agency, Mattering*. London: Routledge, 2024.

STENNING, Anna, and Hanna Bertilsdotter **ROSQVIST**. "Neurodiversity Studies: Mapping out Possibilities of a New Critical Paradigm." *Disability & Society*. Vol. 36, no. 9 (2021): 1532-1537, https://doi.org/10.1080/09687599.2021.1919503.

Unrestricted Interest, https://www.unrestrictedinterest.com/.

WALKER, Nick. *Neuroqueer Heresies: Notes on the Neurodiversity Paradigm, Autistic Empowerment, and Postnormal Possibilities*. Fort Worth: Autonomous Press, 2021.

YERGEAU, M. Remi. *Authoring Autism: On Rhetoric and Neurological Queerness*. Durham: Duke University Press, 2018.

Toward Community-Building? Neurodiversity and the Trials of the Collective in the Literature and Arts of North America

Pauline Marie-Jeanne (Sorbonne Université) and Juliette Utard (Sorbonne Université)

The term "neurodiversity" is said to have been coined collectively (Botha et al. 2024) in the late 1990s on a mailing list called InLv—short for "Independent Living on the Autistic Spectrum" (Dekker 2020)—created for autistic people and their loved ones, opening up a new field of research and experimentation that is now rapidly expanding. At the time, autism was still predominantly construed as a state of morbid self-absorption—as described by Eugene Bleuler

in 1911 and later echoed by Bruno Bettelheim in his now unanimously criticized book *The Empty Fortress* (1967). Against etymological constructions of autism as a form of pathological self-withdrawal ("autism" being derived from the Greek *autos*), the concept of neurodiversity suddenly made it possible for autistic people to take part in community-building, both amongst themselves and within society at large. More generally, by facilitating the creation of blogs and online forums, the digital revolution that occurred at the turn of the century paved the way for the emergence, across the United States, of communities that coalesced around the concept.

According to pioneer and activist Nick Walker, talking about "neurodiversity" means acknowledging "the diversity of human minds, the infinite variation in neurocognitive functioning within our species" (34). Over time, the term has come to include not just people on the autism spectrum or ASD, but also people with ADD and ADHD, 'dys' (dysphasia, dyspraxia, dyslexia, dysgraphia, dyscalculia), HIP and HEP (high intellectual or emotional potential), as well as with Tourette syndrome—thus embracing an increasingly diverse and increasingly organized activist community that sometimes even reclaims a "mad culture." In a sense, adopting the paradigm of neurodiversity implies "'queering' the cognitive normative gaze" (Rosqvist, Chown, and Stenning 228). M. Remi Yergeau and Nick Walker, for instance, deliberately refer to such communities as "neuroqueer" (rather than "neuroatypical") in an effort to foreground the activist nature of their commitment and a convergence of struggles against various types of discrimination. The flurry of artistic initiatives that have since emerged under the broad banner of neurodiversity thus invites us to explore, in the context of this panel, the multiple connections between neurodiversity and community that can be found in the literature and arts of North America.

How—and why—does neurodiversity ultimately contribute to forms of community-building? The concept, which has now been absorbed within the field of Critical Disability Studies—thus giving rise to a new scholarly community within academia—has made it possible to reinterpret many classic works through the lens of variations in neurological functioning (one may think of such characters as Melville's "Bartleby, The Scrivener" and Faulkner's "Benjy" Compson *in The Sound and the Fury*). Similarly, reexamining modernist experiments through the lens of Literary Neurodiversity Studies may revitalize the reception and interpretation of these works—with the caveat that "Neuroqueer is decidedly a cultural site, not a diagnosis," as Julia Miele Rodas points out [xvii]). On screen, Nathan Fielder's series *The Rehearsal* (HBO 2022), which presents the mechanisms of neurodiversity at play on a (delightfully metatheatrical) film set, reenacts the individuality / community dichotomy in truly experimental form—a far cry from the caricature offered by Dustin Hoffman's character in *Rain Man* (1988). Finally, countless collectives and networks have emerged in (often alternative) spaces, such as the Neurolyrical Café—a virtual café hosted by the I-ASC in collaboration with the Unrestricted Interest association—which allows nonverbal autistic people who express themselves solely in writing to share their creative work (e.g., poetry, music, visual art) during open mic nights; or the Azara Ballet, an inclusive dance company based in Florida that promotes dancers' well-being, equality, and neurodiversity.

In short, this panel invites submissions that specifically examine the relationship between neurodiversity and community in the literature and arts of North America, particularly (though not exclusively) through the following angles:

- neurodiversity and community on stage and on screen
- neurodiversity, community, and literary genres (fiction, poetry, theater, nonfiction)

- neurodiversity and artistic communities
- neurodiversity and academic communities
- neurodiversity, reader communities, and reception
- neurodiversity, the canon, and literary history
- neurodiversity and LGBTQIA+ communities
- neurodiversity and virtual communities

Please send your proposal (approximately 300 words), along with a brief bio-bibliography (approximately 150 words), to Pauline Marie-Jeanne (Pauline.marjea@gmail.com) and Juliette Utard (juliette.utard@gmail.com) by January 15th, 2027.

Sociabilités lyriques : penser la communauté avec et contre le lyrique

Fiona McMahon (Université de Montpellier Paul Valéry) et Antonia Rigaud (Université Sorbonne Nouvelle)

Si la critique poétique nourrie par les études culturelles a parfois suscité depuis les années 1980 des débats parmi les spécialistes de poésie américaine, les critiques s'accordent tous à reconnaître l'insuffisance d'une grille de lecture qui se limiterait à la seule structure formelle ou aux seules dynamiques contextuelles ou idéologiques. Lorsque l'on reconnaît à la poésie la liberté de se déployer comme un produit de l'imagination finement ciselé et nourri par un vaste ensemble de contextes sociaux, politiques, discursifs, phoniques et visuels, la relation entre l'esthétique et ce que la critique contemporaine a nommé « la vie sociale » du poème (« the social life of poetry », Duplessis 58), apparaît plus clairement.

L'engagement social de Muriel Rukeyser, figure du modernisme tardif (*The Life of Poetry*) constitue un jalon important pour les expérimentations lyriques en élargissant les possibilités du discours poétique. Plutôt que d'envisager le poème comme un objet esthétique clos, l'écriture de Rukeyser montre comment la conjugaison d'un intérêt pour la texture de l'expérience vécue et pour les modalités poétiques du témoignage a permis à la poésie d'entrer en dialogue avec le monde extérieur et avec le public. Les croisements entre une voix ancrée dans ce qui relève de la singularité (le « je » lyrique) et de la pluralité (« toi/vous-nous ») sont venus caractériser le dynamisme d'une grande partie des poétiques documentaires ainsi que des poétiques du témoignage aux 20e et 21e siècles. Dans les débats contemporains sur les orientations du lyrique, l'accent mis sur la voix, l'énonciation et les formes d'adresse suffit, selon la critique, à reconnaître le potentiel de friction sociale inhérent au lyrique (Culler) et à sa relation avec le public.

Afin de mettre en lumière la poésie en tant que mode de discours relationnel, la poète contemporaine Claudia Rankine conclut son essai de 2001 « The First-Person in the Twenty-First Century » en citant Paul Celan : « I cannot see any basic difference between a handshake and a

poem » (136). Rankine réunit la première personne de la poésie lyrique et la deuxième personne du singulier dans une « poignée de main poétique » qui vise à concevoir le lyrique comme une forme de « conversation » et en fin de compte comme un mode d'écriture collectif. En reliant le lyrique au politique, son œuvre cherche à redéfinir les éléments génériques, rhétoriques et sociaux de ce qui est assimilé à une forme de « lyrique américain », ce sous-titre (« An American Lyric ») transformé par la suite dans sa traduction française en « ballade américaine » (*Don't Let Me Be Lonely, An American Lyric*, Graywolf, 2004; *Citizen, An American Lyric*, Graywolf, 2014; *Just Us, An American Conversation*, Graywolf, 2020). L'ancrage du lyrique dans un espace « américain » sous-tend l'ensemble de ces ouvrages dont l'impératif éthique implique le public dans une exploration des enjeux politiques liés à la citoyenneté, à la race et à la sociabilité.

Cet atelier se propose d'aborder les débats récents autour du lyrique dans la poésie états-unienne, en particulier là où il entre en conflit avec notre conception de la communauté ou là où il la reconfigure. Une attention particulière sera portée aux modes de sociabilité qui se reflètent dans la communauté, qui en découlent ou qu'elle soutient. Comment le lyrique participe-t-il à la formation d'une communauté tout en affrontant le poids de la « honte lyrique » définie par Gillian White en ces termes : « an entrenched, common, perhaps inescapable way of reading ». Cette lecture se situerait dans un espace ouvert : « lyric shame floats free, everywhere, and yet located nowhere » (16). Toutefois, s'affranchir d'un modèle lyrique culturellement imposé offre aussi l'occasion d'envisager l' « obscurité lyrique » comme un trait distinctif de la communauté lyrique, ce que Daniel Tiffany explique ainsi : « obscurity rather than being the principal impediment to poetry's social relevance, would provide the key to models of community derived specifically from the nature of lyric expression » (4). De telles positions critiques invitent à débattre des ambiguïtés inhérentes à la formation de la communauté, dont les processus esthétiques et rhétoriques peuvent, paradoxalement, impliquer des formes d'exclusion, ce qui entraîne des interrogations quant au pouvoir de séduction et de répulsion du lyrique au sein des communautés. Plus largement, cet atelier s'intéressera aux enjeux éthiques soulevés par la réflexion sur la communauté dans la poésie lyrique.

Au nombre des questions que cet atelier se propose d'aborder :

- Comment le « rêve d'une langue commune » (Adrienne Rich, 1978) entre-t-il en contact avec la subjectivité et comment le rêve de faire de la poésie un lieu d'inclusion et de communauté peut-il s'accorder avec une tendance militante à la marginalité qui a marqué la poésie du 20e siècle depuis le modernisme ? Voix lyrique et autorité : comment une voix lyrique souveraine peut-elle faire place à la communauté ?
- Les enjeux raciaux et sociaux de la poésie lyrique : de l'ouvrage de Virginia Jackson *Before Modernism: Inventing American Lyric* qui met en lumière l'influence de la poésie noire sur la poésie lyrique américaine, jusqu'à l'article de Javadizadeh Kamran intitulé « The Atlantic Ocean Breaking on Our Heads: Claudia Rankine, Robert Lowell, and the Whiteness of the Lyric Subject », on constate que le mode lyrique doit être appréhendé à travers ses contextes, qu'ils soient raciaux, sociaux ou politiques.
- Les conditions matérielles des communautés lyriques : les anthologies en tant que communautés poétiques. Les communautés poétiques, des cercles et écoles de poésie jusqu'aux manifestes, le rôle des institutions de savoir (universités, résidences d'écrivains, programmes d'écriture…).

- Performance et modalités lyriques : sensibilité et sociabilité lyriques dans la culture populaire (« lyric vernacular », D. Tiffany 2) ; les scènes de poésie et la formation de communautés.
- La poésie comme génératrice de communautés discursives (y compris communautés transnationales et pluri-linguistiques)
- Quelles pourraient être les caractéristiques spécifiquement « américaines » du mode lyrique ? Comment le lyrique résonne-t-il dans le contexte politique des États-Unis ? Que nous apprend la réception critique d'une tradition lyrique américaine ? Quelles sont les potentialités démocratiques de ces écritures ?

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une courte notice biographique, sont à envoyer à Fiona McMahon (fiona.mcmahon@umpv.fr) et Antonia Rigaud (antonia.rigaud@sorbonne-nouvelle.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

COSTELLO, Bonnie. *The Plural of Us: Poetry and Community in Auden and Others*. Princeton UP, 2017.

CULLER, Jonathan. « Lyric History and Genre. » *The Lyric Theory Reader: A Critical Anthology*, Virginia Jackson et Yopie Prins, éds. Johns Hopkins UP, 2014, pp. 63-76.

CULLER, Jonathan. *Theory of the Lyric*, Harvard UP, 2015.

DUPLESSIS, Rachel Blau. « Social Texts and Poetic Texts: Poetry and Cultural Studies. » *The Oxford Handbook of Contemporary American Poetry*. Cary Nelson éd. Oxford UP, 2012, pp. 53-70.

FANTAPPIE, Irène, Francesco **GIUSTI** et Laura **SCURIATTI**, éds. « Rethinking Lyric Communities. » *Cultural Inquiry*, 30, Berlin: ICI Berlin Press, 2024.

GANDER, Catherine. Muriel **RUKEYSER**. *Documentary: The Poetics of Connection*. Edinburgh UP, 2013.

IZENBERG, Oren. *Being Numerous: Poetry and the Ground of Social Life*. Princeton UP, 2011.

JACKSON, Virginia. *Before Modernism: Inventing American Lyric*. Princeton UP, 2023.

JAVADIZADEH, Kamran. « The Atlantic Ocean Breaking on Our Heads: Claudia Rankine, Robert Lowell, and the Whiteness of the Lyric Subject. » *PMLA*, Vol. 134, No. 3, Mai 2019, pp. 475-490.

RAMAZANI, Jahan. *Poetry and Its Others: News, Prayer, Song, and the Dialogue of Genres*. The University of Chicago Press, 2013.

RANKINE, Claudia. *Don't Let Me Be Lonely, An American Lyric*, Graywolf, 2004.

---. *Citizen, An American Lyric*, Graywolf, 2014.

---. *Citizen: Ballade américaine*, Traduit de l'anglais (États-Unis) par Maitreyi et Nicolas Pesquès, Éditions de l'Olivier, 2020.

---. *Just Us, An American Conversation*, Graywolf, 2020.

---. « The First-Person in the Twenty First Century. » *After Confession: Poetry as Autobiography*, David Graham et Kate Sontag éds. Graywolf Press, 2001, pp. 132-136.

RANKINE, Claudia et Juliana **SPAHR**, éds. *American Women Poets in the 21st Century: Where Lyric Meets Language*. Middletown: Wesleyan UP, 2002.

RUKEYSER, Muriel. *The Life of Poetry*. Wesleyan UP, 1996.

TIFFANY, Daniel. *Infidel Poetics: Riddles, Nightlife, Substance*. The University of Chicago Press, 2009.

VINCENT, John. *Queer Lyrics: Difficulty and Closure in American Poetry*. Palgrave Macmillan, 2002.

WHITE, Gillian. *Lyric Shame: The "lyric" Subject of American Poetry*. Harvard UP, 2014.

Lyric Sociability: Thinking Communities Through and Against the Lyric

Fiona McMahon (Université de Montpellier Paul Valéry) and Antonia Rigaud (Université Sorbonne Nouvelle)

While the inclusion of cultural studies-informed approaches to poetry has sporadically sparked debate since the 1980s amongst scholars of American poetry, critics invariably concede the ineptness of restricting a framework for reading to matters of formal design or to contextual or ideological dynamics alone. When poetry is granted the licence to flourish as a finely-crafted work of the imagination indebted to a broad base of social, political, discursive, phonic, and visual contexts, there is a clearer sense of the relationship between aesthetics and what contemporary criticism has called "the social life" of the poem (Duplessis 58).

The social engagement of the late Modernist Muriel Rukeyser (The Life of Poetry) is an important precursor for lyric experiments widening the breadth of discursive possibility. Instead of approaching the poem as a closed aesthetic object, Rukeyser's writing demonstrates how a combined interest in the texture of lived experience and poetic modalities of witnessing has positioned poetry as conversant with the outside world and with an audience. The interplay between voice grounded in what is taken to comprise forms of singularity (the lyric "I") and plurality ("You-We") has come to characterize the dynamics of much source-based documentary poetry as well as poetry of witness across the 20th and 21st centuries. In contemporary debates on the direction of the lyric, the emphasis on voice, utterance, and forms of address, critics have argued, is reason enough to acknowledge the potential for social friction within the lyric (Culler) and with an audience.

In a push to highlight the positioning of poetry as a relational mode of discourse, contemporary poet Claudia Rankine closes her 2001 essay "The First-Person in the Twenty-First Century" by quoting Paul Celan : "I cannot see any basic difference between a handshake and a poem" (136). Rankine brings together the first-person mode of lyric poetry with the second person addressee, in a poetic handshake which seeks to construe the lyric as taking part in a "conversation", and

ultimately, in a communal mode of writing. By connecting the lyric to the political, her work seeks to redefine the generic, rhetorical, and social components of what is expressly named the "American lyric" (*Don't Let Me Be Lonely, An American Lyric*, Graywolf, 2004*; Citizen, An American Lyric*, Graywolf, 2014; *Just Us, An American Conversation*, Graywolf, 2020). The situatedness of the lyric as an "American" space underwrites all of these volumes, whose ethical imperative involves the audience in an effort to explore the politics of citizenship, race, and sociability.

This workshop seeks to address recent debates about the lyric in United States poetry, particularly as it comes in conflict with, or reshapes, our understanding of community. The modes of sociability reflected in or derived from and sustained by community will be a particular focus. How does the lyric participate in community formation when contending with the burden of "lyrical shame", as defined by Gillian White in terms of "an entrenched, common, perhaps inescapable way of reading" which "floats free, everywhere, and yet located nowhere" (16). Yet the escape from a culturally-mandated model for the lyric is also taken up as an opportunity to view "lyric obscurity" as a distinctive feature of lyric community: "obscurity rather than being the principal impediment to poetry's social relevance, would provide the key to models of community derived specifically from the nature of lyric expression" (Tiffany 4). Such critical positions invite discussion over the ambiguities attending to community formation, whose aesthetic and rhetorical processes may paradoxically involve modes of exclusion. In turn, questions arise that point to the lyric's powers of seduction and repulsion within communities. More broadly, the workshop will concern itself with the ethical questions at stake when thinking about community in lyric poetry.

Among the questions which this workshop seeks to address:

- How does "the dream of a common language" (Adrienne Rich, 1978) come in contact with subjectivity and how does the dream of making poetry into the locus of inclusion and community negotiate the militant tendency toward marginality which has marked 20th century poetry since modernism? Lyrical voice and authority: how can a sovereign lyrical voice make space for the community?
- The racial and social politics of the lyric: from Virginia Jackson's *Before Modernism: Inventing American Lyric,* which shows the influence of Black poetry on American lyric poetry, to Javadizadeh Kamran, "The Atlantic Ocean Breaking on Our Heads: Claudia Rankine, Robert Lowell, and the Whiteness of the Lyric Subject" we see how the lyric mode must be addressed in terms of contexts, particularly racial, but also social and political.
- The material conditions of lyric communities: anthologies as poetic communities. Poetic communities, from poetry circles and schools to manifestoes, the role of institutions of knowledge (universities, writers' retreats, writing programs…).
- Performance and the lyric: lyric sensibility and sociability in popular culture ("lyric vernacular", D. Tiffany 2); poetry venues and community formation.
- Poetry engendering discourse communities (including transnational communities; translingual communities).

- What characteristics of the lyric mode might be considered distinctly “American”? Over time, how has an "American lyric" been received and interpreted by critics? What are the democratic possibilities of the lyric?

Proposals (between 300 and 500 words), accompanied by a short biographical note, should be sent to Fiona McMahon (fiona.mcmahon@umpv.fr) and Antonia Rigaud (antonia.rigaud@sorbonne-nouvelle.fr) before January 15th, 2027.

« It Takes a Village » : Construire des communautés en tant que parents.

Marie Moreau et Eglantine Zatout (Université Jean-Moulin Lyon 3).

Certaines communautés se construisent autour d’une identité partagée par un groupe d’individus : la race, le genre, l’orientation sexuelle, etc. Dans d’autres cas, une communauté peut se construire autour d’une identité dite relationnelle. Être parent en est un exemple : on ne peut être considéré comme parent que si l’on a—ou a eu—un enfant. Les individus peuvent former des communautés autour d’une identité relationnelle partagée. C’est ce type de communautés que cet atelier souhaite explorer, à travers l’étude de communautés constituées autour de la famille ou de groupes de parents.

Les intervenant·e·s pourront par exemple chercher à étudier les raisons pour lesquelles ces communautés se forment. Certains de ces groupes sont créés afin de servir un agenda politique (*Parents’ Rights Coalition*, *Moms Demand Action for Gun Sense in America*, *Moms for Liberty*, etc.), allant jusqu’à recevoir parfois des financements de partis politiques. À ce titre, l’aspect financier mérite également d’être étudié, notamment lorsque certains parents se constituent une communauté en ligne à des fins lucratives (*mom influencers*, *tradwives*, etc.).

D’autres parents se réunissent pour interagir avec les établissements scolaires (conseils d’administration des écoles, associations de parents d’élèves, ou encore le *Gay, Lesbian and Straight Educational Network* désormais connu sous le nom de Glisten, etc.). Enfin, certains groupes naissent du besoin de créer un sentiment d’appartenance et de soutien émotionnel. Pour certains d’entre eux, ce besoin vient du fait qu’ils ont fondé des familles marginalisées par la société (associations de pères célibataires ou au foyer, familles LGBTQ+, familles adoptives, familles choisies, etc.). Ces familles peuvent ressentir le besoin de créer des groupes dédiés à cause de leur exclusion des communautés de parents « traditionnelles ». Pour d’autres communautés, en plus du soutien émotionnel, les parents recherchent également des conseils (la Free Birth Society, les groupes de nouveaux parents, les groupes de soutien en cas de perte périnatale, les groupes de soutien pour parents en parcours PMA ou GPA, etc.).

Les intervenant·e·s pourront également se pencher sur la manière dont ces communautés sont visibles pour leurs membres et/ou pour les personnes extérieures. Sont-elles ancrées géographiquement, ou sont-elles principalement en ligne ? Cela soulève également la question

de l'appartenance : comment devient-on membre ? Quelles sont les frontières de la communauté ; qui en fait partie et qui en est exclu ? Est-ce une question de géographie, d'autres identités, d'affiliation politique, d'étape de la vie ?

Ce panel est ouvert aux chercheurs et aux chercheuses travaillant sur les États-Unis et/ou sur le Canada, selon une approche historique ou sociologique. Nous accueillons les propositions analysant ces groupes et/ou leur représentation dans la culture populaire.

Les propositions de communication (300 à 400 mots + une brève biobibliographie) sont à envoyer à Marie Moreau (marie.moreau@univ-lyon3.fr) et Eglantine Zatout (eglantine.zatout@univ-lyon3.fr) avant le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

DE GUZMAN CENTENO, Dave, "Parasociality and Habitus in Celebrity Consumption and Political Culture: A Philippine Case Study," *Asian Journal of Social Science*, Vol. 44, No. 4/5, 2016, pp. 441–84.

GOLDBERG, Abbie E., Katherine R. **ALLEN**, Megan **CARROLL**, "'We Don't Exactly Fit In, but We Can't Opt Out': Gay Fathers' Experiences Navigating Parent Communities in Schools," *Journal of Marriage and Family*, Vol. 82, No. 5, 10/2020, pp. 1655-1676. https://www.jstor.org/stable/45386032

LATIFI, Fortesa, *Like, Follow, Subscribe: Influencer Kids and the Cost of a Childhood Online*, Gallery Books, 2026.

LIEB, Anna, et al., *How Parents Use Online Communities: On Reddit's Largest Parenting Forum, around One-in-Five Posts Mention Kids' Technology Use*, Pew Research Center, 2025, JSTOR, https://www.jstor.org/stable/resrep73188.

PETERSEN, Sara, *Momfluenced: Inside the Maddening, Picture-Perfect World of Mommy Influencer Culture*, Beacon Press, 2023.

STEINBUGLER, Amy C, *Beyond Loving: Intimate Racework in Lesbian, Gay, and Straight Interracial Relationships*, Oxford University Press, 2012.

"It Takes a Village": Building Communities as Parents

Marie Moreau and Eglantine Zatout (Université Jean-Moulin Lyon 3).

Some communities are built around an identity shared by a group of individuals: race, gender, sexual orientation, etc. In other instances, it can be built around an identity that is said to be relational. Being a parent is one of them: one can only be said to be a parent if they have—or had—a child. People can form communities around a shared relational identity. This panel would like to explore such communities: family-centered communities or parent groups.

Panelists may, for instance, want to investigate the reason(s) those are formed. Some of these groups are created in order to serve a political agenda (Parents' Rights Coalition, Moms Demand Action for Gun Sense in America, Moms for Liberty, etc.), with political parties sometimes funding them. In this respect, the financial aspect is also worthy of interest, especially with some parents building an online following that can become community-adjacent for profit (mom influencers, tradwives, etc.).

Other parents gather to interact with schools (school boards, parent-teacher associations, or the Gay, Lesbian and Straight Educational Network now known as Glisten, etc.). Finally, some groups stem from the need to create a sense of belonging and emotional support. For some of them, it is because they have formed families that are marginalized by society (associations of single or stay-at-home dads, LGBTQ+ families, adoptive families, chosen families, etc.). Those families may feel the need to create dedicated groups because they are excluded from "traditional" parent communities. For other communities, in addition to emotional support, parents also seek advice (the Free Birth Society, groups of new parents, perinatal loss support group, surrogacy support groups, etc.).

Panelists may also want to investigate the way those communities are visible to members and/or to outsiders. Are those communities geographically anchored, or are they mainly online? This further raises the question of membership: how does one become a member? What are the borders of the community; who belongs and who is excluded? Is it a question of geography, other identities, political affiliation, life stage?

This panel is open to researchers studying the US and/or Canada, using a historical or sociological approach. We welcome proposals analyzing these groups or their representation in popular culture.

Paper proposals (300 to 400 words + brief biobibliography) should be sent to Marie Moreau (marie.moreau@univ-lyon3.fr) and Eglantine Zatout (eglantine.zatout@univ-lyon3.fr) before January 15th, 2027.

Créer des communautés : la justice sociale faite main

Amy Wells (Université de Caen)

Bien que ses racines remontent à la révolution américaine, le craftivisme a gagné en popularité dans les médias américains en 2017 avec la *Women's March on Washington* et le *Pussyhat Project* (Greer 2014). Les *Pussyhats* ont créé une « mer de rose » pour exprimer la protestation des femmes contre l'élection de Donald Trump. Pendant les confinements liés à la COVID-19, les gens ont soudainement eu le temps de reprendre des activités manuelles, allant de la cuisine aux loisirs créatifs, et les campagnes du craftivisme ont continué. Ces dix-huit derniers mois, le terme « grandmother hobbies » a également été tendance sur les réseaux sociaux, avec 19 500 hashtags sur Instagram, souvent dans le contexte du bien-être et du bien-être communautaire. Ainsi, la

communauté des créateurs et l'acte de créer des communautés autour des loisirs créatifs font partie intégrante de la société américaine du XXIe siècle.

Définir les termes « craft » et « crafting » est difficile et nuancé, surtout du point de vue d'une traduction française. Dans *How to Be a Craftivist* (2016), Sarah Corbett définit « craft » comme une activité qui « implique la maîtrise de fabriquer principalement à la main et non à la machine », mettant l'accent sur le lien humain avec la création. En 2024, Anne Kirketerp a synthétisé les recherches psychologiques sur le *crafting* dans son livre *Craft Psychology: How Crafting Promotes Health*. Elle élargit la définition du fait-main pour inclure une dimension émotionnelle, car il « fait oublier au praticien le temps, le lieu et les problèmes du processus [...] ; c'est un processus de création passionné et compétent dont le produit matériel est le but » (Kirketerp, 2024). Le *crafting* est physique, psychologique et émotionnel.

Le travail de terrain d'observation participante indique que les clubs ou communautés qui se réunissent pour créer ensemble peuvent être mixtes ou non mixtes. Ils peuvent avoir lieu localement ou au niveau de l'État, de la région ou même au niveau national ; les communautés se réunissent en ligne, dans la vie réelle, ou les deux. Créer au sein d'une communauté est une activité collective, malgré les projets individuels. Les participants déclarent que cela fait du bien d'être ensemble. Dans ces groupes, un transfert intergénérationnel de compétences peut être observé : les membres plus âgés partagent des techniques de tricot, de crochet ou de broderie, tandis que les plus jeunes présentent des outils technologiques. D'un point de vue financier, la participation va des activités les moins coûteuses aux retraites créatives de luxe. Ces communautés de *crafting* peuvent être ouvertement politiques (*Liberty Crochet Mural*) ou infrapolitiques (*Knit Democracy*).

En appliquant les théories de la culture matérielle, de la justice sociale, des études de genre et les théories du *crafting*, les articles pourraient répondre, entre autres, aux questions suivantes :

- Comment les campagnes de craftivisme peuvent-elles promouvoir la justice sociale ?
- Au fil des décennies, comment les communautés de création ont-elles évolué ?
- Comment les communautés de création surmontent-elles les ségrégations raciales et de genre traditionnelles ?
- Quels sont les modèles économiques et les ressources financières des communautés de création civiques ?
- Quels outils des mouvements sociaux les organisateurs de communautés de création partagent-ils ?

De plus, les propositions ne se limitent pas exclusivement aux clubs de couture, mais les communications portant sur d'autres communautés orientées vers le fait-main (menuiserie, peinture, céramique, etc.) sont les bienvenues.

Les propositions d'articles de 300 à 500 mots, accompagnées d'une brève biographie, doivent être envoyées à Amy Wells (amy.wells@unicaen.fr) pour le 15 janvier 2027.

Bibliographie indicative

CORBETT, S (2017). *How to Be a Craftivist: The Art of Gentle Protest*. Unbound, London.

GREER, B (2014). *Craftivism: The Art of Craft and Activism*, Arsenal Pulp Press.

KIRKETERP, A. (2024). *Craft Psychology: How Crafting Promotes Health*. Publisher Mailand, Hjorring.

Crafting Communities: Handmade Social Justice

Amy Wells (Université de Caen)

Although its roots can be traced to the American Revolution, craft activism, or craftivism, gained popularity in American media streams in 2017 with the Women's March on Washington and the Pussyhat Project (Greer 2014). These hats created a "sea of pink" to communicate women's protest against Donald Trump's election. During COVID confinements, people suddenly had the time to return to making things by hand, ranging from cooking to crafting, and craftivism campaigns continued. These last eighteen months, the term "grandma hobbies" has also trended on social media with 19.5 thousand hashtags on Instagram, often in the context of wellbeing and community good. Therefore, the community of crafters and craftivists, as well as the act of crafting communities, are an integral part of United States 21st century society.

Defining craft can be nuanced, especially from the perspective of a French translation. In *How to Be a Craftivist* (2016), Sarah Corbett defines craft as an activity that "involves skill in making things mostly by hand not machine," emphasizing the human connection to craft. In 2024, Anne Kirketep synthesized the psychological research of crafting in her book *Craft Psychology: How Crafting Promotes Health*. She expands the definition of crafting to include an emotional impact, as it: "makes the practitioner forget time, place and problems in the process [...] it is a passionate and competent creation process with the material product as the goal" (Kirketerp, 2024). Crafting is physical, psychological, and emotional.

Participative observation fieldwork indicates that crafting clubs or communities can be same-sex or mixed. They can take place locally or on state, regional or national levels; communities meet on-line, in real life, or both. Crafting within a community is a collective activity despite individual projects. Participants express that it feels good to be together. In these groups, an intergenerational transfer of skills can be observed: older members share skill techniques and younger members share technological tools. From a financial perspective, participation ranges from low-cost to luxury creative retreats. These crafting communities can be overtly political (Liberty Crochet Mural) or infrapolitical (Knit Democracy).

Applying theories of material culture, social justice, gender studies, and craft theories, papers could respond to these questions, amongst others:

- How can craftivism campaigns promote social justice?
- Across the decades, how have crafting communities evolved?
- How do crafting communities overcome traditional racial and gender segregations?
- What are the economic models and financial resources of civic crafting communities?
- Which social movement tools do crafting community organizers share?

Furthermore, papers are not limited uniquely to stitching clubs, but proposals addressing other craft-oriented communities (woodworking, painting, ceramics, etc.) are welcome.

Paper proposals of between 300 and 500 words, along with a brief biographical statement, should be sent to Amy Wells (amy.wells@unicaen.fr) by January 15, 2027.

Index des organisateurs d'atelier

Artiaga *10*
Assouly *14*
Auperin *18*
Béghain *23*
Birocheau *25*
Boley *29*
Bouvard *5, 36*
Bouyé *118*
Bucher *40*
Calcoen *48*
Cesari *59*
Cesto *54*
Charvalia *54*
Chastagner *59*
Chervaux *62*
Colas *18*
Coquet-Mokoko *66*
Cottrel *70*
Crémieux *75*
Darmon *78*
Dassé *10*
Delahaye *25*
Delanoë-Brun *5, 23*
Devos *82*
Di Lauro *87*
Douzou *92*
Duplay *97*
Durand-Rous *101*
Dutriaux *14*
Figueiredo *105*
Genay *92*
Gergaud *110*
Ghadami *116*
Guillerit *118*
Haensler *122*
Heurtebize *127*
Hierle *59*
Hinnebusch *129*
Hochard *135*
Hudelet *138*
Khamkham *5, 87*
Le Fèvre-Berthelot *78*
Le Voguer *140*
Lefebvre *140*
Leniaud *66*
Machinal *145*
Mansanti *147*
Marie-Jeanne *151*
McMahon *157*
Meillon *101*
Menard *18*
Michlin *75*
Michou *36*
Miroux *48*
Mniai *118*
Moreau *161*
Morin *147*
Mort *78*
Olivier *97*
Ouaked *5*
Pellerin *40*
Perrin *70*
Pillegand Le Rider *145*
Plassart *82*
Portet *62*
Quessard *127*
Rabecq *82*
Rigaud *157*
Roy *70*
Sebastiani *29*
Serme *110*
Stachnik *110*
Thiria-Meulemans *145*
Utard *151*
Velut *127*
Viallaneix *110*
Voyer *5*
Wells *164*
Wells-Lassagne *122*
Zatout *161*
Zekri-le Garff *54*